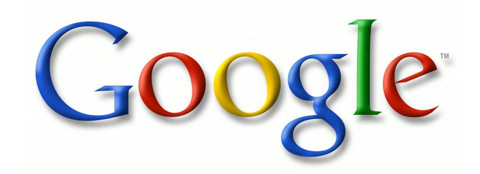






BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES

MODERNES.

T. 2.



Binet D. *Mariage S.*

. . . . Ô julia! julia! quel chapitre dans l'histoire des passions que celui de mes amours

BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.

Trad. de l'anglais sur la deuxième édition ;

Par M. B......

Vous les reconnoîtrez
à leurs fruits.

TOME IV, *pag.* 307.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LE NORMANT, libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois.

AN X. — 1802.



BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de Julia et de Vallaton à Villers - Castle. Connoissance

CEPENDANT l'aimable et sensible Julia avoit perdu la gaité que la présence de ses jeunes amies, et les plaisirs innocens de la soirée lui avoient inspirée. La démarche qu'elle devoit faire le lendemain, ses projets, les espérances sans nombre et sans

bornes que son imagination bâtissoit sur cet événement, étoient venus de nouveau occuper sa pensée, et elle étoit retombée dans son premier état de rêverie et d'agitation.

Son trouble s'augmentoit à mesure qu'elle approchoit de la maison de son père; elle craignoit que le docteur Orvell qui la reconduisoit, ne demandât à entrer et à voir le capitaine. Elle craignoit une explication sur le voyage projeté de Castle-Villers, et elle prévint la demande du recteur, en lui déclarant que son père avoit été, ce jour, plus indisposé encore qu'à l'ordinaire; qu'il devoit être couché, et ne pouvoit voir personne.

Elle le remercia cependant de la promesse qu'il lui avoit faite de lui prêter sa voiture; elle ajouta qu'elle

s'en serviroit pour aller à la campagne avec un des amis de son père, qui iroit, s'il vouloit le permettre, la prendre chez lui le lendemain, à une heure après midi. Le docteur lui promit de nouveau que sa voiture seroit prête à l'heure qu'elle souhaitoit; et il la quitta, après l'avoir remise à la porte de la maison de M. Delmond.

Le bruit du marteau qui annonça au capitaine le retour de sa fille chérie, fit sur lui l'effet d'un son enchanteur. La présence de sa Julia étoit nécessaire à son bonheur, à son existence; il ne la voyoit jamais s'éloigner de lui, ne fût-ce que pour quelques heures, sans une peine extrême; il l'attendoit avec impatience; il prêtoit l'oreille au moindre bruit qui se faisoit à la porte, et il n'avoit

pas voulu se coucher, pour la voir lorsqu'elle arriveroit; mais cette fois, elle ne courut point à son appartement avec la même légèreté, le même empressement qu'à l'ordinaire. Le capitaine l'entendit s'avancer lentement; il comptoit avec impatience ses pas mesurés; il la retrouva comme il l'avoit vue le matin, distraite et rêveuse. Il remarquoit avec peine ses fréquentes absences, et l'air reservé qui avoit succédé aux caresses affectueuses, et au babil léger dont elle avoit coutume de l'amuser après une absence de quelques heures; il en concevoit des craintes pour sa santé; mais il voulut lui cacher son inquiétude; et, sans s'expliquer, il lui souhaita le bon soir en la pressant contre son cœur; des larmes de tendresse coulèrent de ses yeux. Il se

sépara d'elle, et l'engagea à se retirir, sous prétexte qu'il avoit lui-même besoin de repos ; après son départ il se coucha en renfermant dans son sein ses tristes pressentimens.

Julia se mit au lit ; mais sans pouvoir y trouver le repos dont son esprit agité avoit tant de besoin ; elle appelloit en vain le sommeil. Le sommeil qui vient au secours du malheur, qui suspend la douleur, et calme les chagrins, se refuse aux vœux d'un cœur trop fortement ému par la crainte ou l'espérance.

Cependant elle donnoit carrière à son imagination ; elle se figuroit la surprise et le ravissement que Vallaton alloit éprouver en découvrant ses parens, et les transports de ceux-ci en retrouvant un fils si digne d'eux. Elle voyoit le général le présenter à

son père, et la joie de ce dernier, lorsqu'il uniroit la main de sa fille à celle du fils de son ancien et illustre ami; elle se représentoit le bonheur de son amant, les transports de sa reconnoissance, l'excès de sa tendresse; des larmes de sensibilité et de plaisir rouloient dans ses yeux; son cœur battoit avec plus de vîtesse; un feu brûlant coloroit ses joues.... — Mais si le contraire de ce qu'elle imaginoit, devoit arriver? Si son père venoit à apprendre qu'elle entretient une correspondance secrète avec un homme qu'il regardoit comme son inférieur? Ces sinistres idées calmoient la fougue de son imagination; ou plutôt en changeoient la direction! Elle se représentoit la colère de son père, et le malheur d'avoir encouru son ressentiment, avec des traits qui

la faisoient frémir elle-même; ses sens se glaçoient de terreur; une sueur froide couloit de son front; sa respiration précipitée et entrecoupée de soupirs profonds annonçoit l'agitation et l'effroi de son cœur.

C'est dans cet état de perplexité que Julia passa toute la nuit. Son premier soin, dès qu'elle fut levée, fut de courir chez M. Glib, afin de se concerter avec M. Vallaton, sur les mesures à prendre pour le voyage projeté. La boutique du libraire étoit encore fermée, quoique toutes les autres, dans la ville, fussent ouvertes depuis long-tems. Après qu'elle eut frappé plusieurs fois, M. Glib vint lui-même à la porte. « Ah! je suis charmé de vous voir! soyez la bien-venue, citoyenne, cria-t-il du plus loin qu'il apperçut Julia. Vous le voyez,

je suis trop philosophe pour régler l'emploi de mon tems sur les heures; il n'y a rien de plus contraire au développement de l'énergie, que l'ordre; aussi je mange quand j'ai faim; je dors quand j'ai envie de dormir; je ne fais rien que comme il me plaît, et à l'heure qui me plaît; et voilà, ma chère citoyenne, voilà comme on a de l'énergie. (1) »

« Oui; mais ce n'est pas le moyen d'avoir des pratiques; c'est moi qui vous le dis, interrompit un homme à livrée qui entroit dans la boutique; voilà, ajouta-t-il, deux heures que j'attends ici pour venir changer les romans de nos dames, et chercher les journaux de monsieur. Si j'étois à

(1) Voyez *Justice politique*, *vol. II.*

leur place, j'aimerois mieux envoyer à la ville voisine, que de vous déranger si matin. »

Tandis que cet homme parloit, Julia glissa dans la main du libraire un billet pour Vallaton, et elle se hâta de retourner à la maison de son père, où elle arriva avant que personne se fût apperçu de son absence. Elle comptoit les instans ; elle attendoit, avec une impatience extrême, l'heure indiquée pour le départ : elle arriva enfin. Elle vit, par la fenêtre de l'appartement du capitaine, Vallaton qui amenoit lestement la voiture du recteur ; elle en prévint son père, lui fit ses adieux, en disant qu'elle ne vouloit point faire attendre. Elle savoit que sa mère étoit occupée, en ce moment, dans une autre partie de la maison ; et, sans avoir recours

aux valets, sans demander personne ; elle ouvrit elle-même la porte de la rue, et sauta légèrement dans la voiture, qui partit aussi-tôt, et fut, en un moment, hors la portée de la vue.

Julia étoit ravie de l'heureux succès du commencement de son entreprise ; elle en tiroit un augure favorable. Elle avoit peine à se contraindre, et à ne pas faire part à son amant de ses brillantes espérances ; l'idée de rendre la reconnoissance plus dramatiquee, et de lui conserver tout le mérite d'un accident imprévu, la retint cependant ; elle renferma ce secret dans son cœur.

Le ciel étoit serein, la campagne superbe ; mais ni le calme des cieux, ni l'aspect riant de la nature n'ajou-

tèrent rien au plaisir de nos deux amans; ils arrivèrent à Viller's-Castle sans avoir rien vu, sans s'être occupés de rien que d'eux-mêmes.

Julia jugea, au mouvement qu'elle apperçut dans la maison, que les maîtres y étoient. Elle se fit annoncer, et fut introduite aussi-tôt.

En entrant dans le salon, elle trouva mad. Villers entourée d'un cercle de femmes, parmi lesquelles elle en reconnut quelques-unes, pour les avoir vues dans une première visite qu'elle avoit faite au château; les autres lui étoient absolument inconnues. Elles parloient toutes à-la-fois, et toutes à la même personne. L'entrée de Julia n'interrompit pas la conversation un seul moment; madame Villers elle-même étoit si occupée, qu'elle ne parut pas avoir en-

tendu son nom, quoique le valet qui l'avoit annoncée, en ouvrant les deux battans de la porte, l'eût prononcé avec un fracas qui déconcerta un peu la timide Julia. Elle s'avança pourtant, non sans quelque embarras, vers madame Villers, qui s'apperçut enfin qu'elle étoit là, et qui la reçut d'un air assez gracieux. Julia, rassurée par cet accueil, lui demanda, d'une voix timide, la permission de lui présenter la personne qui l'accompagnoit, et qui étoit, disoit-elle, un ami particulier de son père. Madame Villers jeta un regard sur Vallaton, répondit par un léger mouvement de tête à sa profonde révérence, et l'invita, d'un ton froid et réservé, à s'asseoir; puis s'adressant à Julia : « Il y a un siècle qu'on ne vous a vue, lui dit-elle ; j'ai

été vingt fois sur le point de vous faire inviter à nous venir voir ; mais j'ai été si constamment obsédée de visites, que je n'ai pas eu un moment à moi. Le capitaine est parfaitement rétabli, j'espère ? Il s'étoit cassé une jambe, je crois ? »

« Non, madame, c'est la goutte qui continue à tourmenter mon père. »

« Hé! oui, la goutte ; vous avez raison, et je me rappèle cela actuellement ; mais comment se porte la chère maman ? La verra-t-on aux eaux cet hiver ? » Et, sans attendre la réponse de Julia, elle se tourna vers la dame qui étoit assise auprès d'elle sur le même sopha, et lui observa que sir Jéremy et le général prolongeoient aujourd'hui leur prome-

nade à cheval plus long-tems qu'à l'ordinaire.

« Et comment, colonel, n'êtes-vous point de cette partie ? » demanda à demi-voix une jeune dame que Julia reconnut pour être la fille de l'agent des armées, M. Mushroom, et l'unique héritière des biens immenses que son père avoit successivement amassés dans ses emplois de commis, de commissaire député, de membre du parlement, et de munitionaire

Celui à qui elle faisoit cette question, étoit précisément l'aimable cavalier vers lequel se tournoient tous les regards, à qui s'adressoient tous les discours.

« C'est à moi, belle miss, à qui vous demandez pourquoi je ne suis pas de cette promenade à cheval ? répondit le colo-

nel avec un ton si extrordinaire pour Julia que malgré tous ses efforts elle ne put s'empêcher de sourire. Me prenez vous pour un tartare? Est-ce que l'on monte encore à cheval? pour moi, je ne saurois m'y tenir un quart-d'heure, sans être roué, et je donnerois tout au monde pour que les sauvages qui ont imaginé les premiers cette manière d'aller, se fussent tous cassé le col. »

« Je m'étonne, colonel, dit une autre voix, qu'avec cette antipathie pour les chevaux, il ne vous soit pas encore venu à l'idée de changer vos escadrons contre un régiment d'infanterie. »

Avant que le colonel eût pu répondre, il fut interpellé par deux autres dames assises à l'extrémité du salon.

« C'étoit un domino bleu, j'en suis sûre, » disoit l'une.

« Le colonel Goldfineh vous dira, disoit l'autre, que c'étoit un habit turc; n'est-il pas vrai, colonel, que lady Lovelife étoit en habit turc le jour qu'elle s'échappa du bal avec le major Swindle? »

« Il est désespérant, miss Page, de ne pouvoir être de votre avis; mais vous connoissez ma franchise, je suis obligé de dire que vous êtes dans l'erreur. »

« Je le savois bien, reprit l'autre dame : j'ai été instruite de bonne part; lady Lovelife portoit un domino par-dessus une robe de mousseline brodée. »

« Eh...! pardon, mesdames! mesdames, pardon! vous êtes dans l'erreur, et je vois que vous avez été

étrangement abusées. Elle étoit en habit espagnol; j'ai vu le major la conduire à sa voiture. »

« Vous les avez vus, colonel, s'écrièrent à-la-fois les deux dames; nous allons donc savoir toute l'affaire. »

« Honteuse affaire, dit madame Villers! et je ne conçois pas comment une femme du rang et de la fortune de lady Lovelife a pu lier une intrigue avec un personnage de cette espèce; il a été tambour dans le régiment même du général Villers! »

« Tambour! dit lady Page, j'ai toujours entendu dire qu'il avoit été coëffeur. » Soit par hasard, soit à dessein, en prononçant ces mots lady Page fixa M. Vallaton. Celui-ci leva aussi les yeux sur elle; une

rougeur subite se répandit sur son visage ; mais il eut recours à son énergie : il tira son mouchoir, et fit retentir la salle, d'un bruit prolongé et beaucoup plus fort que la décence ne lui permettoit de le faire en pareille compagnie. Madame Villers en parut un peu surprise, mais se tournant aussi-tôt vers lady Page, elle reprit la conversation que l'action bruyante de M. Vallaton avoit forcément suspendue.

« Avez-vous jamais vu lady Lovelife ? »

« Jamais ; mais j'ai souvent entendu dire que c'est une beauté accomplie »

« Une beauté ! interrompit miss Mushroom, je ne sais qui peut vous avoir dit cela, c'est tout le portrait de miss Mordaunt ; ce qui n'empêche

pas pourtant qu'on ne puisse l'appeler *une beauté* ; chacun à sa manière de voir, et je connois des gens . . . . . »

« Les gens qui trouvent celle-là belle, interrompit le colonel Goldfinch, ont assurément une étrange prédilection pour les vieux parchemins ; elle n'a ni taille ni teint. »

« Pas plus de grâces que ces pincettes, » dit miss Page.

« Et son éternel habit de cheval ! dit le colonel, c'est à donner des vapeurs ; c'est comme le turban jaune de lady Welwyn, qui, l'hiver dernier, fit tomber en consomption la moitié de la ville. »

« Ou comme les souliers feuille morte de miss Wingrove, » dit miss Page.

« Si miss Mordaunt pouvoit ajou-

ter à sa taille ce qu'il y a de trop à celle de miss Wingrove, quel heureux marché pour toutes deux! » s'écria le colonel.

« Vous ne vous plaindrez pas du moins, colonel, que la dernière manque d'embonpoint? » dit miss Mushroom.

« L'embonpoint de miss Wingrove! s'écria le colonel, mais c'est à faire frémir, et je ne connois rien de révoltant, comme de lui voir figurer une contre-danse, et promener sa grosse personne sur le parquet, comme un paquet de linge sale. »

« Ou comme le fagot de plumes, autrefois blanches, que porte lady Mary Metcalf, » dit miss Page.

« Je crois, continua-t-elle, que le plumage de sa pauvre seigneu-

rie a été un peu éclairci l'hiver dernier par le pharaon... »

Cette dernière observation excita dans l'assemblée un éclat de rire auquel chacun prit part hors Julia. L'ignorance où elle étoit des anecdotes de l'hiver dernier, rendoit l'allusion de lady Page tout-à-fait inintelligible pour elle, et ce n'étoit pas le seul inconvénient que lui fit éprouver son défaut d'expérience des usages du grand monde. En effet, elle n'avoit nulle idée de cette espèce d'esprit qui consiste à montrer sous un jour ridicule, les manières, les habitudes, et jusqu'à l'habillement de ses amis absens; en un mot elle ne comprenoit rien à la conversation de la bonne compagnie.

Elle prenoit à la lettre tout ce qu'elle venoit d'entendre, et son

imagination vive lui représentoit les diverses personnes dont on avoit parlé, comme autant de caricatures plus plaisantes, plus ridicules les unes que les autres; et lorsque l'on vint annoncer miss Mordaunt, elle se disposoit à faire un effort sur elle-même, pour ne pas éclater de rire.

« Un habit de cheval; » dit le colonel en contrefaisant la voix et le ton du valet qui venoit de nommer miss Mordaunt.

« Une grande perche, avec une grande histoire du dernier rhume de sa maman; mais ma foi, l'écoutera qui voudra; pour moi je me sauve, » dit miss Page.

Cependant miss Mordaunt entra; miss Page courut à elle.

« Ma chère miss Mordaunt, que

je suis ravie de vous voir! s'écria-t-elle en l'embrassant. Il y a un siècle, je crois, que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer, et je parlois de vous à l'instant même, à madame Villers.»

« Il est vrai, ma chère, dit cette dernière en prenant la main de miss Mordaunt, nous nous occupions de vous, et je me félicite d'avoir réuni aujourd'hui un si grand nombre de vos amis. »

« Voici encore, dit miss Mordaunt, pour augmenter le nombre, sir Charles Wingrove et le major Minden, que je prends la liberté de vous présenter. »

« Miss Mordaunt veut se faire pardonner sa longue absence en nous rendant cette visite-ci doublement agréable, répondit madame Villers; ces messieurs ne pouvoient

venir plus à-propos, car si le colonel Goldfineh n'eût eu pitié de nous, nous eussions passé la matinée sans un seul homme. »

« C'est ma bonne étoile qui m'a conduit ce matin, répondit le colonel en faisant une profonde révérence, d'abord à madame Villers, puis à miss Mordaunt. Mais en vérité, miss Mordaunt, poursuivit-il en s'adressant à cette dernière et après l'avoir considérée quelques instans, vous devriez bien avoir un peu pitié de nous, et ne pas embellir, comme vous faites tous les jours; vous n'étiez déjà que trop aimable, sans qu'il fût nécessaire d'ajouter à l'éclat et à la fraîcheur de ce teint, par l'habitude de ces promenades du matin. Il faut que vous sachiez, mesdames, qu'on ne monte pas à cheval

cheval avec plus de grâces que miss Mordaunt. »

« Assurément, se disoit Julia, elles sont deux qui portent le même nom. Ce n'est point là la miss Mordaunt dont le colonel parloit tout-à-l'heure en des termes si peu flatteurs : ce n'est point là cette miss Page, cette grande perche ; c'est une personne charmante, pleine de grâces dans ses manières, de douceur dans sa conversation, plus aimable qu'aucune de celles qui sont ici. Le colonel en convient avec tout le monde, et c'est de quelqu'autre que l'on parloit tout-à-l'heure. » — La pauvre Julia! elle n'avoit pas la moindre idée de cette exagération de langage qui fait le mérite et le sel des conversations du jour.

Cependant l'arrivée de miss Mor-

daunt la rassuroit sur un doute qui s'étoit élevé dans son esprit : jusques-là elle n'étoit pas sans quelque crainte d'avoir manqué aux bienséances, en introduisant M. Vallaton chez le général ; mais miss Mordaunt venoit de s'y présenter aussi avec deux cavaliers, dont l'un du moins étoit aussi étranger que Vallaton chez madame Villers, qui recevoit pourtant sa visite avec plaisir, et témoignoit même une sorte de reconnoissance à celle qui l'avoit amené. Le capitaine Delmond avoit, à son avis, plus de droits que le père de miss Mordaunt à l'amitié du général, et ses amis devoient, par conséquent, être du moins aussi bien reçus au château que ceux de cette demoiselle ; elle attribua donc à une circonstance du moment la différence que madame

Villers avoit mise dans la manière dont elle avoit reçu Vallaton et accueilli les deux cavaliers présentés par miss Mordaunt ; car elle ne doutoit pas d'ailleurs que M. Vallaton n'eût l'extérieur infiniment plus prévenant que ces messieurs.

Julia ne savoit pas que telle chose qui passe pour une faveur, quand elle vient de gens d'un certain rang, peut être regardée comme inconvenante et incivile de la part d'une personne obscure.

Miss Mordaunt, nièce et petite-fille d'un comte, et ayant toujours vécu dans la plus haute société, ne pouvoit avoir à sa suite que des personnes de cette classe, qui, dans l'opinion de madame Villers, avoit seule droit aux égards et à la bien-

veillance d'une femme comme il faut.

Miss Delmond, au contraire, quoique née d'une bonne famille (point sur lequel madame Villers étoit d'une délicatesse extrême), et telle par conséquent qu'on pouvoit, sans se compromettre, la recevoir *à la campagne*, n'étoit pourtant que de cet ordre honnête de citoyens, que les personnes de rang admettent souvent à leur table, mais pour y figurer comme accessoires à la compagnie, plutôt que comme compagnie eux-mêmes. Or, de la part d'une personne de cette espèce, c'étoit une audace extrême, et qui méritoit d'être réprimée, de s'être permis d'introduire chez l'épouse du très-honorable M. Villers, un étranger sans nom, sans naissance, un homme

enfin, pour ainsi dire, sorti de dessous terre.

Madame Villers étoit extrêmement scrupuleuse sur tout ce qui tenoit à l'étiquette; la plus légère infraction aux lois du bon ton, étoit à ses yeux un crime beaucoup moins excusable que la violation des dix commandemens du Décalogue. A la vérité, elle se montroit assez tolérante sur ce dernier point : ainsi, par exemple, il n'y avoit pas plus d'un mois que le charmant colonel Goldfineh avoit été blâmé et condamné à des dommages et réparations, pour rapt et séduction de la femme de son ami et de son bienfaiteur ; sir Charles Wingrove avoit, à-peu-près dans le même tems, eu le malheur de provoquer et de tuer en duel un père de fa-

mille; les trois royaumes savoient que M. Mushroom avoit été poursuivi pour cause de concussion et de péculat, et qu'il ne s'étoit soustrait aux inconvéniens d'une pareille accusation qu'en sacrifiant à propos une partie des fruits du crime qu'on lui reprochoit, et cela n'empêchoit pas ces trois messieurs d'être parfaitement bien traités par la bonne madame Villers; les deux premiers étoient d'un rang et d'une fortune plus que suffisans pour les recommander à ses bonnes grâces; quant au troisième, il avoit, en quelque sorte par prescription, acquis le droit d'être bien reçu dans ce qu'on appelle le grand monde; il avoit d'ailleurs des prétentions prochaines à la pairie, et le titre de pair étoit, dans l'opinion de madame Villers, le

spécifique le plus sûr pour purger le sang de toute impureté. Il n'en étoit pas de même de la vertu, des talens et du génie, qui, bien qu'ils aient leur mérite, ne pouvoient, au jugement de la femme du général, corriger le défaut de naissance.

Pour rendre raison de cette sévérité extraordinaire de madame Villers pour le maintien des droits du rang et de la naissance, il suffira peut-être d'observer qu'elle-même n'avoit ni l'un ni l'autre : or l'orgueil, comme un bon général, ne manque jamais de renforcer la garde aux postes foibles. L'heureux instinct auquel il faut attribuer la vertu revêche de nos prudes, le courage insultant de nos fats, et l'honneur verbeux de nos parvenus, maintenoient madame Villers dans cette

horreur insurmontable pour la roture.

Sa naissance étoit le fruit heureux des loisirs d'un bas-officier et des amours de la servante d'auberge dans laquelle il étoit en quartier. A neuf ans on l'avoit fait passer de l'école de charité en apprentissage chez une marchande de modes, et c'est-là qu'elle reçut l'éducation qui prépara sa haute fortune. Elle se mit en état de remplir les fonctions de femme-de-chambre auprès de la comtesse de Villers, mère du général; elle étoit parvenue à faire la conquête du fils; celui-ci l'avoit épousée d'abord secrètement, et reconnue publiquement pour sa femme après la mort du comte son père.

Ces souvenirs, toujours présens à la mémoire de la nouvelle comtesse,

entretenoient en elle cette fierté extraordinaire par laquelle elle espéroit faire oublier au monde ce qu'elle auroit voulu pouvoir se cacher à elle-même.

Le général Villers n'étoit pas moins sensible que sa femme aux prérogatives d'une naissance illustre ; mais il étoit moins empressé qu'elle à saisir les occasions de s'en prévaloir ; élevé dès son enfance au milieu des grandeurs, il en usoit avec cette modération que donne l'habitude, et comme personne ne pouvoit contester l'ancienneté de sa famille, qui remontoit en effet au-delà du tems de la conquête, il en parloit rarement lui-même.

Il est vrai qu'il avoit peu de choses à dire de cette suite longue et authentique d'ancêtres, dont aucun ne

s'étoit illustré, et dont tout le mérite dans le monde s'étoit borné à laisser successivement un ou plusieurs héritiers de leur nom.

Le général Villers ne dérogeoit en rien à la médiocrité héréditaire de ses aïeux : c'étoit un assez bon homme, libéral par habitude et par indolence, plutôt que par générosité. Le capitaine Delmond lui avoit sauvé la vie lors de sa première campagne, et comme le capitaine Delmond étoit gentilhomme, le général croyoit pouvoir se rappeler ce service et lui en témoigner sa reconnoissance sans trop sortir de ses habitudes. Son zèle et sa sensibilité n'avoient cependant jamais été assez actifs pour le déterminer à faire de grands efforts en faveur de

son libérateur, il s'étoit borné à lui obtenir une petite pension de la cour lors de son retour de la côte d'Afrique. Quelque tems après il lui étoit, il est vrai, encore venu à la pensée de lui donner une place sans fonctions et d'un revenu considérable, que je ne sais quelle intrigue parlementaire avoit mise à la nomination de sa famille. Mais il avoit bientôt renoncé à cette idée, ayant jugé plus à-propos de disposer de cette place en faveur d'un gentilhomme qu'on se souvenoit encore d'avoir vu autrefois à la mode dans le monde; et qui ayant depuis perdu toute sa fortune au jeu, ne pouvoit se passer de cette espèce de bénéfice simple, sous peine de se voir abandonné de ses amis.

Comme c'étoit d'ailleurs un homme

connu, la générosité du général Villers devint bientôt le sujet de toutes les conversations, et il se félicitoit lui-même, au bruit des applaudissemens universels, d'avoir si bien choisi l'objet de sa libéralité.

Il continuoit cependant à conserver pour le capitaine Delmond toutes les apparences de l'estime et de l'attachement; il l'alloit voir quelquefois, et depuis que Julia avoit hérité de sa tante, elle étoit fort bien reçue à Viller's-Castle; ce qui étoit, pour le pauvre capitaine, le témoignage de reconnoissance le plus agréable que pût lui donner le général.

Sir Jeremy Page et M. Villers rentrèrent environ une heure après l'arrivée de miss Mordaunt; ils annoncèrent que l'on alloit avoir un

orage violent, qui se fit en effet bientôt entendre.

L'arrivée du général tira la pauvre Julia de l'embarras où la tenoient l'air reservé et le silence mortifiant de madame Villers.

Cette dame parloit peu en général, et pas un mot du peu qu'elle avoit dit, ne s'étoit adressé à Julia. Cette dernière étoit entièrement inconnue du reste de la compagnie; et, si on en excepte quelques coups-d'œil jettés sur elle de tems en tems par ces messieurs, et plus faits pour augmenter son embarras que pour le diminuer, personne n'avoit l'air de s'appercevoir qu'elle étoit là.

Bien des femmes auroient supporté avec joie ces dédains, et pis encore, pour le plaisir de pouvoir se vanter d'avoir été assise, pendant

quelques heures, dans un cercle de cette importance; mais l'âme de Julia avoit trop de véritable élévation pour attacher quelque prix à cette espèce d'honneur. Elle avoit une habitude de voir les choses, et une façon de les juger, peu propres à favoriser les illusions du rang et de la fortune. En écoutant une conversation, elle n'avoit jamais égard à la personne qui parloit, mais seulement à ce qu'elle disoit; elle cherchoit à distinguer ce qu'il y avoit de vrai ou de faux, de sage ou d'insensé dans ce qu'elle entendoit, et elle régloit là-dessus son admiration ou son mépris pour le parleur.

Or, depuis qu'elle étoit entrée dans ce cercle brillant, il ne s'y étoit pas dit une seule parole dans laquelle elle pût, avec toute la bonne

volonté possible, trouver l'apparence du bon sens et de la raison ; en sorte que, tandis que madame Villers et ses augustes hôtes ne voyoient dans le silence de Julia que l'effet de l'admiration muète que lui inspiroient la finesse et la gaité de leurs discours, celle-ci méditoit, avec le sentiment de la pitié, sur le vide des idées, et les travers d'imagination de tant de grands personnages.

Le général ne se borna pas à adresser la parole à Julia, et à la traiter avec considération, il salua encore avec politesse la personne qu'elle avoit amenée ; et lorsque la pluie commença à tomber, il lui demanda la permission de donner ordre que l'on mît à couvert leur voiture qu'il avoit vue à la porte ; il observa même, d'un ton obligeant, que

madame Villers et lui devoient rendre grâce à l'orage qui alloit leur procurer l'honneur d'avoir à dîner miss Delmond et son ami. Madame Villers ne put s'empêcher d'appuyer, du moins par un signe de tête, la proposition du général, qui fut acceptée par Julia de la même manière.

Elle espéroit que cette circonstance lui fourniroit l'occasion d'accomplir le grand dessein, objet secret de sa visite ; elle examinoit attentivement la physionomie du général, et en la comparant avec celle de celui qu'elle regardoit comme son fils, elle trouva qu'ils avoient l'un et l'autre les yeux bleus, tous deux le nez aquilin ; et, qu'à quelque différence près, ils étoient assez ressemblans l'un à l'autre, pour

qu'on ne pût méconnoître le caractère de famille. Elle avoit déjà observé de la ressemblance entre la bouche de madame Villers et celle de Vallaton ; leurs fronts étoient aussi les mêmes, du moins autant que la différence d'âge pouvoit le permettre, et ces rapports accidentels formoient, au jugement préoccupé de Julia, un corps de preuves aussi incontestables que celles de l'authenticité des livres saints.

Il ne falloit plus que trouver un moyen d'amener la reconnoissance; c'étoit un point aussi délicat qu'important. Julia repassa dans son imagination dix plans différens ; et, sans pouvoir s'arrêter à aucun, elle s'en remit au hasard du soin de lui fournir une occasion favorable. D'ailleurs ce n'étoit pas le tems de ré-

fléchir, et le philosophe le plus abstrait auroit été distrait de ses méditations par les exclamations, les soupirs et les cris même, que chaque roulement du tonnerre qui grondoit au loin, arrachoit à miss Mushroom. Cette jeune personne qui sentoit peut-être à quel point de nullité elle étoit réduite dans la société, par son peu d'esprit et de connoissances, avoit imaginé, non sans quelque raison, que le bruit qu'elle faisoit par ses frayeurs enfantines, étoit un moyen de fixer l'attention d'un cercle, du moins pour un moment; et jamais elle n'en laissoit échapper l'occasion. Cette petite manœuvre de l'amour-propre ne manquoit guères de lui réussir; et elle le savoit si bien qu'elle guettoit l'approche d'une araignée ou d'un cloporte, comme l'occasion

d'un triomphe qui alloit la rendre l'objet de l'attention générale; mais l'approche et l'éclat du tonnerre lui assuroient sur-tout un succès brillant. Alors c'étoient des palpitations, des tressaillemens et des contractions de nerfs qui alloient jusqu'aux convulsions; heureusement la foudre qui ne gronda que dans le lointain, n'approcha pas assez près pour produire une de ces grandes scènes. Quant à Julia, elle ne concevoit pas trop comment un être raisonnable pouvoit trouver quelque plaisir à se faire distinguer par un excès de foiblesse.

Quand on annonça le dîner, la pluie avoit cessé, et le ciel, entièrement éclairci, ne fournissoit plus le moindre prétexte aux craintes ni aux alarmes de la pauvre miss Mus-

hroom, qui n'eut plus qu'à raconter ce qu'elle avoit éprouvé; mais ce récit de ses tourmens, beaucoup moins intéressant que ses tourmens eux-mêmes, n'occupa pas long-tems l'assemblée.

Elle passa, avec le reste de la compagnie, dans la salle à manger, en s'aidant du bras de son père; car elle n'étoit pas encore assez remise de sa frayeur pour pouvoir se soutenir d'elle-même. Julia trouva sa place marquée auprès de miss Mushroom, et il fallut entendre le récit de tous les enfantillages qu'elle avoit dits ou faits durant les divers orages dont elle avoit été témoin depuis qu'elle avoit atteint l'âge de raison.

Julia n'avoit jamais vu un repas

aussi splendide que celui qu'on servit sur la table du général; il réunissoit tout ce que la saison pouvoit offrir de plus rare, tout ce que l'art perfectionné de la cuisine avoit pu produire de plus flatteur pour l'œil et pour le goût.

Madame Villers ordonna à haute voix aux valets qui servoient, de présenter du pain du marché avec celui de l'office.

« Voilà pourtant, dit-elle en en montrant un morceau à lady Page, voilà ce que le peuple refuse de manger; pour moi, je veux qu'on en serve tous les jours sur ma table; c'est pour l'exemple! N'est-il pas révoltant, de voir ces gens-là plus délicats que nous? Passez-moi, je vous prie, de ce pâté de tortue; rien

que quelques œufs. Ce pain d'orge est bon, très-bon ; mais jamais le peuple n'a été si difficile à contenter que de nos jours. »

« On agitoit, il y a quelque tems, cette question, à la table de mon père, dit miss Mordaunt, et le docteur Orwell qui s'y trouvoit, observa que c'est qu'en effet le peuple n'a jamais été si pauvre; et qu'il est peu surprenant que, réduit à n'avoir que du pain pour tout aliment, il veuille du moins l'avoir bon. »

« Votre docteur Orwell, ma chère, a bien l'air d'un démocrate. C'est avec de tels propos qu'il encourage l'insolence du peuple ; à entendre ces gens-là, on croiroit qu'il n'y a par-tout que misère dans le monde. »

« Pour moi, dit lady Page, je suis persuadée qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toutes ces déclamations sur la disette, et jamais je n'en ai moins vu l'apparence. »

« Je ne me rappelle pas, dit M. Mushroom, d'avoir encore vu d'année aussi abondante en gibier que celle-ci, et jamais on n'a servi une hure comparable à celle que voilà; — mais voici, en vérité, le plus beau turbot que j'aie vu de ma vie. » Il passa son assiette à M. Vallaton qui se trouvoit auprès de ce mets délicieux; celui-ci lui en servit le morceau le plus délicat, et M. Mushroom conçut d'abord une haute idée du personnage. « Comment nommez-vous ce monsieur? » demanda-t-il en se penchant vers Julia.

Dès qu'elle lui eut apprit son nom : « M. Vallaton, dit-il à haute voix, permettez-moi de boire à votre santé..... — Vallaton ! répéta-t-il pendant qu'un des valets remplissoit son verre, j'ai déjà eu le plaisir de me trouver avec quelqu'un de cette famille ; vous êtes sûrement d'origine française ?... J'ai connu en France beaucoup de Vallaton, monsieur ; bien certainement ils ont tous émigré ; on a tout bouleversé dans ce pays. »

Vallaton confirma par un signe de tête ce que venoit de dire l'illustre convive ; mais ses yeux, en se relevant, ayant rencontré, pour la seconde fois, ceux de lady Page, le discours qu'il étoit sur le point d'entamer, pour répondre aux ouvertures encourageantes de M. Mushroom, expira sur ses lèvres, et il

continua

continua à garder le silence jusqu'à ce que les dames se fussent levées.

Miss Mushroom, qui avoit trouvé dans Julia un auditeur complaisant, la poursuivit de ses récits jusques dans le salon ; et elle en étoit à la moitié de l'histoire des terreurs qu'elle avoit éprouvées en voyant s'élancer une grenouille de dessous ses pieds, un jour qu'elle se promenoit dans l'allée couverte qui conduisoit au rocher du parc, lorsque madame Villers qui causoit depuis quelques instans avec lady Page auprès d'une fenêtre à l'autre extrémité du salon, s'approcha de Julia et lui dit d'une voix étouffée, qu'elle désiroit l'entretenir un moment dans la pièce voisine.

Julia fut frappée de l'air animé de madame Villers et de l'émotion qu'exprimoient ses lèvres tremblantes ; il lui vint d'abord à la pensée qu'elle avoit d'elle-même découvert quelque chose concernant Vallaton. Le cœur plein d'impatience, d'espérance et de joie, elle s'élança dans le cabinet indiqué ; ses pieds ne touchoient pas la terre.

Madame Villers l'y suivit en s'efforçant de cacher l'extrême agitation qu'elle éprouvoit ; elle ferma la porte avec soin, et s'adressant à Julia :

« Miss Delmond, lui dit-elle d'un ton menaçant et d'une voix entrecoupée, je ne puis croire que votre père ait pu vous permettre de

venir chez moi, accompagnée d'une personne qui ne lui auroit pas été parfaitement connue. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous savez de ce jeune homme que vous avez amené aujourd'hui avec vous? »

« Grand Dieu! s'écria Julia dans le transport de sa joie, se peut-il, madame, que vous ayez deviné ce mystère? auriez-vous en effet découvert ce qu'est M. Vallaton? »

« Sans doute, miss Delmond, et je m'étonne que vous m'en puissiez parler sans rougir. Vous avez cru m'en faire un mystère!... Mais je veux me contraindre; ne pensez pas cependant que ni moi ni le général nous vous le pardonnions jamais. »

« Ah ! madame ! pouvez-vous croire que si j'eusse en effet été assurée de ce que vous venez vous-même de découvrir d'une manière si extraordinaire, je ne me fusse pas empressée de vous le faire connoître ; vous ne me feriez pas ce reproche, si vous saviez quel intérêt je prends à cet événement ; quelle satisfaction, quelle joie j'éprouve en ce moment ! »

« Qu'est-ce à dire de la joie, de la satisfaction ? » s'écria madame Villers. Ets-ce là le prix des bontés, des égards qu'on a bien voulu avoir pour vous dans cette maison, votre reconnoissance de l'attachement que le général a conservé pour votre père ? Venir me parler en face, de joie, de satisfaction, pour un événement que tous mes amis doivent

regarder comme une insigne disgrâce pour moi ! »

« Hé madame! répartit Julia d'un ton plein de douceur, qui peut voir dans tout ceci le moindre sujet de disgrâce pour vous ? Sa naissance n'a rien que d'honorable ; ce n'est point le fruit d'un commerce illégitime, mais le gage d'une union que l'honneur peut avouer ; ses parens n'ont point à rougir de le reconnoître pour leur fils ! . . »

Le feu qui avoit jusqu'à ce moment coloré le visage de l'impétueuse madame Villers, fit place en ce moment à la pâleur de la rage ; toutes les circonstances de sa naissance se retracèrent à sa mémoire ; et elle s'imagina que Julia vouloit y faire allusion.

« On ose m'insulter ! s'écria-t-elle avec l'accent de la fureur ; vous imaginez-vous qu'on m'offense impunément, miss Delmond ? je ne le souffrirai point, n'y comptez pas. Je veux.... Je prétends.... Je ne m'abaisserai pas jusqu'à vous punir ; mais si votre père a voulu offenser le général, il en portera la peine. »

Julia frappée d'étonnement et de terreur, resta quelques instans sans voix, sans mouvement, entièrement privée de l'usage de ses sens. Elle revint cependant à elle-même, et comme si elle se réveilloit après un rêve confus, au bruit que fit madame Villers en tirant avec violence la sonnette, et en ordonnant à ses gens de préparer à l'instant la voiture de miss Delmond ; elle fit alors

un effort pour parler, elle ne put articuler une parole ; mais comme elle vit que madame Villers s'éloignoit pour sortir, elle saisit sa robe, et se jettant à ses genoux, elle versa un torrent de larmes.

Sa douleur, l'expression si touchante de ses regards, son attitude suppliante, calmèrent la fureur de l'épouse du général, qui la regardoit d'un œil moins sévère, mais toujours sans daigner lui parler.

« Si j'ai eu, sans le vouloir, le malheur de vous offenser, » dit enfin Julia dès que ses pleurs et ses sanglots lui laissèrent la faculté de parler, « je vous en conjure à genoux, n'en punissez que moi : mon père est étranger, absolument étranger à toute cette affaire ; j'en fais ici

le serment, il ne connoit point M. Vallaton; il ne sait rien du secret de sa naissance, rien de la tavaïole brodée qui couvroit le berceau; et si quelque malheureuse circonstance vous oblige encore à en faire un mystère, comptez sur ma discrétion, sur mon inviolable discrétion; je mourrai plutôt que de trahir votre secret! »

« Ciel! » s'écria madame Villers en la regardant avec un sentiment d'horreur et d'effroi, « elle a perdu la raison; » et dégageant doucement sa robe, que Julia tenoit dans ses mains: « Remettez-vous, miss Delmond, lui dit-elle d'une voix tremblante, asséyez-vous sur ce sopha et reprenez vos sens. »

« Je ne puis être tranquille, dit Julia, si je n'apprends du moins

comment j'ai pu avoir le malheur de vous déplaire. Ah! que j'avois conçu d'autres espérances; je me flattois que si mes conjectures n'étoient point vaines, que s'il se trouvoit être en effet ce que vous venez de reconnoître en lui, l'instant de cette découverte auroit été pour tous deux le plus beau, le plus heureux de votre vie; je me figurois vous voir ravie de joie, le presser contre votre cœur avec toute l'effusion de la tendresse maternelle. O madame! si vous saviez combien il est digne de votre amour! Si vous connoissiez sa belle âme, le vaste génie, la sublime vertu qui font son caractère, vous béniriez le jour qui le rend à vos embrassemens. »

« Paix, paix, calmez-vous et ne parlons plus de cela, » dit madame

Villers, et en même tems elle s'approcha doucement de la porte qui donnoit dans le salon, et qu'elle entrouvrit, afin de s'assurer un moyen de retraite facile, dans le cas où Julia, dont la tête lui paroissoit tout-à-fait dérangée, viendroit à se porter à quelques mouvemens de délire furieux.

Julia, de son côté, trouvoit la conduite de miss Villers tout aussi peu sage, tout aussi extraordinaire; elle avoit lu dans ses romans bien des aventures de parens qui retrouvent un enfant perdu depuis longtems; mais elle ne se rappeloit pas d'en avoir jamais vu se conduire, en pareille circonstance, comme faisoit madame Villers.

« J'espère, madame, lui dit-elle enfin après un moment de silence,

que vous ne blâmerez point ma curiosité, si j'ose vous demander par quels moyens extraordinaires vous êtes parvenue à découvrir cet important mystère. »

« Par le moyen de lady Page, » répondit madame Villers charmée de voir que Julia commençoit à parler raison ; « et j'espère, miss Delmond, ajouta-t-elle, que cette aventure vous rendra à l'avenir plus circonspecte dans le choix de vos liaisons avec des gens dont vous ne connoissez ni l'état, ni la famille ; car actuellement je suis bien persuadée que vous ne m'eussiez point amené cet homme, si vous eussiez su que ce n'est qu'un coëffeur. »

« Un coëffeur! » répéta Julia, qui commençoit à son tour à croire que madame Villers avoit le cer-

veau troublé, « je ne sais ce que vous voulez dire ; jamais je n'ai connu de gens de cette espèce. »

« Apprenez donc, mon enfant, reprit madame Villers, que M. Vallaton est un coëffeur de Londres ; un coëffeur et rien de plus.... Et voilà pourtant le misérable qui s'est assis aujourd'hui même à ma table. Qu'il auroit bien mérité que je l'eusse fait jeter à la porte par mes gens ! »

« M. Vallaton un coëffeur ! s'écria Julia, quelle étrange erreur, madame ! c'est, je vous le jure, un homme de lettres, qui s'est livré toute sa vie à l'étude de la philosophie, qui a éclairé le monde par ses écrits, et illustré, par l'exemple de ses vertus, la doctrine sublime de la perfectibilité. M. Vallaton, un coëffeur ! voilà ce qu'on a cru vous

apprendre de lui ? Mais vous ignorez donc encore l'intéressant secret de sa naissance ? »

« Et n'ai nulle envie de le connoître, interrompit vivement madame Villers : il me suffit de savoir que lady Page n'a pu se tromper, puisqu'il l'a coëffée elle-même pendant tout un hiver. »

« Milady Page se trompe assurément, repartit Julia : M. Vallaton est le fils adoptif d'une dame d'un rang distingué et d'une grande fortune, qui lui a donné une éducation conforme à la noblesse de sa naissance ; car, à en juger par les bijoux précieux déposés dans le berceau garni de satin dans lequel il a été trouvé, et surtout par l'élégante tavaïole qui le couvroit, et dans la broderie de laquelle on retrouvoit par-tout les

lettres A.. et V., il est impossible de douter qu'il ne doive le jour à d'illustres parens, qui, peut-être, vivent encore pour jouir et se glorifier des vertus d'un fils si digne d'eux. »

Pendant tout ce discours Julia avoit les yeux fixés sur ceux de madame Villers, qui, à sa grande surprise, ne donnoit pas le moindre signe d'étonnement ou d'intérêt aux divers détails de ce récit; mais qui lui repondit froidement : « Miss Delmond, toute cette histoire peut être fort touchante dans un roman, mais on ne voit pas arriver de choses semblables dans le monde. Cependant, puisque vous m'assurez que cet homme, dont je ne sais pas le nom, a reçu une éducation honnête, il faut qu'en effet lady Page se soit

méprise ; et je serai bien-aise de la détromper ; mais enfin , dites-moi : par qui a-t-il été introduit chez votre père ? »

Cette question ne pouvoit venir plus mal à-propos pour la pauvre Julia. Que répondre ? L'entrée d'un domestique, qui lui annonça que sa voiture l'attendoit, la tira heureusement de cet embarras : elle se hâta de se lever et prit congé de madame Villers. Celle-ci revenue de son premier emportement, l'engagea à rester pour prendre le thé. Julia la remercia de son invitation ; mais elle persista avec fermeté à vouloir partir immédiatement.

M. Vallaton avoit été instruit de son intention par le domestique ; elle le trouva au bas de l'escalier, où il l'attendoit ; il lui présenta la

main pour monter en voiture, et à en juger par la vîtesse avec laquelle il s'éloigna, on peut croire qu'il n'étoit pas moins empressé, que Julia elle-même, de perdre de vue les murs de Viller's-Castle.

CHAPITRE II.

Visite du docteur Orwell, au capitaine Delmond.

Le capitaine Delmond avoit fait rouler son fauteuil vers la fenêtre; il observoit le déclin du soleil, dont il espéroit que les derniers rayons éclaireroient le retour de sa fille.

Cependant, l'astre du jour touchoit au sommet de la montagne; son disque échancré s'enfonçoit dans l'horison; les feux brillans et légers des nuages s'éteignoient; l'or et la pourpre de l'occident s'effaçoient pour faire place à des couleurs plus sombres, Julia ne paroissoit pas.

L'impatience et l'inquiétude s'emparoient de l'esprit du capitaine.

« Ne vous paroît-il pas étonnant, disoit-il à sa femme, que votre fille ne soit pas de retour? Je suis surpris que le docteur Orwell se hasarde si tard dans les chemins. »

« Il est vrai qu'il est déjà tard; je n'ai plus assez de jour pour finir mon point de couture. »

« Je n'aime point ces voitures découvertes, et je ne sais comment j'ai pu permettre à Julia de faire usage... Il est tout-à-fait nuit! »

« Heureusement, voilà Nancy qui nous apporte de la lumière, et je pourrai reprendre mon point de couture. »

Ce dialogue fut interrompu par l'arrivée de M. Orwell.

« Docteur, soyez le bien-venu, lui dit M. Delmond; nous vous attendions avec impatience, et je commençois à vous accuser de vous être mis en route plus tard qu'il n'est prudent de le faire, dans une voiture découverte; mais cela prouve que vous avez passé la journée agréablement. Comment avez-vous trouvé le général et sa femme? J'espère qu'ils se portent bien. »

« Ils se portoient bien l'un et l'autre, la dernière fois que je les ai vus, mais il y a déja quelque tems. »

« Oh! vous vous êtes arrêté chez vous avant que de venir ici, reprit le capitaine; dans ce cas, je n'ai plus rien à dire, et vous étiez rentré à tems. Mais où est Julia? N'est-elle pas revenue avec vous? »

« Je n'ai pas encore vu miss Delmond; mais je puis vous dire qu'elle est en sûreté. »

« En sûreté ! Mais enfin est-ce qu'elle n'est pas revenue avec vous de Viller's-Castle ? »

« Je n'ai point été à Viller's-Castle, je n'ai même jamais songé à y aller aujourd'hui. »

« Vous n'avez point été à Viller's-Castle ? Qui donc y a conduit ma fille ? N'aviez-vous pas promis de l'accompagner ? Docteur Orwell ! ce n'est pas là ce que j'attendois de vous. »

« En vérité, mon cher monsieur, vous me surprenez; j'ai reçu hier un billet, par lequel vous me demandiez de vous prêter ma voiture pour aujourd'hui ; miss Delmond,

que j'ai vue le soir, m'a dit qu'elle comptoit s'en servir pour aller à la campagne, où devoit la conduire un de vos amis : cet ami s'est présenté chez moi, vers midi ; on lui a remis la voiture ; je n'ai rien vu, rien promis de plus. »

« Ciel ! quelle surprise vous me causez ! Julia, ma Julia, partie pour la campagne avec un homme que je ne connois point ! Qui peut-il être, et par quel hasard a-t-il connu ma fille ? »

« Je ne saurois vous le dire, je ne sais qui il est ; je crois seulement que c'est un des habitués de la boutique de Glib. J'imaginois, sur ce que m'a dit votre fille, qu'il étoit en effet de vos amis ; et vous me voyez, M. Delmond, aussi surpris, aussi

touché que vous, d'apprendre qu'il n'en est rien. »

« Mais où sont-ils du moins? Où est ma fille? Pourquoi n'est-elle pas de retour? .... Oh! je lis dans vos yeux; — j'ai perdu mon enfant! ma pauvre fille! ma Julia! » Et ce malheureux père tomba renversé, et presque sans connoissance, sur le dos de son fauteuil.

« Qu'y a-t-il donc? » dit madame Delmond en roulant son ouvrage qu'elle posa sur la table.

« Mon cher voisin! dit le docteur, en prenant la main du capitaine, le mal n'est pas si grand que vous l'imaginez. Votre fille est à quelques milles d'ici; un accident fâcheux, mais dont les suites seront beaucoup moins funestes qu'on auroit pu le craindre, la forcera peut-

être à y rester quelques jours; mais encore une fois, elle est en sûreté. »

« Quoi? quel accident? Expliquez-vous; ne me cachez rien. Quel que soit ce malheur, je le soutiendrai en homme de courage; en homme de courage, docteur, vous verrez. »

« Je vais donc vous dire les choses comme elles sont, et sans vous rien déguiser. En descendant la montagne, auprès de la barrière, et à l'endroit où la pente est la plus rapide, la voiture dans laquelle elle étoit avec cet inconnu s'est renversée; la violence de la chute les a fait sauter l'un et l'autre sur le pavé; tous deux sont blessés assez grièvement, mais non dangereusement. On les a conduits à la ferme qui est auprès de la barrière; le jeune doc-

teur Sydney, et M. Gubbles que l'on a mandé aussi-tôt, sont auprès d'eux. Pour moi, voyant qu'ils n'avoient pas besoin de mes secours, j'ai cru devoir venir vous faire part de cette fâcheuse nouvelle; et je ne vous ai rien dissimulé, afin de vous tranquilliser sur les bruits mensongers et les récits exagérés, qui ne sont que trop ordinaires en pareilles circonstances. Je vais retourner chez moi, pour y donner quelques ordres; j'irai ensuite à la ferme, et reviendrai vous rendre compte de l'état des choses. »

« Le ciel vous récompense des soins que vous prenez! lui dit le capitaine en fondant en larmes. Excusez ma foiblesse, ajouta-t-il: mais, hélas! vous le voyez, je suis cloué sur ce fauteuil comme un enfant, et

jamais

jamais je n'ai senti si cruellement la perte de l'usage de mes jambes. Ma pauvre Julia ! mon aimable enfant ! peut-être je ne te reverrai plus ! »

A la vue des pleurs que versoit son mari, madame Delmond tira son mouchoir de sa poche. « Si vous vous affligez ainsi, mon ami, lui dit-elle, que faut-il donc que je fasse, moi qui ne suis qu'une femme ? Mais Julia n'est peut-être pas si mal que vous le croyez. Ce dont je suis inquiète, c'est de savoir quel est celui avec qui elle étoit. Je n'ai jamais entendu parler de cet homme ; non, jamais ; et je ne conçois pas comment elle a pu avoir un amant sans nous en avoir rien dit. »

Cette idée étoit un supplice pour le malheureux capitaine. Julia, qu'il

avoit toujours traitée comme son amie ; Julia, en qui il s'étoit plu à cultiver avec tant de soins les sentimens délicats de l'honneur, sur la loyauté de laquelle il se reposoit avec tant d'orgueil et de confiance, l'avoit trompé, abusé par un indigne artifice ! Quel coup terrible pour le cœur d'un père !

Le docteur Orwel étoit trop affecté lui-même pour pouvoir proférer une seule parole ; il fit pourtant un effort sur lui-même, et ne négligea rien pour calmer la douleur et adoucir les angoisses de son malheureux voisin, qu'il quitta enfin, avec promesse de revenir le plutôt possible.

CHAPITRE III.

Explication entre Julia et Vallaton. Accident.

LE lecteur qui a pris quelqu'intérêt à Julia, est sans doute impatient de savoir ce qui lui étoit arrivé, et dans quelle situation elle se trouve actuellement; nous allons tâcher de le satisfaire sur ce point, avant de retourner à Bridgetina, qui est pourtant la véritale héroïne de cette histoire.

Julia étoit partie de Viller's-Castle, le cœur plein de ressentimens douloureux; son orgueil se révoltoit

à l'idée des procédés hautains de lady Villers ; son amour-propre ne lui pardonnoit même pas la pitié qui avoit succédé à ses emportemens. Ce brillant édifice d'espérances, le fruit de tant de veilles, elle l'avoit vu s'écrouler en un instant : pour comble d'infortune, elle sentoit qu'il falloit rendre compte des motifs de sa démarche, et qu'elle ne pouvoit le faire sans s'exposer au ridicule qui devoit suivre l'aveu de ses vues et de ses projets chimériques. Son trouble et son dépit n'échappèrent pas aux regards pénétrans de Vallaton, qui en soupçonnoit la cause ; car il avoit lui-même reconnu lady Page ; il avoit lu dans ses regards, et l'avoit suivie des yeux, lorsqu'elle s'étoit retirée auprès de la fenêtre, avec madame Villers ; il craignoit une

explication, sur le résultat de laquelle toute la philosophie de son aimable élève ne le rassuroit que foiblement : cependant, après avoir parcouru en silence environ un demi-mille, il se détermina à entamer la conversation. « Je suis vraiment charmé, dit-il à sa jeune compagne, que vous ayez imaginé un moyen de nous tirer de cette ennuyeuse compagnie ; j'étois excédé de tant d'impertinence! »

« Tous ces visages étoient-ils également nouveaux pour vous? et n'en avez-vous reconnu aucun? »

« Pourquoi me faites-vous cette question ; quelqu'un vous auroit-il parlé de moi? »

« Oui, cette lady Page prétend vous avoir connu autrefois. »

« Je ne me souviens pas de

l'avoir jamais vue ; mais on rencontre à Londres tant de figures qui se ressemblent, qu'il est impossible de se les rappeler toutes. »

« Vous ignorez tout l'honneur qu'elle vous fait ! Elle a eu la bonté de me faire dire..... mais je rougis de vous le répéter. »

« Quoi que ce puisse être, parlez ; je ne puis craindre de l'entendre, je ne puis avoir à en rougir, » dit Vallaton avec assurance.

« Elle m'a fait dire par mistriss Villers, reprit Julia dont le teint s'animoit au souvenir d'un tel affront, qu'elle vous avoit vu coëffeur à Londres. »

« Celá n'est pas impossible, et je me suis quelquefois amusé de cet exercice. »

« Vous plaisantez, sans doute? » dit Julia avec l'accent de l'inquiétude.

« Non, rien n'est plus vrai. Ma mère adoptive avoit lu l'*Emile* de Rousseau ; et elle s'étoit tellement enthousiasmée de son système, que, quand j'eus atteint l'âge de quatorze ans, elle me proposa de me faire apprendre un métier, pour me mettre, disoit-elle, à l'abri des revers de la fortune. Elle m'ordonna de faire un choix ; et vous rirez du mien, comme elle en rit alors de bon cœur elle-même. Sur ma demande, cependant, elle consentit à m'envoyer prendre des leçons chez un fameux coëffeur. Quand je fus en état d'exercer par moi-même, je trouvai plaisant de courir les toilettes. J'exigeai de mon maître qu'il me laissât aller

à sa place chez quelques femmes de qualité qu'il avoit coutume de coëffer; et il seroit rigoureusement possible que je me sois en effet présenté quelquefois, en qualité de coëffeur, chez cette lady Page, quoique je ne me souvienne pas de l'avoir jamais vue. »

« Fort bien ; cependant je ne puis concevoir comment votre mère adoptive a consenti à vous permettre l'exercice d'une pareille profession. »

« Je ne vous dirai pas que cela fût fort de son goût, car la bonne dame n'étoit pas plus exempte qu'une autre des misérables préjugés de la société. »

« Et ses préjugés, à cet égard, me paroissent fort excusables. Je

suis seulement surprise, je vous le repète, qu'elle ait eu la foiblesse de se prêter à une fantaisie si bizarre. »

« Folie de jeunesse, et qui ne mérite pas d'être examinée sérieusement ! A bien prendre les choses même, on trouveroit que cette manière de se distraire d'études sérieuses n'a rien de plus extraordinaire qu'une autre, et que cette profession de coëffeur vaut bien celle de tourneur ou de menuisier, dont on ne rougit pas; car, quant à la dignité réelle, tous les arts manuels doivent être placés sur la même ligne. »

« Pour moi je ne puis être de cet avis : peut-être, et je veux le croire, cela n'est-il qu'un préjugé ; mais il me semble qu'il y a certaines professions

qui dérogent à la dignité de l'homme bien né. »

« Si vous disiez, tout simplement, à la dignité de l'homme, reprit son compagnon, je pourrois partager votre opinion. Dans une société qui auroit fait quelques progrès vers la perfection, on ne verroit point un homme travailler pour un autre homme; chacun se suffiroit à soi-même et n'auroit point à trafiquer de ses peines et de ses soins, et quand nous serons arrivés à ce point, on ne devra pas plus s'occuper à friser et à poudrer les cheveux de son semblable, qu'à tourner des boutons pour ses habits, ou à assembler des planches pour lui faire des meubles; car aux yeux de la raison, future reine du monde, toutes ces profes-ions dérogent également à la di-

gnité de l'*homme*; et quant à ce qu'on appelle l'*homme bien né*, je crois miss Julia trop philosophe pour penser qu'elle attache quelqu'idée à cette ridicule distinction. »

« Vous avez une telle supériorité sur moi, en fait de raisonnement, qu'il faut toujours bon gré malgré, vous céder; et pourtant, dans cette circonstance..... »

« Hé quoi! l'aimable, la charmante Julia peut-elle refuser de faire usage de ce jugement exquis dont elle est douée, et ne pas se mettre au-dessus de préjugés aussi grossiers? Préjugés que l'on peut excuser dans des esprits vulgaires, mais qui sont indignes d'une âme comme la sienne. Considérez donc seulement...... »

Comme il disoit ces mots, le che-

val qui descendoit la montagne au grand galop, broncha, en se heurtant contre une pierre qui se rencontra sous ses pas : il essaya de se retenir; l'effort qu'il fit ajouta à la violence de sa chute, et renversa la voiture; les deux voyageurs furent jetés, hors du cabriolet, sur la chaussée. Le cheval se releva le premier; il avoit en tombant cassé les brancards de la voiture: il lui fallut peu d'efforts pour se débarrasser de son harnois. Une fois en liberté, il reprit son galop, et il étoit déja loin avant que les commis qui gardoient la barrière eussent pensé à l'arrêter.

L'animal effrayé continuoit sa course vers la ville, quand il fut rencontré par M. Orwell et le jeune Henri, qui venoient de visiter ensemble un pauvre habitant de la cam-

pagne, retenu au lit par une fièvre, et auquel le jeune docteur donnoit ses soins à la sollicitation du recteur.

Leur consternation fut égale à leur étonnement ; car ils jugèrent d'abord de la catastrophe qui seule avoit pu donner lieu à la fuite du cheval.

Le docteur s'occupa du soin de l'arrêter, de peur que son entrée dans la ville ne jetât l'alarme parmi les parens et les amis de miss Delmond. Henri courut, sans perdre de tems, au lieu du désastre : il y arriva avant que Julia eût pu être transportée ; Vallaton s'étoit relevé, malgré ses nombreuses contusions, avec l'aide des commis de la barrière : il regardoit d'un air effaré Julia, étendue sur le sable, et qui paroissoit beaucoup plus grièvement bles-

sée que lui. Henri jugea, aux douleurs insupportables qu'elle disoit éprouver quand elle vouloit faire quelque mouvement, qu'elle avoit besoin du secours d'un chirurgien, et il dépêcha quelqu'un vers M. Gubbles, tandis que lui-même s'occupoit à former un brancard avec une vieille porte qu'il arracha d'une haie, et sur laquelle il la fit transporter, le plus doucement possible, à une ferme voisine, où les gens de la maison avoient déja, par ses ordres, préparé un lit pour la recevoir.

Les conjectures du jeune docteur n'étoient que trop bien fondées, et M. Gubbles déclara, après avoir visité le genou de Julia, que la rotule étoit cassée. L'opération que cette fracture nécessitoit fut douloureuse; mais moins pénible pour la pauvre

Julia, que la crainte de rester boiteuse, crainte qu'augmentoient encore les exclamations ambiguës, et les signes de tête de M. Gubbles.

Henri fit tout ce qu'il falloit pour la tranquilliser et soutenir son courage : il l'assura qu'elle n'avoit rien à craindre pour l'avenir, pourvu qu'elle eût la patience de supporter, pendant vingt-quatre heures seulement, les douleurs du premier appareil. Il lui citoit plusieurs exemples de fractures semblables, qui n'avoient laissé aucunes traces fâcheuses : il parvint enfin à calmer ses inquiétudes, en lui inspirant la confiance qu'il affectoit lui-même de faire paroître.

Cependant la situation de Julia occupoit tellement l'attention de tous les spectateurs, que personne ne

pensoit à son compagnon d'infortune qui s'étoit assis avec peine sur un des bancs de la cuisine. La violence de la douleur qu'il éprouvoit dans toutes les parties de son corps, étoit sur le point de le faire tomber de foiblesse. La femme du fermier s'en apperçut ; elle entra dans la chambre où le docteur Sydney et M. Gubbles étoient avec Julia, en s'écriant : « Messieurs! messieurs! il y a encore ici quelques os cassés, et je parierois que le monsieur de là dedans est encore plus maltraité que miss, quoique personne de vous ne s'occupe de lui. »

« Grand Dieu! s'écria Julia, M. Vallaton est blessé, quoiqu'il m'ait assuré le contraire. Que de maux en un jour mon extravagance a occasionnés! » Et, en disant ces mots,

elle versa un torrent de larmes, que n'avoit pu lui arracher la douleur extrême de l'opération qu'elle venoit de subir.

Tandis que Henri s'efforçoit de la consoler, M. Gubbles examina les contusions de Vallaton ; celui-ci répondit, aux premières questions du chirurgien, qu'il ressentoit dans le bras et dans l'épaule une douleur insupportable.

« A la manière dont pend cet avant-bras, dit M. Gubbles, je crains qu'il n'y ait là fracture compliquée ; mais peut-être aussi n'y a-t-il rien. »

En effet, après qu'il eut fait couper la manche de l'habit de son patient, il le félicita avec emphase sur son extrême bonheur : « Ce n'est rien, dit-il, rien en comparaison de

ce que je craignois ; il ne s'agit que de la dislocation de l'*humerus*, et d'une petite fracture à l'extrémité inférieure de la *ulne*. »

Il fit d'abord rentrer le bras dans sa *souchette* ; Vallaton ne put retenir un cri de douleur. « Je ne vous fais point de mal, dit le docte opérateur, pas le moindre mal, cela est impossible. Jamais opération ne fut faite avec plus de légèreté ; et quant à cette autre, c'est la moindre des choses, l'affaire d'un instant ; et de ma vie je n'ai vu une fracture plus heureuse ; je ne vous fais pas de mal, je ne vous fais pas de mal. »

« Et si ! de par Dieu ! s'écrioit le philosophe ; vous me mettez à la torture. »

« Et non, vous dis-je, reprenoit l'opérateur ; vous pouvez bien éprou-

ver un peu de douleur dans les muscles adjacens; mais cela n'est rien, absolument rien en comparaison de ce que j'ai vu dans nos grandes opérations. »

« Vous autres docteurs, » interrompit la bonne fermière qui étoit là pour présenter les bandages, « vous avez le cœur dur comme des pierres; et le pauvre monsieur a besoin de patience pour vous écouter. » Et en même tems elle offrit à M. Vallaton de prendre pour cette nuit le lit de son fils, où nous le laisserons reposer, pour retourner à la pauvre Julia.

Henri Sydney voyoit avec inquiétude combien l'esprit de sa jeune malade étoit agité; il savoit que le repos étoit nécessaire dans l'état où elle se trouvoit; et il lui fit prendre

quelques grains d'opium que M. Gubbles avoit eu la précaution d'apporter.

Julia le remercia des soins attentifs qu'il vouloit bien lui donner, en témoignant cependant le regret de n'avoir auprès d'elle personne de son sexe. Au même instant, elle entendit quelqu'un qui s'approchoit de son lit d'un pas léger, et elle reconnut Harriet Orwell.

« Est-il bien possible ! dit Julia d'une voix défaillante, que miss Orwell ait la bonté de me venir voir ici, à cette heure ? »

« Paix ! paix ! dit Harriet en portant son doigt sur ses lèvres ; nous parlerons de cela demain, laissez-moi faire ce soir, et ne songez à moi que pour me demander ce dont vous aurez besoin. »

« Mais vous n'avez pas l'intention de passer toute la nuit auprès de moi ? » dit Julia.

« Je ne vous quitterai point, répliqua l'aimable fille du recteur, tant que vous serez obligée de demeurer ici ; passer la nuit, c'est pour moi un plaisir, plutôt qu'une peine ; mais c'est assez parler. Je crois, ajouta-t-elle en montrant Henri, que nous pouvons congédier monsieur, qui voudra bien accompagner mon père. »

Julia lui témoignoit sa reconnoissance par les larmes d'attendrissement, qui rouloient dans ses yeux. Henri étoit ravi de cette nouvelle preuve de la bonté d'Harriet. Il l'observoit agissant auprès du lit de son amie, rassemblant autour d'elle toutes les commodités, tous les pe-

tits moyens de secours délicats que son imagination bienfaisante pouvoit lui suggérer ; il croyoit voir un ange dans l'exercice des œuvres de miséricorde. Lorsqu'il fut sur le point de partir, elle le suivit pour ouvrir et refermer sans bruit la porte ; il n'osa lui adresser une parole ; mais il saisit avec transport l'une de ses mains, et la pressa contre ses lèvres avec l'enthousiasme du respect et de l'admiration.

Le jeune docteur trouva M. Orwell dans la cuisine du fermier ; il écoutoit les détails que M. Gubbles lui donnoit, en termes scientifiques, sur l'état de ses deux malades. Le bon recteur n'en entendoit pas un seul mot ; Henri les lui expliqua en langage vulgaire, au grand scandale du chirurgien, qui emporta

une opinion assez peu ſavorable du mérite d'un jeune médecin parlant de manière à être entendu de tout le monde.

M. Orwell vouloit que Henri retournât à la ville avec lui ; mais celui-ci persista dans la résolution qu'il avoit prise de passer cette première nuit au coin du feu du fermier ; et le recteur alla seul rendre compte à la famille de Julia de ce qu'il avoit vu.

CHAPITRE IV.

Projet d'émigration philosophique.

Ce jour si funeste pour la pauvre Julia fut inscrit par Bridgetina au nombre de ses jours les plus heureux. Quel jour, en effet, pouvoit être jamais plus beau pour elle que celui où elle vit s'ouvrir la carrière la plus vaste et la plus brillante ?

M. Glib avoit reçu depuis peu, de Londres, un nouvel assortiment de livres, parmi lesquels se trouvoit un

un exemplaire du voyage de Levaillant en Afrique; il en avoit parcouru le premier volume sans y rien remarquer qui lui parût digne d'attention; le courage et la constance de l'auteur, sa patience et son zèle dans la recherche des objets d'histoire naturelle; sa philantropie sans bornes, et l'originalité de ses descriptions avoient peu de charmes pour un esprit de la tournure de celui de M. Glib; mais le second volume le dédommagea amplement du tems qu'il avoit perdu à lire le premier; l'histoire des Gonoquois et des Hottentots le ravit; son admiration et son enthousiasme s'accroissoient à chaque page; enfin, ne pouvant plus contenir les transports de sa joie, il se leva et courut, le livre à la main, dans l'arrière-boutique où notre héroïne, qui ve-

noit d'arriver, étoit assise entre M. Myope et la déesse de la Raison.

« Voyez! voyez, citoyen Myope, s'écria le libraire, tous nos vœux accomplis! notre grand systême mis à exécution! une nation de philosophes, sages comme nous! marchant à grand pas dans la voie de la perfectibilité! les choses comme elles doivent être! la liberté! l'égalité! point de loix! point de gouvernement! point de *coërcion*; là, aucun homme ne travaille pour un autre, chacun vit comme il l'entend, et déploie son énergie dans le sens qui lui plaît; on prend une femme aujourd'hui, on la laisse demain. C'est véritablement l'essence de la vertu et la quintessence du bonheur! »

« Hélas! dit M. Myope; j'ai bien

peur que cet heureux état de choses ne soit point réservé pour nous ; les lumières se propagent lentement ! et il faudra peut-être des siècles pour amener les hommes à sentir tous les avantages du genre de vie dont vous parlez ? »

« Non, citoyen Myope ! non ! s'écria Glib, il ne faut point des siècles pour arriver là ; il suffit d'aller chez les Hottentots, chez les Gonoquois ; écoutez seulement :

Dans un pays où tous les individus sont égaux en naissance, pourvu qu'ils soient hommes (il s'agit ici des Gonoquois), toutes les conditions nécessairement sont égales, ou plutôt il n'y a pas de conditions. »

« Et voilà la base fondamentale de la perfectibilité ! s'écria Bridgetina ; cela est certain ; mais continuez. »

Le luxe et la vanité qui dévorent les fortunes et leur font éprouver tant de variations, sont nuls pour les sauvages; bornés à des besoins simples, les moyens par lesquels ils se les procurent n'étant pas exclusifs, peuvent être et sont effectivement employés par tous; ainsi toutes les combinaisons de l'orgueil pour la prospérité des familles, et l'entassement de dix fortunes dans un même coffre-fort n'y produisent aucune intrigue, aucun désordre, aucuns crimes.

« O doctes! ô charmans Hottentôts! s'écria Bridgetina, par quels moyens.... »

— Un moment, encore un moment, reprit Glib; écoutez l'article des mariages :

Les formalités de ces mariages

se réduisent à une promesse pure et simple de vivre ensemble tant qu'on se conviendra ; l'engagement pris, deux jeunes gens sont tout-à-coup mari et femme.

« Heureux état ! » s'écria Bridgetina.

— Oh !... laissez-moi achever, dit le libraire : *S'il survient quelque différend dans le ménage, qui ne puisse s'appaiser que par la séparation, elle est bientôt prononcée ; on se quitte, et chacun de son côté, cherchant fortune ailleurs, est libre de se remarier.*

Ces mariages ont toujours un résultat heureux ; car les parties unies par le seul sentiment de l'amour et d'une inclination mutuelle, peuvent

se séparer sans autre motif que celui de l'indifférence.

» Remarquez bien cela, citoyens : *peuvent se séparer sans autre motif que celui de l'indifférence;* et qui ne voudroit passer sa vie dans cet heureux pays? Mais voici bien une autre preuve de leurs progrès dans la philosophie :

On ne voit point chez les Gonoquois, des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail, pour servir les fantaisies des autres. La femme qui veut reposer plus mollement, fait elle-même ses nattes. Le besoin d'un vêtement produit un tailleur. Le chasseur qui veut avoir des armes sûres, ne compte que sur celles qu'il se forgera lui-même. Un amant, enfin,

est le seul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de sa compagne. (1)

« Et voilà précisément l'état de perfection auquel nous aspirons, s'écria Myope en extase, la somme et la substance de toute notre philosophie. »

« Il est évident, dit Bridgetina, que l'auteur de notre merveilleux systême, doit aux Hottentots et aux Gonoquois l'idée sublime de son Siècle de Raison; c'est chez eux qu'il en a trouvé le modèle; c'est là qu'est

(1) *Voyage de Levaillant*, édition de l'an 6, tome II, pag. 57 et suivantes.

Le lecteur curieux peut comparer ces passages de Levaillant avec le VIIIe. chapitre du VIIIe. livre du IIe. vol. de l'édition *in*-8°., de l'ouvrage de Godwins, intitulé *Political Justice*, et il sera frappé, comme le citoyen Glib, du rapport qui se trouve entre les deux ouvrages.

la preuve incontestable de la perfectibilité de l'homme. »

« Rien de plus juste, reprit M. Myope. A quelle hauteur ne doit pas s'élever dans la connoissance des sciences métaphysiques, un peuple chez lequel on ne connoît ni l'usage des mécaniques, ni la nécessité du travail, ces mortels ennemis de tout ce qu'il y a de grand et d'admirable dans l'être pensant ; chez lequel tous sont également pauvres, également oisifs ! Mais que de siècles de réflexions, que d'étonnans progrès dans les sciences et dans la philosophie, un tel degré de civilisation suppose ! »

« Quant aux sciences mathématiques, dit Glib, il ne paroît pas qu'ils y soient fort habiles; mais ils n'en ont aucun besoin. M. Levaillant nous ap-

prend *qu'ils ne savent pas compter au-delà du nombre de leurs doigts. Ils indiquent les instans du jour par le cours du soleil. Ils vous diront, en montrant avec le doigt, il étoit là quand je suis parti, et là, quand je suis arrivé.*

« Etonnant effet des progrès de l'esprit! » s'écria Bridgetina.

« Sans doute; mais lisez plus loin :

Ils voient tranquillement le soleil achever son cours, et s'inquiètent peu si vingt mille horloges apportent aux uns les peines, aux autres le bonheur. (1)

« Remarquez-vous bien cela, citoyens? poursuivit Glib : ils ne se

(1) Voyez *Levaillant*, même éditiou, même vol.

lèvent pas à sept heures du matin, pour ouvrir leurs boutiques, pour régler leurs comptes; ils ne s'embarassent point de leurs affaires.... oh! si avant qu'il soit un an, je ne me fais pas hottentot, dites que je ne suis point philosophe! »

« Et si, dit Myope, les autres usages de ce peuple illustre répondent à ce que vous venez de nous en lire, il n'est point de vrai philosophe qui ne doive désirer, comme vous, mon cher citoyen Glib, d'être admis dans une société parvenue, comme celle-là, à un degré de civilisation qu'on peut regarder comme l'effort le plus sublime du génie. »

« Vous ne connoissez pas encore la moitié de son mérite, reprit le libraire; mais voici la pierre fondamentale du grand édifice de la per-

fectibilité. Ecoutez, et convenez qu'il n'y a jamais eu sur la terre un peuple comparable en sagesse, à celui-là :

L'usage des divinations tient toujours aux superstitions d'un culte quelconque. Comment pourroit-il se retrouver chez un peuple qui n'a ni religion, ni l'idée d'un Etre-suprême? Dans ces hordes on ne connoit ni médecin, ni prêtre, ni aucune supériorité de rang; et il n'y a même pas dans la langue des Hottentots, de mots pour exprimer ces sortes de distinctions. (1)

« Admirable, » s'écria Myope.

« C'est la perfection de la philosophie moderne, » cria Bridgetina.

« Et à quoi ce sage peuple passe-

---

(1) Voyez *Levaillant.*

t-il son tems ? » demanda la déesse de la Raison en grasséyant ; « ont-ils des fêtes champêtres, des spectacles, des bals, des concerts ? »

« Oui, oui, répondit Glib, des bals, et des concerts aussi ; mais vous sentez bien qu'au point de civilisation où ils sont parvenus, un homme ne s'abaisse pas à suivre les mouvemens, ou à exécuter les compositions d'un autre homme. Dans leurs bals, chacun danse son pas ; dans leurs concerts, chacun chante sur son ton, sans s'inquiéter de ce que font les autres. »

« Et leurs costumes, leurs habits de bals, demanda la déesse de la Raison, en est-il question dans votre livre ? Les modes d'un peuple de philosophes doivent être d'une élégance ! Les femmes mettent-elles du rouge

comme nos françaises? Ont-elles des teints blêmes comme vos anglaises? »

« Rien de plus admirable, rien de plus magnifique que leur parure, reprit Glib. Les femmes se couvrent le visage, d'ocre jaune, de noir de fumée et de graisse de mouton; elles portent des bandelettes de boyaux de cochon et des manteaux de peau d'âne; leur tête est ornée d'une vessie, un os de mouton leur pend au col, en guise de colier, un . . . . »

« Quelles étranges modes, que celles de ces dames philosophes! » interrompit la déesse.

« Quelle admirable simplicité! cria Myope; mais il faut, mon cher citoyen Glib, que vous me permettiez de lire en entier tout ce qui

concerne cette intéressante nation. Depuis long-tems j'ai conçu une idée qui est de la plus haute importance pour la société. Donnez-moi le livre. »

M. Myope continua à lire, à haute voix, l'histoire des Gonoquois, non sans être souvent interrompu par les exclamations admiratives de son auditoire. Quand il eut fini : « Voilà le lieu que je cherchois, mes amis, s'écria-t-il; le seul endroit sur la terre où il y ait place pour un philosophe. Allons, croyez-moi, chercher un asyle parmi ces peuples éclairés; nous formerons notre horde dans le voisinage de Haabas; et des déserts de l'Afrique partira la lumière philosophique destinée à éclairer le monde! »

« De tout mon cœur, » s'écria

Glib en sautant de joie autour de la chambre. « Partons, adieu la boutique! adieu les enfans! adieu la femme! je veux me marier chez les Gonoquois; on s'épouse quand on veut, on se quitte quand on est las d'être ensemble; et voilà ce qui s'appelle de l'énergie! »

La proposition parut également admirable à Bridgetina. M. Myope l'assura que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'il avoit conçu le projet d'une émigration; que la difficulté de trouver un lieu convenable, l'avoit seule empêché de le proposer; mais que cet obstacle n'existoit plus, puisqu'il n'y avoit pas un seul philosophe, dans les trois royaumes, qui pût lire le récit de M. Levaillant sur les Gonoquois, sans éprouver le désir de faire partie d'une nation

qui avoit si merveilleusement réalisé toutes les savantes théories de la philosophie, et d'aller vivre chez un peuple qui ne connoit ni commerce, ni industrie, ni distinctions, ni loix, ni gouvernement, ni police, ni *coërcion*; qui n'a ni médecins, ni magistrats, ni prêtres, et qui de plus ne croit pas en Dieu. Qu'est-ce que nos sociétés d'Europe, je dis même celles qui ont fait le plus de progrès dans les voies de la perfectibilité, en comparaison de celle-là ? »

Plus Myope examinoit son plan d'émigration philosophique, et plus il étoit convaincu de son importance. Son imagination toujours exclusivement occupée du projet favori qu'il avoit conçu le dernier, oublioit toute autre chose, et s'enflammoit d'abord. Il faut observer ce-

pendant que cet enthousiasme différoit, sous plus d'un rapport, de celui qui s'empare d'un génie fait pour concevoir et exécuter de grandes choses, et qui s'efforce de ramener toutes ses pensées, de fixer toutes ses vues sur le but qu'il se propose d'atteindre. Car on peut distinguer deux sortes d'enthousiasmes fort différens dans leur origine, dans leur marche et dans leur résultat : l'un né de la raison, et maîtrisé par le jugement, est le véhicule des grandes entreprises et le gage des grands succès ; il n'appartient qu'à l'homme de génie de l'éprouver. L'autre, enfant d'une imagination inflammable, erre sans guide sur mille objets, se fixe sans choix, s'épuise en spéculations ; il est pour l'ordinaire aussi stérile qu'inconstant ; tel étoit celui

qui avoit agité M. Myope durant toute sa vie.

Avant qu'il eût renoncé à toute religion, on l'avoit vu passant incessamment d'une secte à l'autre, s'attacher avec un zèle aussi ardent que peu durable aux dogmes minutieux de chacun : quaker, il n'avoit pu pendant trois ans supporter la vue d'un chapeau relevé, des rubans de couleur, des habits déboutonnés et des cheveux poudrés.

Anabaptiste, il poursuivoit les passans dans les rues, pour leur offrir le baptême d'immersion ; et il avoit failli se noyer en plongeant une vieille femme dans un abreuvoir, après une crue d'eau.

Il avoit ensuite embrassé le calvinisme ; toutes ses pensées s'étoient alors tournées vers l'idée des peines

éternellement réservées aux réprouvés; on l'avoit vu employer tous les efforts de son imagination et de son éloquence à se figurer, à décrire les tourmens préparés pour les âmes endurcies, qui refusoient d'embrasser chaque point de sa nouvelle foi, qui s'opiniâtroient à ne pas voir, à ne pas penser comme lui.

Aujourd'hui devenu philosophe, son zèle avoit changé d'objet sans diminuer d'intensité; nous en avons déjà donné quelques échantillons, et peut-être aurons-nous bientôt l'occasion d'en rapporter encore d'autres non moins remarquables.

L'histoire des Gonoquois et des Hottentots réchauffoit en ce moment son imagination; il en relevoit les moindres détails avec une éloquence

extatique qui produisoit le plus grand effet sur son auditoire. Glib et Bridgetina déclarèrent qu'on ne pouvoit résister à la force de ses argumens, et promirent de s'occuper sérieusement de ses propositions. On convint de se rassembler le plus souvent qu'il seroit possible, pour conférer sur le plan de l'entreprise ; mais on jugea en même tems que jusqu'à ce que le projet fût mûr pour l'exécution, il étoit bon de n'en rien communiquer aux profanes, dans la crainte que faute de pouvoir en apprécier le mérite, ils ne s'avisassent malicieusement de vouloir en empêcher le succès.

CHAPITRE V.

Dissertation philosophique auprès du lit du malade.

Le capitaine Delmond avoit éprouvé plus d'une fois les horreurs de la guerre, de la peste et de la famine; mais ces maux réunis étoient loin de ceux auxquels il fut en proie pendant la nuit qui suivit le fatal accident de Julia. Furieux à la seule idée d'une correspondance clandestine entre sa fille et un étranger qui ne lui étoit connu que par ses liaisons avec Glib, et que par-là même il jugeoit devoir être un homme sans naissance et sans nom, il s'empor-

toit en invectives et en menaces contre l'un et l'autre. L'artifice dont Julia avoit usé pour le tromper, et l'ingratitude dont cette conduite dissimulée paroissoit la preuve, étoient autant de pensées qui agitoient dans son cœur le trait acéré de la vengeance et de l'indignation. — L'image de sa fille chérie, actuellement souffrante, abandonnée, en danger peut-être de la vie, venoit-elle se présenter à son esprit, il oublioit ses erreurs; des larmes couloient de ses yeux; l'abattement de la tristesse succédoit aux emportemens de l'honneur irrité.

Aux peines d'esprit, vinrent bientôt se joindre les cruels accès du mal qui le tourmentoit; l'extrême agitation à laquelle il étoit en proie, fit remonter sa goute dans l'estomac;

sa situation devenoit de moment en moment plus alarmante. Madame Delmond fut obligée d'envoyer, à quâtre heures du matin, chercher M. Gubbles, qui lui administra une potion calmante; peu de tems après l'avoir prise, la nature affaissée lui accorda quelques instans de sommeil.

Il s'éveilla un peu plus calme, et demanda des nouvelles de sa fille. On ne put lui en donner; il témoigna à sa femme son mécontentement de ce qu'elle n'avoit pas encore envoyé savoir comment elle avoit passé la nuit; et il la pressa de se disposer à l'aller voir elle-même, et à s'assurer si elle avoit tous les secours et toutes les commodités qui lui étoient nécessaires.

« Je me suis peut-être trop hâté de la condamner, ajouta-t-il; elle

m'avoit déjà dit qu'elle voyoit quelquefois les gens de cette société de Glib, chez madame Botherim ; il se peut que ce soit par hasard et sans dessein qu'elle ait rencontré celui-ci. Ne lui dites donc point que j'ai soupçonné un moment sa franchise. Ma Julia ! ce seroit la punir trop sévèrement, que de lui laisser croire que j'aie pu l'accuser de s'être écartée des principes de l'honneur. J'ai pris tant de soins d'affermir en elle ces principes sacrés. Ils ont été jusqu'à ce jour la règle inviolable de sa conduite. Dites-lui que je lui donne ma bénédiction ; que je ne veux vivre que pour la voir heureuse. »

Madame Delmond se disposa à obéir sans délai aux ordres de son mari. L'intérêt qu'elle prenoit à Julia étoit le sentiment le plus vif qu'elle eût

éprouvé

éprouvé de sa vie. Cependant elle n'étoit pas exempte d'un peu de jalousie contre sa fille. A la vérité, la partialité du capitaine pour Julia étoit extrême. Jamais le bonhomme n'étoit content de la manière dont sa femme lui rendoit les soins et les petits services qu'exigeoit d'elle l'état valétudinaire de son époux; mais tout étoit, à son gré, tout étoit le mieux du monde, dès que Julia avoit approché le tabouret sur lequel il étendoit sa jambe, ou placé l'oreiller qui lui soutenoit la tête : les éloges qu'il donnoit, en pareille occasion, à l'adresse et à l'habileté de la fille, ressembloient fort à des reproches faits à la mère. Néanmoins la jalousie que cette préférence du capitaine pouvoit exciter dans madame Del-

mond, étoit fort adoucie par la conduite de Julia, par la douceur de son caractère, par l'attention délicate qu'elle avoit de présenter à son père, sous le jour le plus favorable, les moindres actions de sa mère. Le soin qu'elle prenoit d'adoucir, pour cette dernière, les effets de la mauvaise humeur de son époux, ces procédés sages et généreux lui avoient concilié la tendresse de sa mère, au point de lui faire prendre à elle un degré d'intérêt dont son caractère sembloit n'être pas susceptible.

Cette tendresse de madame Delmond pour sa fille, ne troubloit pas cependant le calme habituel de son âme ; ce sentiment n'étoit pas chez elle comme chez le capitaine, une

passion inquiète, prompte à s'alarmer, et qui se nourissoit de la crainte et des frayeurs qu'elle-même faisoit naître. Madame Delmond prenoit les choses plus tranquillement; elle se reposoit avec confiance sur l'assurance que lui avoit donnée le docteur Orwell, que l'accident malheureux arrivé à sa fille n'auroit aucune suite fâcheuse; et, sans l'injonction précise du capitaine, elle eût probablement attendu chez elle que quelqu'un vînt lui en apprendre le résultat. Il y avoit cependant dans le récit du docteur Orwell un fait sur lequel il n'avoit pu lui donner tous les renseignemens qu'elle auroit désirés; elle ignoroit encore quelle étoit la personne qui avoit accompagné sa fille; et le besoin de satisfaire sa curiosité sur ce

point, plus que toute autre considération, la détermina à hâter son départ.

Elle arriva à la ferme; on la conduisit dans la chambre où la pauvre Julia souffroit, avec un courage et une résignation héroïques, des douleurs à peine supportables. Madame Delmond fut sur-tout frappée de l'extrême simplicité de l'ameublement de cet appartement: « Hé! ma chère miss Orwell, s'écria-t-elle d'abord, qu'est-ce que cela? Des murailles sans tapisseries! des rideaux de plusieurs pièces! Quelle pitié!..... Comment se porte ma fille? »

« J'entends, je crois, ma mère? » dit Julia d'une voix agitée par la fièvre.

« Oui, ma chère, répondit miss Orwell; mais vous savez que le doc-

teur Sydney et M. Gubbles vous ont sur-tout défendu de parler. Ils pensent, ajouta-t-elle en s'adressant à madame Delmond, que miss Delmond sera bientôt rétablie, pourvu qu'elle se tienne tranquille, et je vous engage, madame, à vous joindre à moi pour le lui recommander. »

« Sans doute ; il faut qu'elle se donne bien de garde de parler, puisque les médecins le défendent ; mais combien de tems faudra-t-il qu'elle reste ici ? »

« Qu'il me soit seulement permis de voir ma mère, interrompit Julia, et je serai contente. »

Madame Delmond approcha du lit, et tendit sa main vers sa fille, qui la baisa avec transport. « Quelle bonté ! ô ma tendre mère, de me

venir voir ici ! Comment se porte mon père ? Il est sans doute bien irrité contre moi ? »

Madame Delmond alloit répondre ; mais Harriet insista sur l'ordre qu'avoient donné les médecins d'éviter tout ce qui pouvoit donner à la malade l'occasion de parler ; elle engagea madame Delmond à quitter la chambre de sa fille, et la fit passer dans une pièce voisine, qu'elle-même avoit disposée pour recevoir, d'une manière convenable, les visites que le séjour de Julia amèneroit à la ferme. Elle avoit employé, à s'occuper de ce soin, le peu d'heures pendant lesquelles son amie avoit sommeillé.

Dès que madame Delmond fut assise, elle pria miss Orwell de lui apprendre ce qu'elle savoit de l'é-

tranger avec lequel sa fille avoit été à Viller's-Castle ; mais Harriet n'étoit pas mieux instruite qu'elle sur ce point. Madame Delmond ne put, à son grand regret, rien savoir de plus que ce que lui avoit appris le docteur, et ce qui s'étoit passé depuis à la ferme.

« Sûrement, s'écria madame Delmond après avoir entendu le récit de tout ce que sa fille avoit souffert, c'est un terrible événement pour moi ! J'ai été obligée de passer la nuit debout auprès du capitaine ; il s'est trouvé si mal qu'il a fallu envoyer, avant le jour, chez M. Gubbles pour lui avoir une potion. C'est fort mal fait à Julia de s'être ainsi allée promener avec un homme que ni moi ni mon mari ne connoissons; j'ai cru que son pauvre père en mour-

roit de douleur, et le voilà de mauvaise humeur pour toute la journée. »

Harriet avoit bien jugé, par quelques mots échappés à son amie durant son insomnie, que les choses n'étoient pas précisément ce qu'elles auroient dû être; elle ne doutoit point que cette visite à Viller's-Castle ne cachât un mystère, et que le cœur de Julia ne fût oppressé du sentiment secret de quelque démarche indiscrète ; mais Harriet étoit si peu dominée par l'esprit de curiosité, que, loin de chercher à approfondir la cause de l'agitation d'esprit qu'elle remarquoit dans son amie, elle avoit mis tous ses soins à la distraire des pensées qui sembloient en être la cause.

Le même esprit de douceur et

de bienveillance la faisoit employer en ce moment tous ses efforts, pour persuader à madame Delmond que sa fille se justifieroit facilement de ce qui pouvoit paroître irrégulier dans sa démarche, et qu'elle expliqueroit la cause de sa conduite de manière à effacer, de l'esprit de son père, les idées défavorables qu'elle avoit pu y faire naître.

« Elle n'aura pas grande peine à y parvenir, dit madame Delmond; de tout tems, elle a fait de lui ce qu'elle a voulu; et les dernières paroles qu'il m'a adressées, en me quittant, ont été pour me dire d'assurer sa fille qu'il lui donnoit sa bénédiction. » Ici, la bonne dame se répandit en lamentations sur le tems que Julia alloit être obligée de passer hors de la maison; tems qui

devoit être bien triste pour elle ; parce que le capitaine seroit de mauvaise humeur du matin au soir, et qu'on ne sauroit comment le contenter.

Miss Orwell ne pouvoit lui donner de réponse à cet égard ; elle garda le silence quelques instans, après quoi madame Delmond se leva en la remerciant des peines qu'elle vouloit bien se donner auprès de sa fille ; et elle s'en alla, à la grande satisfaction d'Harriet, dont le cœur aimant et généreux commençoit à s'indigner de la froideur et de l'insensibilité dont la mère de sa malheureuse amie avoit fait preuve dans tout le cours de cet entretien. Elle retourna auprès de la souffrante Julia, et lui dit tout bas qu'elle venoit de quitter madame Delmond, qui

avoit promis de revenir la voir dès qu'elle la sauroit en état de soutenir la conversation.

« Elle est partie ? dit Julia, partie sans me dire un mot de mon père ! Hélas ! je l'aurai trop irrité, pour qu'il ait daigné s'occuper de moi ! »

« Au contraire, s'empressa de répondre Harriet, il a chargé votre mère de vous dire, de sa part, les choses les plus tendres ; soyez donc tranquille, et croyez que votre père ne s'occupe que de l'idée de vous voir rétablie. »

« Peut-être il ignore quel est celui qui m'accompagnoit ? »

« Peut-être, répondit Harriet ; mais voici l'heure de prendre cette potion, » ajouta-t-elle en portant elle-même à la bouche de son amie le

verre qu'elle tenoit à la main. Julia but ce que son amie lui présentoit ; et ranimée par les espérances qu'elle venoit de lui donner, elle continua à souffrir en silence les douleurs aiguës que lui faisoient éprouver les ligatures de son genoux.

Cependant Harriet, en donnant elle-même ses soins à sa jeune amie, n'oublioit pas l'étranger qui avoit partagé son infortune. Vallaton dut à la prévoyance et aux conseils de la fille du recteur, une foule de petits secours que la garde qui étoit venue pour veiller Julia, et que miss Orwell avoit envoyée auprès de lui, n'auroit jamais pensé, par elle-même, à lui donner.

Il avoit gardé le lit tout le jour, et vers les cinq heures du soir il étoit tombé dans un assoupissement dont

il fut tout-à-coup tiré par le bruit de plusieurs personnes qui parloient toutes à-la-fois. Ce brouhaha réveilla et le malade et la garde qui dormoit profondément à ses côtés; il étoit causé par l'arrivée de M. Myope, de M. Glib et de Bridgetina, qui entroient dans la chambre, suivis de la maîtresse de la ferme. Cette dernière se récrioit, d'une voix glapissante, sur l'imprudence de ces messieurs, qui vouloient entrer ainsi en compagnie dans la chambre du malade, tandis que le jeune médecin et le vieux chirurgien lui avoient expressément défendu de le laisser voir plus d'une personne à-la-fois. « Monsieur, monsieur! crioit-elle aux oreilles de Vallaton en tirant ses rideaux avec bruit, vous le voyez, ce n'est pas moi qui les ai amenés,

et vous serez là pour me rendre justice si le bruit qu'ils font vous incommode. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les empêcher d'entrer, et vous voudrez bien le dire au jeune docteur, car il a l'air si bon, que je ne voudrois pour rien au monde lui désobéir. »

Tandis que cette bonne femme attaquoit ainsi l'une des oreilles de notre héros, le libraire Glib s'étoit emparé de l'autre : « Vilaine aventure, citoyen Vallaton! vilaine aventure! s'écrioit-il dans son langage exclamatif: une demi-douzaine d'os brisés, je parie : maudits cabriolets! invention d'une société corrompue! mais chez les Hottentots, chez les Gonoquois, il n'y a point de cabriolets découverts, point de pierres dans les chemins, point de chevaux qui

prennent le mors aux dents; chacun se sert de ses jambes, et personne ne se casse les bras; car enfin les Hottentots et les Gonoquois sont les seuls philosophes qu'il y ait encore dans le monde. »

« Mais comment cet accident est-il arrivé? » demanda M. Myope qui étoit au pied du lit.

« Mais quel motif a pu déterminer ce cheval à s'abattre ainsi, contre toutes les lois du mouvement? » s'écrioit en même tems Bridgétina, qui avoit été prendre, auprès de l'oreiller, la place de la fermière.

Vallaton, affoibli par un accès de fièvre assez violent, fut quelque tems sans pouvoir se faire entendre au milieu de ce conflit de voix et de questions; il obtint enfin la parole, et rendit compte à ses frères de

ce qui lui étoit arrivé, en rejetant toutefois sur le cheval le tort de l'aventure : en cela il ne lui rendoit pas toute la justice qui lui étoit due ; car le pauvre animal méritoit moins de blâme que de pitié.

Le palfrenier, auquel le général Villers avoit ordonné de remiser la voiture de miss Delmond, n'avoit pas entendu qu'il fût question de foin ou d'avoine pour le cheval, et il s'étoit contenté de le mettre à l'écurie, sans même penser à le débrider. Les gens de madame Villers, habitués à mesurer leurs respects et leurs soins pour les personnes qui venoient au château, sur le nombre des valets qu'ils amenoient à leur suite, n'avoient pas cru devoir d'autres égards à un malheureux cheval chargé seul de la

conduite d'un cabriolet découvert; en vain avoit-il cherché à appeler, par ses hennissemens, ceux qu'il avoit entendus aller et venir dans les cours; tous étoient restés sourds à sa voix : le pauvre animal, ayant passé la journée dans une des plus belles écuries des trois royaumes, sans avoir eu rien sous sa dent, que le mors et le frein dont on avoit oublié de le débarrasser, ne se sentit pas d'aise lorsqu'il se vit sur le chemin de son humble étable; il couroit à toutes jambes, en consultant moins ses propres forces que son désir d'arriver, quand il rencontra la fatale pierre sur laquelle nous l'avons vu trébucher.

M. Vallaton passant, dans son récit, des causes aux effets, dépeignit, du mieux qu'il lui fut pos-

sible, à son auditoire, les douleurs que lui avoit fait éprouver son bras froissé, son épaule démise, et les nombreuses contusions dont son corps étoit meurtri.

« Je vous félicite, s'écria Bridgetina : voilà une belle occasion de démontrer l'ascendant de l'esprit sur la matière, de prouver qu'il n'y a point de douleur possible pour celui qui est bien décidé à n'en point sentir; que les causes physiques s'absorbent par l'intervention des causes morales. Heureux! si au lieu d'un bras froissé vous eussiez eu tous les os du corps brisés ; c'est alors que le monde eût eu une belle démonstration du système de la perfectibilité, une belle preuve de ce que peut, dans un philosophe, le développement

moral de l'énergie et de la volonté *intense*.

« Rien de plus profondément pensé que ce que vient de dire la citoyenne Botherim, reprit M. Myope, et je ne doute pas, d'après la somme connue de l'énergie de notre collègue Vallaton, que quand il auroit eu en effet tous les os brisés, il ne fût parvenu à les rétablir tous jusqu'au dernier, par la seule *intension* de sa volonté. Quant à la douleur en elle-même, ce n'est rien qu'une illusion, résultat des préjugés vulgaires, qui s'évanouit devant les lumières de la philosophie, et qu'on ne connoîtra point dans le nouvel et meilleur ordre de choses vers lequel nous marchons sous les auspices de la philosophie. »

« Cela est incontestable, » dit

Vallaton avec l'accent langoureux de la douleur que lui causoit en ce moment un effort qu'il venoit de faire pour se tourner vers l'orateur, « cela sera ainsi un jour; mais il faut convenir que, quant à présent, on a souvent de la peine à développer son énergie au moment où en auroit le plus besoin; il me semble vous avoir vu vous-même, monsieur Myope, grincer des dents dans un accès de rhumatisme, et jamais douleur de rhumatisme n'approchera pourtant de celle que je ressens. »

« *Concedo*, répondit M. Myope: l'énergie d'un philosophe peut quelquefois se trouver en défaut, par exception à la règle. D'ailleurs, dans cet état dépravé de civilisation où nous sommes encore, la religion, les lois et le gouvernement entre-

tiennent nécessairement une foule de préjugés, à l'ascendant desquels le sage même a de la peine à se soustraire. Dans cet ordre de choses, les effets de la volonté *intense* ne peuvent pas être toujours aussi puissans qu'ils le seront nécessairement lorsque ces causes de foiblesse et de dépravation auront disparu... »

« ...Comme chez les Hottentots, comme chez les Gonoquois! s'écria le libraire; point d'obstacle à la perfectibilité parmi eux! point de prêtres! point de médecins! tout le monde use librement de son énergie! Un bras cassé, une épaule démise se raccommodent en un clin-d'œil! »

Ici M. Glib fut interrompu par un gémissement douloureux de Vallaton. Le libraire avoit, dans le feu de la déclamation, arraché l'oreiller

qui soutenoit l'épaule du philosophe malade, et celui-ci en ressentit, malgré son énergie, une douleur qui lui fit venir les larmes aux yeux. M. Myope n'eut pas plutôt reconnu la cause de cet étrange effet, qu'il s'approcha pour y remédier, en replaçant l'oreiller ; et il étoit occupé à cette œuvre charitable, quand Henri qui venoit voir Julia avec sa sœur, et qui avoit entendu, en passant près de la chambre de Vallaton, le gémissement qu'il venoit de pousser, entra pour savoir quel accident avoit pu y donner lieu; sa curiosité satisfaite sur ce premier point, il demanda à son malade comment il avoit passé la nuit, et s'il avoit dormi:

Vallaton lui répondit que durant toute la nuit et toute la matinée,

la douleur n'avoit pu lui permettre de fermer l'œil un seul instant, mais qu'il commençoit à s'assoupir au moment où ses amis étoient entrés.

« Nous vous avons réveillé ? dit Bridgetina ; tant mieux, citoyen Vallaton, je vous en félicite ! Nous allons savoir jusqu'à quel point dans l'état actuel de civilisation, un sage peut se passer de dormir ; le monde saura ce que peut l'énergie d'un philosophie contre le sommeil, ce tyran des nobles facultés de l'âme, cet ennemi de ce qui vit, de ce qui pense ; vous avez du moins le mérite de l'avoir attaqué, citoyen Vallaton ; nous ne pouvions arriver plus à-propos pour votre gloire et pour celle de la philosophie. . . . . »

« J'en demande pardon à la phi-

losophie, interrompit le médecin; mais je suis obligé de déclarer que quelques heures de sommeil paisible seroient en ce moment ce qui conviendroit le mieux à monsieur; et je prends la liberté d'inviter ses amis à le laisser seul et en repos. »

« Le sommeil, répliqua M. Myope, peut paroître une chose utile, et, jusqu'à un certain point, nécessaire à celui qui n'a point suffisamment observé quel est l'ascendant possible des facultés morales; mais pour tout homme qui a porté ses recherches jusques-là, il est évident que l'empire de l'esprit est sans bornes, qu'il s'étend à toutes les parties de l'économie animale, et que non-seulement le sommeil, mais la mort même y est soumise. »

Si

« Si les observateurs de l'homme moral vouloient se donner la peine d'abaisser leurs regards jusqu'à l'homme physique, je crois, dit Henri, qu'ils auroient de la peine à ne pas changer d'avis. »

« Quel dommage, s'écria Bridgetina, qu'un esprit comme le vôtre, docteur Sydney, soit ainsi enveloppé des ténèbres du préjugé et de l'erreur! Oui, mon aimable ami, oui, quoique vous puissiez croire de contraire, il y a en vous des facultés éternellement destinées à procurer le bonheur de vos semblables, et si ces facultés n'ont pas encore acquis tout le développement dont elles sont susceptibles, il faut en accuser l'aveuglement du siècle. Misérables préjugés! vous fermez à la lumière, des yeux faits pour la voir,

vous opposez aux démonstrations de la philosophie, l'expérience du passé qui ne se renouvellera pas, du présent qui fuit, pour faire place à un meilleur ordre de choses. Un esprit dégagé des entraves de l'habitude et des préjugés, ne se rendroit-il pas à l'évidence de cette démonstration ? M. Vallaton que voici a pu se passer de sommeil pendant vingt-quatre heures, donc il étoit possible qu'il s'en passât pendant vingt-cinq, pendant trente, pendant tout un mois, pendant toute sa vie ; si par l'action *intense* de ses facultés morales, il a pu tenir le monstre terrassé pendant vingt-quatre heures, qui peut douter que cela n'eût duré plus long-tems, s'il eût continué à y appliquer l'usage de ses facultés ? Mêmes causes, mêmes effets ; et pour-



tant le monde est encore peuplé d'esprits foibles qui soutiendroient au besoin que cette veille de vingt-quatre heures, loin de prouver à notre collègue la possibilité de se passer de sommeil, a dû au contraire lui en faire sentir la nécessité. »

« La proposition de la citoyenne Botherim est conforme aux principes, et tout-à-la-fois profonde et judicieuse, ajouta M. Myope. Il est vrai de dire que la puissance possible des facultés morales est sans bornes ; mais il est de fait aussi qu'on ne peut compter sur tout leur développement dans l'état actuel des choses ; les préjugés sont si invétérés, la force de l'habitude si puissante, qu'il faudra peut-être encore plus

d'un siècle pour convaincre les hommes de cette vérité, que le sommeil est en soi la chose du monde la moins nécessaire; or, comme c'est le propre de la sagesse de ne rien précipiter, et qu'il est bon que la perfectibilité suive dans ses développemens une marche graduelle et mesurée, je suis d'avis que le citoyen Vallaton ne consume pas son énergie à résister plus long-tems au sommeil, et qu'il cède à l'ennemi commun. Il a remporté une première victoire qui ne sera point perdue pour les siècles à venir, il peut, en attendant mieux, employer ses facultés à procurer le raffermissement de ses os brisés.

« C'est cela ! c'est cela, s'écria Glib, de l'énergie! voilà le remède universel! avec de l'énergie on vient

à bout de tout, on ne craint ni la mort ni les médecins. »

La philosophie de M. Vallaton fut mise à une assez dure épreuve par cette longue conférence à laquelle on mit fin cependant sur la demande réitérée du jeune médecin qui insista pour qu'on laissât son malade dormir, s'il pouvoit, sans préjudice aux loix de la philosophie.

Henri passa dans la chambre de Julia, auprès de laquelle il trouva sa sœur Maria, tandis que Bridgetina, qui ne le perdoit pas de vue, fut retenue par Harriet Orwell dans la petite pièce qu'elle avoit fait disposer pour recevoir les visites des étrangers; il y vint lui-même bientôt après, en déclarant que la malade qui avoit en ce moment un

accès de fièvre violent, ne pouvoit voir personne; et il pria miss Botherim de remettre sa visite à un tems plus opportun; Bridgetina lui demanda alors s'il n'étoit pas dans l'intention de retourner, et elle lui proposa de l'accompagner.

Malheureusement il étoit obligé d'attendre que M. Gubbles fût venu; il ne pouvoit quitter Julia, qu'après avoir vu lever le premier appareil.

Bridgetina demanda encore si miss Orwell et miss Sydney n'étoient pas dans l'intention de retourner chez elles ce soir.

On lui dit que non, et que Maria étoit venue pour passer la nuit auprès de miss Delmond, tandis que Harriet, fatiguée d'être restée debout toute la nuit précédente, se

reposeroit sur le lit qu'elle avoit fait dresser dans la pièce voisine.

Bridgetina pour qui une promenade tête-à-tête et au clair de la lune, avec le docteur Sydney, eût été une véritable bonne fortune, lui témoigna en termes aussi précis que flatteurs, l'intention où elle étoit de l'attendre pour s'en aller avec lui. Mais soit que Henri n'entendît point ou qu'il fît semblant de ne point entendre, il continua à l'engager à profiter du moment où il ne pleuvoit pas encore, pour regagner sa demeure, et à suivre les philosophes qui venoient de sortir. Miss Orwell n'insista point non plus pour qu'elle restât; et elle se vit obligée de prendre son parti, en emportant du moins la consolation de croire qu'en tout ceci Henri n'avoit

rien fait qu'en vue de l'intérêt qu'il prenoit à elle, et pour lui éviter le désagrément d'être mouillée par la pluie, qui en effet paroissoit devoir bientôt tomber.

Myope et M. Glib étoient déja un peu loin, et notre héroïne étoit trop charmée d'avoir une occasion de méditer en silence sur le procédé magnanime du jeune docteur, pour être fort empressée de rejoindre le couple philosophique.

« Oui, disoit-elle à haute voix, il est démontré qu'il aime, et que c'est moi qu'il aime, autrement il ne prendroit pas un intérêt si vif à ma santé; il ne m'auroit point fait tant d'instances pour m'engager à partir. Avant que je me fusse décidée, avec quel air d'impatience il regardoit les nuages, comme s'il eût voulu

leur reprocher par avance le mal qu'ils pouvoient me causer ! et quand je me suis enfin décidée à céder à ses instances, comme il a paru satisfait et rassuré! Voilà de ces indices qui n'ont pu m'échapper. Et je ne serois pas aimée! et je pourrois différer encore de me livrer au doux espoir dont cette idée remplit mon cœur! Et je pourrois être arrêtée par de vains égards, par les ridicules usages d'une société corrompue! et je refuserois de payer d'un généreux retour une passion qui s'exprime avec tant de franchise et d'abandon ! M'en préserve la philosophie! m'en préserve l'amour! dès demain, ce soir même, j'irai,... je veux.... »

Un accident imprévu interrompit ici le monologue de misss Bridgetina, et jamais méditation amou-

reuse ne fut troublée plus mal à-propos et d'une manière plus désagréable.

Tandis que miss Botherim épanchoit sur le grand chemin les tendres sentimens dont son cœur étoit plein, elle n'appercevoit pas un troupeau de cochons, que deux manans poussoient au-devant d'elle, et qui en étoit déjà si près, qu'il n'étoit plus tems de les éviter. La bande indocile, non-contente de l'étourdir par des grognemens, qui n'étoient rien moins qu'en harmonie avec la fibre sensible d'un cœur amoureux, la poussoient en tout sens, en cherchant à s'ouvrir un passage, soit à droite, soit à gauche, soit entre ses jambes; elle tint ferme d'abord, et appela à son secours les conducteurs du troupeau; mais ceux-ci n'étoient

pas moins sourds à ses cris douloureux que les pourceaux eux-mêmes, et ils ne répondoient aux argumens en forme avec lesquels notre héroïne les interpelloit de venir à son aide, que par de bruyans éclats de rire; enfin accablée par le nombre, elle tomba au milieu des assaillans.

Les deux manans, qui attendoient ce moment pour aller à son secours, se firent jour à coups de fouet au milieu de la troupe, relevèrent le champion terrassé, avant qu'il lui fût arrivé aucun mal; mais son orgueil et sa sensibilité étoient étrangement heurtés de l'air moqueur de ses libérateurs. « N'avez-vous pas honte, leur disoit-elle avec chaleur, d'insulter au malheur, arrivé par vôtre négligence, à l'un de vos semblables?

Misérables! qui n'avez d'humain que les formes extérieures, et qui manquez de tous les nobles attributs qui distinguent l'être perfectible, vous n'êtes point, on le voit bien, nés parmi les Gonoquois ou les Hottentots. »

La réponse des deux rustres auroit sans doute décidé notre héroïne à se retirer, si elle n'avoit vu dans les mains de l'un d'eux son parasol, qu'il refusa de lui rendre sans une récompense. « Il faut du moins qu'elle nous embrasse, disoit l'un. — Nous embrasser, répondoit l'autre, passe encore si elle n'étoit pas si laide... »

La philosophie de miss Bridgetina ne put tenir contre une si forte épreuve : jusques-là elle s'étoit bor-

née à déclamer contre l'ignorance de ces rustauds; cette discourtoisie lui arracha des pleurs, et elle étoit encore tout en larmes, lorsque M. Myope et M. Glib, qui revenoient sur leurs pas pour la chercher, arrivèrent; elle se plaignit amèrement à eux de la conduite des deux gardeurs.

M. Myope fit quelques efforts pour leur démontrer que leurs cochons avoient eu tort de se ruer sur miss Botherim.

Ils lui répondirent que miss n'avoit pas eu de meilleure raison pour se jeter au milieu de leurs cochons. Le philosophe jugeant que ses discours ne seroient point ici de grand effet, offrit 6 pences à celui qui s'étoit saisi du parasol; il le remit aux mains de Bridgetina. Chacune des deux

bandes poursuivit sa route, et notre héroïne, accompagnée des deux philosophes, arriva sans autre encombre à la porte de madame Botherim.

CHAPITRE VI.

Suite du projet d'émigration philosophique ; propositions de mariage.

PENDANT les quinze jours qui suivirent, Bridgetina eut plus d'une fois le bonheur de se rencontrer avec l'objet de ses tendres espérances : il est vrai qu'elle n'en négligeoit pas les occasions ; au contraire, elle les guétoit, elle les saisissoit avec tant d'adresse et d'empressement, que le jeune docteur ne pouvoit faire une visite à la ferme sans y être précédé, suivi ou accompagné de la passionnée miss Botherim, qui prenoit

trop peu de soin de cacher ce manége, pour que Henri ne fût pas forcé malgré lui de l'appercevoir.

Mais ces témoignages multipliés et non-équivoques de tendresse étoient, il faut en convenir, fort mal reçus. Henri faisoit peu de cas des mérites métaphysiques de notre héroïne, et manquoit rarement de témoigner son impatience et sa mauvaise humeur, dès qu'elle venoit à paroître.

Heureusement pour Bridgetina, avec toute sa science elle n'étoit pas la femme du monde qui eût le plus de perspicacité : d'ailleurs, elle s'étoit dit que Henri Sydney étoit amoureux d'elle ; et il lui auroit lui-même déclaré le contraire, qu'elle

n'en auroit rien cru. Elle interprétoit en sa faveur ses moindres actions, et voyoit, dans ses sarcasmes comme dans son silence, dans sa joie comme dans sa mauvaise humeur, des preuves incontestables du beau feu dont il étoit, à son avis, impossible qu'il ne brûlât pas pour elle : elle étoit persuadée que, quoiqu'il ne parût pas fort engoué de la philosophie, sa supériorité dans cette nouvelle science n'avoit pu manquer de faire sa conquête : il avoit beau en rire en toute occasion, elle le comptoit au nombre des néophytes de la perfectibilité, et elle ne doutoit pas qu'il n'en devînt bientôt l'un des apôtres : il ne lui avoit jusqu'alors manqué pour cela qu'une occasion favorable, et elle l'avoit trouvée ; elle l'attendoit à la côte d'Afrique.

Bridgetina ne s'étoit pas encore, il est vrai, expliquée sur son projet d'émigration ; mais elle avoit préparé les esprits par de nombreux éloges des Hottentots et de leur philosophie ; elle avoit même engagé le jeune docteur à parcourir le voyage de Levaillant ; et elle regardoit l'estime qu'il témoignoit pour cet ouvrage, en général, comme la preuve de son adhésion à toutes les opinions qui s'y trouvent énoncées, et de son admiration pour tous les faits qui y sont racontés.

Cependant, ce vaste plan d'émigration, ce projet conçu dans la boutique de M. Glib, et qui n'alloit à rien moins qu'à régénérer en peu d'années cette vieille espèce humaine, et à donner une nouvelle face au monde, étoit mûr pour l'exécution,

Vallaton, à qui on avoit fait part de ce projet aussi-tôt après sa convalescence, y étoit entré avec chaleur. Son activité et la supériorité de ses talens le rendoient propre à la conduite d'une telle entreprise; il fut appelé d'un commun accord à la place de chef, qu'il refusa d'abord par modestie, et qu'il accepta immédiatement après, par zèle du bien public. Il se chargea de recevoir et d'employer, pour le plus grand avantage commun, les fonds destinés pour ceux de l'expédition.

M. Myope, nommé secrétaire et orateur de la société, adressa la circulaire suivante aux affiliés de tout âge et de tout sexe:

« Citoyens,

» Parmi ceux qui se glorifient du

» nom de *philosophe*, il n'en est au-
» cun qui ne gémisse sous le faix
» des maux que la superstition, les
» préjugés et les institutions sociales
» accumulent sur les esclaves et les
» victimes de ce qu'on appelle la *ci-*
» *vilisation.* Il n'en est aucun qui
» n'aspire à sortir de cet ordre de
» choses malheureux dans lequel le
» blâme, le mépris et la persécution
» sont le partage de l'homme indé-
» pendant et doué de vertus libé-
» rales; dans lequel les efforts du
» sage, pour arriver à un état meil-
» leur, se consument en vaines la-
» mentations; dans lequel enfin le
» développement de ses facultés mo-
» rales est sans cesse arrêté par une
» foule d'obstacles plus odieux les
» uns que les autres.

» Eh! qui peut, par exemple,

» penser à l'inégale distribution, faite
» entre quelques-uns, des biens com-
» muns à tous, sans se sentir agité
» des fureurs de l'envie, de la haine
» et du désespoir? *Quel est celui*
» *qui ne se rappelle quelques ins-*
» *tans où, discutant avec lui-même*
» *le droit sur lequel se fonde ce par-*
» *tage inégal des biens dans l'état*
» *social, il se soit senti porté à*
» *s'approprier les choses dont la*
» *possession lui paroissoit désira-*
» *rable?* Quoi de plus naturel, je
» dis même de plus noble, que ce
» sentiment? Et cependant la société

---

(1) Who is there among us, that cannot recollect the time when he secretly called in question the arbitrary division of property established in society, and felt inclined appropriate to his own use many things, the possession of which appeared to him desirable?

Godwin's, Political Justice.

» dans laquelle nous vivons forge des
» fers, creuse des cachots, arme des
» bourreaux pour punir l'action qui
» dérive nécessairement d'une telle
» volonté! elle oppose ainsi de toutes
» parts son système de coërcion à l'é-
» lan du génie libre! elle met dans la
» main du fort le glaive meurtrier de la
» justice; elle crée des crimes au foi-
» ble et des droits à l'usurpateur! En
» vain nous nous efforcerions de lut-
» ter contre tant d'obstacles; le tems
» marqué par la philosophie pour
» l'entier développement des facul-
» tés de l'être perfectible, est en-
» core trop loin d'être arrivé pour
» cette partie du monde.

» Que le sage donc, cesse de se
» consumer en vœux impuissans!
» qu'il porte ses regards et ses es-
» pérances vers d'autres climats;

» qu'il se réjouisse d'apprendre qu'il
» est, aux extrémités du globe, un re-
» fuge pour la philosophie, une terre
» vierge, préparée pour développer
» les germes de la perfectibilité. Oui,
» concitoyens, il existe un peuple ins-
» struit, par la nature, des principes
» fondamentaux de notre vaste sys-
» tême, qui ne porte le joug avilissant
» d'aucune religion, qui ne connoît le
» frein d'aucune loi; chez lequel cha-
» cun se conduit par la seule impul-
» sion du besoin et de la raison.

» C'est dans les sables brûlans de
» l'Afrique, vers le trentième de-
» gré par-delà l'autre tropique, que
» nous pouvons espérer d'allumer
» le flambeau qui doit répandre sa
» clarté dans le monde.

» Que ceux donc qui aiment la
» lumière; que ceux qui ont sur-

» tout à gémir des effets de *la cor-*
» *ruption sauvage de notre société*
» *mal constituée, de ce sol fertile,*
» *mais virulent, dont chaque plante*
» *se couvre de fleurs, et distille des*
» *poisons*, se joignent à nous, et
» nous suivent au pays des Hotten-
» tots; que l'épouse fatiguée des liens
» indissolubles du mariage, et qui
» regrette, dans l'âge de la froide
» raison, les engagemens pris au
» tems des passions impétueuses;
» que l'époux qui veut retrouver,
» dans le changement et le charme
» d'un objet nouveau, le sentiment
» des plaisirs émoussés par l'unifor-
» mité et l'habitude; que le fils las
» du joug de l'autorité paternelle;
» que la fille importunée de la con-
» trainte où la tient le monde et ses
» préjugés; que tous ceux enfin dont

» l'énergie

» l'énergie a, dans ses développe-
» mens, encouru l'animadversion de
» la société ou la vengéance des
» lois, se hâtent de se joindre à nous,
» et de profiter de l'occasion que
» nous leur offrons de se soustraire
» à l'insupportable tyrannie de nos
» institutions politiques, et *des obli-*
» *gations dont se compose l'hon-*
» *nêteté du vulgaire*, *étrangère à*
» *tout ce qui a quelques rapports*
» *de sympathie avec le cœur de*
» *l'homme* (1).

» Et comme, attendu l'état misé-
» rable dans lequel l'Europe est en-
» core, on ne sauroit rien faire de
» grand sans le secours d'un peu d'ar-
» gent, les sousssignés réunis sous le

(1) All obligations to the observance of that common honesty which is a non conductor to all the sympathies of the human heart.

Godwins Enquirer

» nom de *société des Hottentots*, ont
» arrêté qu'il seroit ouvert une sous-
» cription volontaire entre les mains
» du citoyen Vallaton, l'un de ses
» membres, lequel a généreusement
» offert de se charger de la recette,
» et des dispositions nécessaires à
» une entreprise de cette importance.

» *La société* considérant en
» outre que bien des philosophes
» n'ont point d'argent comptant, a
» arrêté, en faveur de ceux-ci, que
» le citoyen Vallaton seroit autorisé
» à recevoir toutes espèces de meu-
» bles, vaisselles, bijoux, et mar-
» chandises susceptibles d'être échan-
» gées ou employées pour le plus
» grand avantage de la *société*.
» C'est ainsi qu'elle en a usé à l'é-
» gard du citoyen Glib, l'un de nos
» plus illustres collègues, qui a fait
» don à la *société* de son fonds de

» librairie ; elle a arrêté la vente de » tous les livres qui traitent d'his» toire, de voyages, de physique ; » de botanique et de morale, pour » en être le produit porté à la caissse » du citoyen Vallaton, et a réservé » les romans et les essais de mé» taphysique pour l'usage et l'ins» truction des sages de la nouvelle » colonie.

» Tels sont et les vues de la *so-* » *ciété* et le plan qu'elle se propose » de suivre pour l'accomplissement » de son vaste dessein.

» Elle invite les philosophes de » tous les pays, à concourir à de si » nobles vues.

» *Fait et arrêté en séance publi-* » *que de la société des Hottentots.* »

Pour copie conforme,

BEN. MYOPE, *sécrétaire*.

La convalescence de M. Vallaton avoit été prompte ; mais il n'étoit pas sans de grandes inquiétudes sur son aimable conquête ; non qu'il craignît rien pour Julia des suites de ses blessures ; il étoit rassuré, à cet égard, par la certitude que lui avoient donnée les médecins que sa guérison seroit aussi entière, quoiqu'un peu plus difficile que la sienne.

Mais dans l'état actuel des choses, il ne pouvoit espérer d'obtenir d'elle aucun entretien particulier, pas même une entrevue, et il craignoit les effets que pouvoient produire les réflexions sur son esprit ainsi livré à lui-même. Il étoit sur-tout effrayé de la voir entourée de ces Orwell ; il ne connoissoit particulièrement aucun d'eux ; mais il n'ignoroit pas

quels étoient les principes et le caractère des membres de cette famille, et il redoutoit l'influence de leurs discours, et de leurs exemples sur le cœur trop facile de Julia.

Ses craintes étoient mal fondées; Harriet, sur-tout, qui ne quittoit pas Julia, avoit trop de délicatesse et de bon sens pour se faire une étude de forcer ses amis à voir et à penser comme elle. Il lui paroissoit bien que miss Delmond avoit embrassé des opinions qu'elle regardoit comme erronées; mais elle avoit assez bonne opinion de la raison, et sur-tout de la bonté du cœur de son amie, pour être persuadée qu'un peu de réflexion suffiroit pour lui faire ouvrir les yeux sur ses erreurs, et disposer son esprit

à admettre des vérités conformes aux dispositions vertueuses qui faisoient le fonds de son caractère. Quand elle auroit eu, comme tant d'autres, la manie du prosélytisme, elle n'auroit pas choisi le moment présent pour travailler à la conversion de la pauvre Julia; elle sentoit qu'il importoit d'abord, et par-dessus tout de hâter sa guérison, et que le moyen le plus sûr d'y parvenir, étoit de la distraire, autant que possible, du sentiment de ses maux, et de celui de ses inquiétudes, et de lui alléger le fardeau de l'ennui et de la solitude.

Julia, dont le cœur étoit naturellement tendre, aimant et porté à la reconnoissance, n'étoit pas insensible à ces soins délicats de l'ai-

mable Harriet, et elle s'efforçoit, mais en vain, de montrer l'enjouement et la sérénité qu'elle voyoit bien que son amie auroit voulu lui inspirer. L'idée d'avoir encouru l'indignation de son père, ou du moins de s'être rendue indigne de sa confiance par un mensonge, la poursuivoit sans cesse, et oppressoit son cœur du poids de la honte et du mépris d'elle-même. Elle se reprochoit de n'avoir pas encore avoué à Harriet tout ce qui s'étoit passé, de ne l'avoir pas encore consultée sur la manière dont elle devoit se conduire par la suite; mais la crainte de paroître méprisable aux yeux de son amie, et le sentiment qu'elle avoit de l'énormité de sa faute, l'empêchoient d'oser en convenir. C'eût

été reconnoître que ces principes d'honneur, tant vantés, ne l'avoient pas empêchée de se rendre coupable de dissimulation et de mensonge. Son orgueil se révoltoit à cette seule idée.

Cependant il se passa quelques jours sans que l'on eût à la ferme la visite du respectable recteur, dont la présence répandoit toujours sur le visage de l'aimable Harriet l'expression de la satisfaction, du respect et de la reconnoissance. Elle parloit souvent de lui et jamais sans une douce émotion. Julia ne pouvoit non plus être témoin de ces effusions de tendresse filiale sans en être émue. Un jour que miss Orwell s'entretenoit ainsi de son père avec son amie, elle s'écria dans le ravissement de son cœur : « Est-il

rien de plus doux pour un enfant, que le bonheur de posséder la tendresse d'un père respectable? Que je plains celui qui est privé d'un bien si précieux! pour moi il n'est rien, dans le monde, qui pût me consoler d'avoir encouru, ne fût-ce que pour quelques heures, le mécontentement de mon père. »

« Et cela ne vous est-il jamais arrivé? »

« Du moins jamais que pour peu d'instans; et alors même, les effets de son mécontentement ont toujours été si justement proportionnés à la faute, qu'ils ne servoient qu'à accroître mon respect et ma reconnoissance. »

« Cette indulgence, dont vous

vous louez, n'a rien de bien extraordinaire, et pourroit s'étendre plus loin. Si votre père étoit instruit du principe de la nécessité absolue, il sauroit qu'on ne doit s'offenser ni peu ni beaucoup de quoi que ce soit; mais les gens imbus du systême du libre arbitre, sont par-là même passionnés et vindicatifs. »

« Je n'entends rien à ces systêmes de libre arbitre ou de nécessité, et j'ignore quelle est, à cet égard, l'opinion de mon père; mais je sais que les principes d'après lesquels il règle sa conduite, ne l'égarent jamais, et qu'ils le garantissent et de commettre l'injustice et de céder à l'emportement de la passion. Il s'est fait une loi de ne se tenir offensé que de ce qui est immoral en soi, et sujet par consé-

quent à l'animadversion de celui auquel il rapporte toutes ses actions; car il pense que ce qui n'est point une offense aux regards de Dieu ne peut mériter la censure sévère des hommes. »

« J'avoue que la voix de la colère doit rarement se faire entendre dans une famille où chacun juge de l'offense d'après ce principe. »

« Aussi serions-nous vraiment inexcusables si nous ne sentions pas vivement le bonheur d'avoir un tel père. »

« Fort bien ; mais après tout, c'est encore à votre bonté personnelle que vous êtes redevable de celle de votre père ; car si vous vous étiez jamais rendue coupable de quelques-unes de ces fautes que ses pré-

jugés lui font regarder comme un crime aux yeux de ce Dieu qui est dans son opinion le type de toute perfection; si vous vous étiez jamais, et ceci n'est qu'une supposition, rendue coupable d'un mensonge, alors vous eussiez trouvé en lui un juge inexorable. »

« Inexorable, ma chère! non, sans doute, et si vous considérez quel est l'esprit qui dirige ses actions, vous sentirez que cet excès de rigueur est incompatible avec ses principes; il ne voit dans le crime que ce qu'il a d'offensant envers Dieu et non envers lui-même; il ne peut se montrer plus sévère que ne l'est ce Dieu de bonté, et repousser le coupable repentant que le ciel ne repousse pas. »

« Pour moi, je ne puis m'empê-

cher de trouver qu'il y a quelque chose d'avilissant pour l'homme dans cette déférence servile à ce qu'il croit la volonté d'un être qu'il ne connoit pas, et sur l'existence duquel on ne peut, après tout, avoir de certitude; il sera, ce me semble, toujours plus noble et plus sûr de se conduire d'après les impulsions de la vertu et de la raison. »

« Hélas! ma chère, nous n'avons pas besoin de feuilleter les pages de l'histoire, ou d'observer ce qui se passe chaque jour autour de nous dans le monde, il nous suffit de descendre en nous-mêmes, pour sentir que nous avons besoin d'un modèle plus excellent, d'un guide moins incertain dans sa marche

que ceux dont vous parlez. C'est sur - tout quand il s'agit de notre propre conduite, que notre raison est sujette à nous égarer. C'est un juge qui prononce dans sa propre cause, et dont les décisions sont rarement exemptes de passion et de partialité; et de quels funestes effets ne voyons-nous pas chaque jour ses jugemens suivis ? Erreurs terribles de l'amour-propre, qu'un esprit orgueilleux et qui repousse l'idée d'un Dieu, à l'œil duquel rien n'échappe, est toujours moins porté à réparer, du moins par un aveu sincère, qu'à aggraver, en usant de la fraude et du mensonge, à l'aide desquels il peut les cacher aux yeux des hommes. »

Julia poussa un soupir ; son front et son sourcil éprouvèrent un léger

mouvement convulsif, comme si elle eût ressenti en ce moment un accès de douleur.

« Qu'y a-t-il, ma chère, lui demanda son amie, auriez-vous remué imprudemment votre jambe ? »

« Je crois que oùi, mais cela n'est plus rien ; continuez, je vous prie, vous raisonnez le mieux du monde. Je voudrois ce pendant vous entendre discuter quelque question importante, comme de la nécessité du repentir, par exemple, avec quelqu'un de mes doctes amis, et je crois que cette éloquence si douce de mon aimable Harriet, seroit bientôt réduite au silence. »

« Cela arriveroit probablement comme vous le dites; mais dans ce cas même ce seroit, n'en doutez pas, la faute de l'orateur, et non celle

de la thèse ; aussi je me garderois de compromettre le succès d'une aussi bonne cause, en entreprenant de la soutenir contre des gens qui me sont sans doute très-supérieurs dans l'art de manier un argument ; mais à armes égales, et contre des adversaires moins supérieurs en forces, je serois bien sûre du succès. »

« Ainsi, vous ne refuseriez pas d'entrer en lice avec moi ? Rien n'est amusant, à mon gré, comme un peu de dispute ; je vous jette donc le gant, et je maintiens contre vous que les idées que vous attachez à ces mots de *remords* et de *repentir* sont les plus fausses du monde ; qu'elles ne sont rien que préjugés, et de tous les préjugés, les plus contraires aux progrès de la vraie vertu. »



En disant ces mots, Julia se levoit avec précaution pour s'asseoir sur son lit, et étendant le bras et la main à la manière des orateurs controversistes, elle continua d'un ton affirmatif :

« Il est incontestable, pour quiconque a une juste idée de l'organisation et de la situation de l'être voulant et pensant, que jamais il n'est en son pouvoir d'agir autrement qu'il n'agit; sa vie se compose d'une suite de causes et d'effets, engendrés dans l'éternité qui a précédé sa naissance, et qui se succèdent dans un ordre imperturbable, pour compléter son existence qui n'est elle-même qu'une partie mesurée, et qui a sa place assignée de tout tems dans la grande chaîne des êtres, d'où il résulte nécessairement... »

« Doucement, s'écria ici la fille du recteur, je proteste contre toute phrase, contre toute expression, que vous ne tirez point de votre propre fonds. Le plagiat est une arme prohibée dans la dispute, et qui prouve toujours la foiblesse de celui qui en fait usage. »

« Soit, reprit Julia, je saurai bien m'en passer, quoiqu'il y ait certaines matières sur lesquelles on a tant d'avantages à se servir des expressions et des argumens employés par d'autres, qu'il est difficile de s'en abstenir. »

« Croyez, ma chère, reprit Harriet, que ces matières qu'on ne sauroit bien traiter qu'en termes empruntés, et avec les raisonnemens d'autrui, sont celles qu'en effet on ne possède point, qui se sont logées

en désordre dans la mémoire où elles sont introduites sans la participation du bon sens, et qui en sortent mal digérées et précisément comme elles y étoient entrées ; et de-là vient peut-être que de tous les sots, le plus insupportable est un sot qui a de la mémoire. »

« C'est donc, à votre compte, un malheur que d'être doué d'une mémoire sûre ? »

« Je ne dis pas cela, et je rends à la mémoire toute justice ; c'est le riche dépôt des connoissances et des pensées amassées par les siècles ; mais si le jugement et le bon sens ne tiennent la clef de ce vaste magasin ; s'ils ne se chargent eux-mêmes de classer, de mettre en ordre, et de régler l'emploi des trésors qui y sont renfermés, je persiste à croire

qu'avec tout leur éclat ils ne sont que d'un foible usage, d'une utilité médiocre. »

« Que diroit miss Botherim si elle pouvoit vous entendre? »

« Demandez donc quel auteur elle citeroit; car la pauvre fille ne parle point, elle récite; je ne crois pas qu'elle ait jamais dit deux phrases de suite sans le secours de ses livres; et si vous ne l'eussiez nommée vous-même, j'allois la citer à l'appui de mon opinion. Ne pensez-vous pas avec moi, qu'il vaudroit mieux, pour miss Botherim, qu'elle eût la mémoire un peu moins heureuse, et qu'elle ne citât pas sans cesse le dernier auteur qu'elle a lu, mot pour mot, sans y rien ajouter, sans y rien mettre du sien, tel qu'il est sorti de

la boutique du libraire, *sans mélange ni falsification*, comme il est écrit sur l'enseigne d'un marchand de vin ? »

« J'avoue que les citations de miss Botherim sont quelquefois assez ennuyeuses ,mais il faut que vous conveniez que cela tient bien moins à la vaste capacité de sa mémoire qu'au peu d'étendue de son esprit qui ne sauroit jamais embrasser qu'un seul point de l'objet qu'on lui présente, ce qui fait que malgré son étonnante facilité à retenir, elle oublie dans la conversation tout, excepté ce qu'elle-même a à dire ; en sorte qu'avec elle on n'est pas plus avancé après la plus longue discussion qu'on ne l'étoit avant de la commencer. »

« Nouvelle preuve de ce que dit mon père, que pour bien juger du caractère d'une personne, il faut examiner d'abord de quelle nature est la mémoire dont elle est douée. Car, ajoute-t-il, quoique la mémoire soit au nombre des facultés innées, elle est cependant susceptible de se perfectionner, elle devient plus souple à proportion de la force ou de la fréquence des impressions qu'elle reçoit ; l'impression la plus répétée, est aussi celle qui laisse sur elle les traces les plus profondes. De-là vient que les gens d'un esprit léger se rappellent si facilement les futilités qui leur sont les plus indifférentes à eux-mêmes, tandis qu'ils ont de la peine à conserver la mémoire des choses sérieuses, même de celles qui les in-

téressent le plus, tandis que l'homme égoïste et vain retient jusqu'aux plus petits détails des événemens auxquels il a été intéressé en quelque chose ; et que parmi les gens qui se piquent d'avoir l'oreille et le goût délicats, il y en a tant qui apprennent si facilement par cœur, et mot pour mot les stances ou les périodes harmonieuses de vingt auteurs divers, sans que le sens des pensées qui s'y trouvent, laisse la moindre trace dans leur mémoire. »

« Tout cela peut être vrai, interrompit Julia impatiente de disputer ; mais je ne vois point quel rapport il y a entre cette discussion sur la mémoire, et ce qui fait le sujet de notre discussion : revenons-y. »

« Nous ne nous en sommes point écartées. Le repentir et le remords, qui naissent du souvenir d'une action coupable, sont l'œuvre de la mémoire, qui n'est jamais employée plus utilement que lorsqu'elle nous rappelle le principe de nos erreurs et qu'elle nous en retrace les progrès, que lorsqu'elle nous montre le point d'où nous sommes partis, combien et par quelles voies nous nous sommes éloignés du but vers lequel nous croyons marcher, combien de fois nous avons été entraînés dans l'erreur par la violence de la passion, et avec quelle assurance nous avons, dans d'autres tems, prononcé sur des objets que nous avons reconnus depuis être tout autres que ce qu'ils nous paroissoient alors. »

« Sans

« Sans doute, la mémoire peut nous conduire à reconnoître nos erreurs, répartit Julia, elle peut faire naître en nous des regrets, mais non pas des remords; car lorsque nous considérons que ce qu'on appelle crime n'est jamais qu'une erreur du jugement, un faux calcul de la raison, une pure méprise, qu'il n'étoit pas même en notre pouvoir d'éviter, parce que, lorsque nous l'avons fait, nous étions, comme je le disois tout-à-l'heure, dans la nécessité d'agir ainsi d'après le motif qui nous paroissoit alors le plus déterminant, nous pouvons bien céder au sentiment du regret de n'avoir pas été porté à agir autrement; mais il seroit absurde d'éprouver des remords pour une action qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de ne pas commettre,

quand même nous l'eussions alors jugée mauvaise. »

« D'après ce principe, on devroit éprouver les mêmes sentimens après avoir empoisonné un frère, qu'après avoir perdu une partie d'échecs, et vous ne seriez du moins pas plus tourmentée du souvenir d'avoir trompé votre père et abusé de sa confiance, que de celui d'avoir fait maladroitement un chapeau de mauvais goût? Ma chère Julia, je ne suis pas assez savante pour entendre tous ces sublimes raisonnemens de vos livres, et je suis obligée d'en appeler à votre cœur; consultez-le, et je suis sûre qu'il prendra parti contre vos auteurs. Je suis bien trompée, ou il vous dira que le regret qui accompagne le souvenir d'une action contraire aux principes de la saine morale, est fort différent

de celui qui suit une simple erreur de jugement. »

« Et, quand cela seroit, qu'en faudroit-il conclure ? »

« Il faut en conclure que deux choses dont le seul souvenir nous affecte si différemment, ne sont pas les mêmes, et que la conscience qui nous les fait distinguer si clairement, nous indique quelle est celle qu'il convient de réparer par le repentir. »

« Ne pourriez-vous, » demanda Julia qui depuis quelques instans paroissoit avoir redoublé d'attention ; « ne pourriez-vous appuyer votre système d'un exemple ? Supposez que, pour éviter quelqu'inconvénient grave, vous vous fussiez laissé aller à tromper votre père par un mensonge, comment en useriez-vous

à son égard, après avoir reconnu votre erreur? »

« Je ne balancerois pas, j'irois trouver mon père; quoi qu'il pût m'en coûter de honte, je lui confesserois toute la vérité: car je le sens, aussi long-tems que le poids d'une faute cachée pèseroit sur mon cœur, je n'oserois lever les yeux vers celui pour qui il n'est rien de secret, et chaque prière que je serois obligée d'adresser à Dieu, avant de m'être aquittée de ce devoir, me sembleroit une offense faite à sa toute-puissance. »

« Je conviens, reprit Julia » avec un sourire que sembloit désavouer le soupir qui venoit de s'échapper de son sein, et en pressant de sa main le bras de son amie; « je conviens, ma chère Harriet, que cet enthou-

siasme est charmant, et l'on croiroit, à vous entendre, que l'habitude de la prière est la sauve-garde la plus sûre de la vertu. »

L'arrivée de madame Delmond mit fin à cette conversation, mais elle avoit déjà fait une impression profonde sur l'esprit de Julia. Après quelques momens d'hésitation et un léger combat entre son amour-propre et le sentiment vraiment filial de sa tendresse pour le capitaine, elle prit enfin la résolution d'aller se jeter à ses pieds aussi-tôt que ses forces le lui permettroient, de mériter le pardon de sa faute par un aveu sincère et entier, et de regagner la confiance et l'amour de son père, sans laquelle elle sentoit qu'elle ne pouvoit être heureuse.

Le premier effet de cette résolution fut de rendre le calme à son esprit : ses yeux abattus par l'inquiétude, plus encore que par la douleur, reprirent leur première vivacité, et le contentement intérieur dissipa bientôt l'ennui inséparable de l'état de retraite et d'inaction dans lequel elle étoit forcée de demeurer.

Depuis le fatal accident qui la tenoit confinée dans la ferme, elle avoit pu, grâces aux soins industrieux de Harriet, écrire chaque jour à son père un billet de sa propre main, et cela sans faire aucun effort, sans changer de position ; ce qui lui étoit expressément défendu pour sa guérison.

Chacune de ces lettres étoit reçue par le capitaine avec un plaisir

extrême ; il y pensoit dès le matin, il s'en occupoit tout le jour ; il attendoit avec impatience l'instant auquel elles avoient coutume d'arriver. Si le messager étoit en retard d'un moment, l'inquiétude s'emparoit de son esprit, et pour peu que ce retard se prolongeât, ses alarmes et son agitation étoient telles que, lorsque la lettre arrivoit enfin, le plus souvent il n'avoit pas la force de l'ouvrir. . . . .

Quand il reconnoissoit l'écriture de sa fille, qu'il lisoit l'assurance du bon état de sa santé, ses yeux se remplissoient de larmes de joie ; il levoit, par un mouvement involontaire, ses mains vers le ciel, et il remercioit celui dont la toute-puissance avoit veillé sur les jours de sa fille bien-aimée. L'idée des périls de

sa chère Julia, avoit effacé dans son esprit le souvenir de ses fautes. Le nom de Vallaton se présentoit rarement à sa pensée, et il étoit si attentif à en repousser le souvenir odieux, qu'il l'avoit presque tout-à-fait oublié, quand une visite du général Villers vint le rappeler à sa mémoire.

On avoit eu à Villers-Castle la nouvelle de l'accident arrivé à miss Delmond. Le premier récit portoit expressément qu'elle étoit restée morte sur la place, aussi bien que son compagnon. Une seconde version, et qui venoit d'un homme bien instruit, disoit qu'il n'y avoit eu de tué que le cheval et le cavalier; que miss Delmond étoit à la vérité dans un état qui laissoit peu d'espoir de la sauver, mais qu'elle respiroit encore

quand on l'avoit relevée. L'auteur de ce second récit, qui le tenoit de gens témoins des faits, s'appitoyoit particulièrement sur le sort de ce pauvre M. Vallaton, qui laissoit une femme et cinq enfans sans secours, et sans fortune.

Le général, assuré que Julia n'étoit pas morte, avoit dépêché vers le capitaine Delmond un messager, dont la réponse avoit encore modéré la douleur et l'inquiétude que les premiers récits de l'aventure de miss Delmond lui avoient causées ; depuis lors il n'avoit pas manqué un seul jour d'envoyer s'informer à la ferme de sa santé et de celle de son compagnon d'infortune. A la vérité, il n'étoit pas la seule personne au château qui prît un vif intérêt à sa convalescence.

Le lecteur peut se rappeler un certain major Minden, qui vint chez madame Villers avec miss Mordaunt, et que Julia avoit pris pour un inconnu, introduit au château par cette jeune dame. Cependant ce cavalier étoit une ancienne connoissance du général Villers, qui l'avoit invité à venir passer quelques semaines à sa terre ; il n'étoit pas non plus étranger au capitaine Delmond : quelque tems avant de quitter le régiment où il avoit servi quatorze ans en qualité de lieutenant, il l'y avoit vu arriver avec son précepteur, pour prendre le grade d'enseigne. Ayant, peu après, acheté une compagnie, il étoit passé rapidement au grade de major; arrivé là, il avoit quitté le service pour suivre le cours de son

éducation et entreprendre le voyage d'usage en France et en Italie; enfin, après trois ans d'absence, il étoit revenu dans sa patrie, avec la double acquisition d'un grand fonds d'expérience et d'une maîtresse italienne.

Cette femme qui n'avoit d'ailleurs ni naissance ni éducation, avoit su prendre sur l'esprit arrogant du jeune major, qu'elle ménageoit avec art, un ascendant qui le rendoit aveugle sur les imperfections, d'ailleurs assez nombreuses, de cette belle; il se plioit sans résistance à tous ses caprices, et supportoit les effets de ses emportemens et de sa mauvaise humeur avec une patience vraiment exemplaire; elle régnoit en souveraine sur sa maison, sur ses équi-

pages et sur ses gens comme sur lui-même.

Mais hélas! toute la vigilance du gouvernement le mieux établi ne sauroit retarder le tems marqué pour sa ruine, et le despotisme devant qui tout cède, n'est pas lui-même à l'épreuve de l'instabilité commune aux choses de ce monde.

La pauvre signora jouissoit du fruit de ses travaux; elle étoit arrivée au faîte de ses espérances; elle se glorifioit dans ses œuvres, et l'heure de la disgrâce avoit sonné pour elle. Un matin, tandis qu'elle prenoit son chocolat, elle reçut l'acte inattendu de sa déposition, l'ordre de quitter Minden-Place et de se rendre à une maison de campagne qu'un des amis du major, chargé du soin de mettre à fin cette révolution domestique,

avoit fait préparer pour elle : cette maison étoit située dans le fond d'une province que l'on lui désignoit, et là elle devoit être payée chaque année de la pension de retraite qui lui étoit assignée.

La fière italienne obéit, non sans opposer une noble résistance à cet ordre positif. Enfin elle abandonna la place, moyennant quelques légères additions aux articles de la capitulation.

Le cœur de Minden devenu vacant par la retraite de cette belle, il fallut chercher un sujet capable de remplir dignement un poste de cette importance, et pour cette fois, le major avoit résolu de ne le confier qu'à une épouse revêtue de tous les titres requis ; il n'avoit pas encore eu le tems de fixer son choix, quand le

hasard lui présenta miss Delmond ; les renseignemens qu'il avoit pris sur elle n'ayant fait qu'ajouter à l'idée favorable qu'il en avoit conçue à la première vue, il avoit décidément arrêté qu'elle seroit sa femme.

L'amour du major Minden étoit exempt de cette timidité puérile qui se fait un devoir de cacher ses sentimens ; il informa d'abord le général de l'honneur qu'il étoit dans l'intention de faire à miss Delmond ; et pour donner à son futur beau-père une marque éclatante de son estime, il proposa à M. Villers de faire au capitaine Delmond une visite; il fut convenu que le général feroit part au capitaine des propositions de son ami.

M. Delmond relisoit l'une de ces lettres si précieuses que sa fille con-

tinuoit à lui adresser chaque jour ; quand on lui annonça la visite du général Villers et du major Minden. Comme il étoit dans sa chambre à coucher, qu'il n'avoit pas quittée depuis le départ de sa fille, il fit rouler son fauteuil dans la pièce voisine où étoient ces deux messieurs.

Il y avoit dans la physionomie du capitaine quelque chose de noble qui annonçoit l'homme bien né, et que l'âge ni les maladies n'avoient point effacé ; il reçut ses hôtes avec la politesse et la noble cordialité d'un vieux militaire ; il écoutoit avec ravissement les éloges qu'ils faisoient l'un et l'autre de sa fille, et ses yeux sembloient avoir retrouvé tout le feu de la jeunesse, lorsqu'il leur dit, en réponse aux questions multipliées qu'ils lui adressoient sur la santé de

miss Delmond, que sa chère Julia seroit en état de revenir auprès de lui dans dix ou douze jours.

Le général demanda aussi des nouvelles du cavalier qui accompagnoit miss Delmond.

A cette question imprévue le capitaine sentit son sang bouillonner dans ses veines ; mais il se contint et répondit, sans paroître trop ému, qu'il le croyoit à-peu-près rétabli.

« J'en suis ravi, répliqua le général, à cause de sa femme et de ses pauvres enfans, pour qui sa mort eût été une perte irréparable. »

Jamais le capitaine n'avoit eu de sensation aussi agréable, que celle qu'il éprouva en entendant ces noms de *femme* et *d'enfans*. Tous les soupçons auxquels son cœur étoit,

malgré lui, demeuré en proie, s'évanouirent à ces mots ; ils le rassuroient contre la crainte d'un projet de mariage clandestin de la part de sa fille, et la lui faisoient voir digne encore de sa confiance, et de la tendresse qu'il n'étoit pas en son pouvoir de ne pas ressentir pour elle.

Après quelques instans de conversation sur des sujets indifférens, le major se leva en demandant la permission d'aller jusqu'à la poste retirer des lettres qu'il attendoit; et il laissa le général entamer seul la négociation dont il l'avoit chargé.

Le capitaine Delmond reçut avec politesse et dignité l'offre de l'honneur que l'on vouloit faire à sa famille. « L'estime du général Villers, répondit-il, est un titre suffi-

sant pour celui en faveur duquel il parle ; mais quelqu'agréable que puisse m'être à moi-même cette offre, quelqu'avantageuse qu'elle soit incontestablement pour ma fille, sous le rapport de la fortune, c'est à elle à dicter ma réponse aux propositions du major ; c'est une affaire sur laquelle je dois l'aider de mes conseils, et ne veux point lui faire de loi. »

Le général approuva froidement les sentimens du capitaine, et il ajouta qu'il n'imaginoit pas que miss Delmond pût être assez aveugle sur ses intérêts, et sur ceux de sa famille, pour refuser l'offre d'un établissement aussi avantageux. Il fit de nouveau l'éloge de son ami ; et, après avoit obtenu pour lui la permission de venir seul chez M. Delmond, il

se retira, et laissa le pauvre capitaine fort agité de la conversation qu'il venoit d'avoir.

Fermement résolu à ne jamais s'opposer à l'établissement de sa fille, il ne pouvoit cependant penser sans un sentiment profond de tristesse, qu'il seroit obligé de se séparer d'elle ; tout son courage, toute sa force d'esprit cédoient à cette idée affligeante. « Mais pourquoi suis-je encore au monde ? se dit-il enfin après quelques instans de silence ; n'est-ce pas pour elle ? N'est-ce pas son bonheur plutôt que le mien, que je dois vouloir ? Oui, sans doute...... Que ma Julia soit heureuse !.... Cher enfant ! je serai triste et abandonné, quand tu ne ne seras plus auprès de moi ; mais

je te saurai heureuse, et cette pensée soulagera les maux de ton vieux père ! »

CHAPITRE VII.

Des causes premières ; des quatre énergies de miss Botherim.

Le soir même que le capitaine Delmond avoit reçu la visite du général et du major, Henri Sydney en avoit fait une à la belle malade de la ferme ; il avoit porté avec lui une nouvelle brochure ; à la demande de Julia et de son aimable compagne, il leur faisoit la lecture.

Il en étoit à-peu-près à la moitié du volume, lorsque regardant à travers les vitres, il s'écria tout-à-coup : « Hé bon Dieu ! voilà notre mauvais

génie ; c'est miss Botherim qui accourt ; que n'avoit - elle quelque chose de mieux à faire aujourd'hui, que de nous venir voir ! »

« Elle est assez bonne personne au fond ; mais je ne sais comment il se fait que ses visites viennent toujours mal-à-propos, » dit miss Orwell.

« Etre interrompu précisément à l'endroit le plus intéressant de cette histoire ; rien n'est plus contrariant! poursuivit Julia ; mais cela ne doit pas nous déranger, et nous la lui ferons entendre jusqu'au bout. »

Miss Botherim entra avec un air plus grave et plus sérieux encore que de coutume. « Je viens vous annoncer, dit-elle en s'adressant à Harriet, qu'il faut que vous retourniez à W... Voici, ajouta-t-elle

en la lui présentant, une lettre qui vous expliquera ce dont il est question. »

Harriet ouvrit le billet ; elle y lut que sa tante étoit malade ; qu'elle devoit laisser le soin de tout ce qu'il y avoit à faire à la ferme, à miss Botherim, qui avoit offert de la remplacer auprès de Julia, et se hâter de revenir chez son père. Harriet, à qui madame Martha Goodwin avoit tenu lieu de mère, la chérissoit autant qu'elle l'auroit pu faire, si elle eût été en effet sa fille. Elle ne fut pas moins affligée que surprise de cet accident imprévu, et ne perdit point un moment ; elle se hâta d'informer Bridgetina de ce qu'elle avoit à faire auprès de Julia, elle embrassa celle-ci affectueusement, et se disposa à partir,

Henri s'apprêtoit à l'accompagner : « Il n'y a rien qui presse, docteur, dit Bridgetina en l'invitant par un signe de main à s'asseoir; comme vous n'étiez pas là, M. Orwell a envoyé chercher M. Gubbles, et vous n'avez pas besoin de vous presser; miss Orwell s'en ira fort bien toute seule. » Henri s'excusa assez froidement de ne pouvoir répondre à cette invitation ; et il sortit avec Harriet, qui avoit en effet grand besoin et d'appui et de consolateur.

Miss Botherim, restée seule avec Julia, lui apprit comment elle avoit été informée de la maladie de madame Martha ; elle s'étoit trouvée par hasard chez miss Maria Sydney, au moment où on étoit venu chercher son frère de la part du recteur,

teur, et s'étoit empressée d'aller au presbytère, pour savoir ce qui s'y passoit ; là elle avoit offert de se charger de la lettre pour Harriet ; elle avoit ensuite été chez madame Delmond, pour la prévenir qu'elle auroit le plaisir de rester auprès de sa fille, tout le tems qu'elle demeureroit à la ferme.

Julia remercia affectueusement miss Botherim, et il ne lui vint pas même à la pensée que la cause de ce grand empressement de sa part ; étoit l'espoir qu'elle nourrissoit dans son cœur, que ce séjour à la ferme lui fourniroit l'occasion de voir et d'entretenir quelquefois Henri Sydney ; Henri Sidney qu'elle suivoit sans cesse, et qui, par une fatalité qu'elle ne pouvoit concevoir, lui échappoit toujours.

Julia sentoit trop bien qu'il étoit dangereux pour elle de se rappeler l'idée de Vallaton, et elle s'abstint de demander de ses nouvelles à miss Botherim, quoique ce fût elle qui lui apportât d'ordinaire les lettres du philosophe, car Vallaton qui n'avoit pu encore trouver le moyen de la voir, avoit imaginé de lui écrire chaque jour pour l'occuper de lui.

Cependant Bridgetina venoit d'appercevoir et de prendre le livre que Henri avoit laissé sur la table; elle le parcourut, et continua à le lire tout bas, malgré les prières réitérées de Julia, qui auroit voulu entendre la fin de l'histoire commencée par Henri, car miss Botherim ne lisoit jamais haut pour qui que ce fût : enfin, après bien des exclama-

tions, qui témoignoient le peu de cas qu'elle faisoit de cet ouvrage, elle le laissa, en déclarant qu'il étoit détestable.

« Vous me surprenez, dit Julia, il m'a paru, à moi, plein de finesse et de vrai comique. »

« Qu'est-ce que de la finesse et du comique? reprit Bridgetina; nos pères en faisoient cas, je le sais, et le vulgaire s'en amuse encore; mais les philosophes en jugent autrement, et êtes-vous à apprendre qu'ils ont décidé qu'il n'y a rien de bon, de beau et de plaisant que la mélancolie? Voyez leurs ouvrages lumineux, tous sont conçus d'après ce système; c'est toujours du sein des sombres vapeurs que brille le feu de ces beaux génies; ils observent le monde, et ne le font pas rire. »

« Je ne saurois être tout-à-fait de votre avis sur ce point, reprit Julia, et je crois que les succès dans le genre comique, sont la preuve d'une connoissance approfondie du monde. Les Molière, les Fielding, les Cervantes n'étoient point étrangers à l'étude du cœur humain; on ne peint point avec autant de charme et de vérité les habitudes, les foiblesses et les travers des hommes, sans les avoir long-tems et profondément observés. »

« Cervantes, Molière et Fielding sont, croyez-moi, ma chère, bien peu de chose aux yeux de la philosophie : avoient-ils seulement les premières notions de l'enchaînement éternel des idées, de la perfectibilité, des effets toujours proportionnés aux causes, et des causes toujours

antérieures aux effets? Leurs bons mots peuvent encore amuser la multitude; mais les esprits profonds savent actuellement les apprécier. »

« Chacun a son goût, d'après lequel il juge, dit encore Julia, et mon père tient pour certain que le défaut d'aptitude à sentir le mérite d'un trait comique, est le caractère d'un esprit borné. »

« Sentiment vraiment conforme à l'ignorance et aux vieux préjugés du capitaine! s'écria Bridgetina, et que je ne serois pas surprise d'entendre soutenir encore par une Harriet Orwell; mais vous, ma chère, vous qui avez lu nos philosophes, qui avez médité avec nous les ouvrages de nos penseurs, se peut-il que vous n'ayez pas perdu ce goût futile pour ce qu'on appelle communément de

l'esprit ? je vois bien que la société de cette Harriet vous a gâtée. »

« Le souvenir des instans qu'elle a passés près de moi me sera toujours cher ; en la voyant j'ai appris à l'estimer, à l'aimer davantage, et je n'oublierai jamais les témoignages multipliés qu'elle m'a donnés de la bonté de son cœur. »

« Pauvre miss Orwell, reprit Bridgetina, je serois vraiment curieuse de savoir comment elle définit la bonté et la vertu. »

« Jamais je ne l'ai entendu raisonner sur ces matières, répondit Julia ; Harriet fait le bien par habitude, en suivant l'impulsion de son cœur ! car je suis obligée de convenir qu'elle n'a nulle idée de la philosophie ; ce n'est pas qu'elle ne sa-

che d'ailleurs un assez grand nombre de choses; car elle a beaucoup lu. »

« Elle a beaucoup lu! Mais que peuvent la lecture et la science pour qui n'a pas le besoin de sentir, pour qui ne sait pas vivre de la vie des idées ou des sensations fortes? O Julia! qu'il y a loin de cette apathie d'une âme froide à l'enthousiasme brûlant d'un cœur que l'amour consume; il n'appartient qu'à nous de sentir ces passions fortes, d'éprouver ces émotions d'une sensibilité délirante.... O Julie d'Etanges! divine! incomparable Julie! en parcourant les pages brûlantes de votre histoire, combien l'énergie de mon âme s'est développée! O Henri Sydney! Henri Sydney! Saint-Preux d'une autre Héloïse, quels torrens d'émotions

le souvenir seul de votre nom fait couler dans mon cœur! »

« Henri Sydney? répéta Julia, parlez-vous sérieusement? est-il bien possible que Henri Sydney ait en effet quelqu'empire sur votre cœur? »

« Si cela est possible! s'écria Bridgetina, cela est certain, incontestable, prouvé par raisons démonstratives; que n'avez-vous pu suivre en moi la marche des sensations qui engendrent les affections, des affections qui engendrent les passions, et des passions qui engendrent les facultés? O Julia! Julia! quel chapitre dans l'histoire des passions que celui de mes amours!... »

La bonne Julia elle-même eut peine à ne pas rire de la figure de Bridgetina, lorsqu'elle prononça ces mots, elle se contraignit cependant.

Bridgetina poussa deux ou trois soupirs, et continua ainsi :

« Je n'examinerai point ici l'enchaînement probable des causes et des effets qui ont précédé et amené nécessairement ma naissance. Je ne remonterai pas au-delà de ce dernier événement, et je me bornerai à fixer les quatre époques (car j'aime l'ordre) des quatre-causes qui ont engendré les quatre énergies qui sont le fond de mon caractère ; et je vous prie de remarquer que ce n'est qu'en observant avec exactitude ces faits, en apparence minutieux, et qui échappent à l'œil du vulgaire, que l'on parvient à acquérir quelques connoissances de l'être moral.

» La première des quatre causes a pour époque le jour, l'heure de ma naissance ; la sage-femme qui devoit

accoucher ma mère logeoit à un mille hors de la ville ; il lui fallut une demi-heure pour arriver; je perdis patience, je fis un effort et m'élançai de moi-même, et sans secours étranger, dans le monde ; de-là mon énergie d'indépendance et de liberté.

» Deux heures environ après, un nouvel accident engendra la seconde cause ; la sage-femme, qui étoit habituellement ivre, me laissa tomber sur le plancher, le nez devant : l'indignation et le ressentiment germèrent dans mon cœur ; je versai un torrent de larmes amères, dès-lors le mépris des hommes et la sombre mélancolie s'emparèrent de mon cœur.

» La troisième époque, qui vit naître la troisième cause, n'est pas

moins digne d'occuper l'attention d'un philosophe, puisque c'est à celle-là qu'il faut remonter pour trouver le principe de la sensibilité et des penchans qui ont été dans la suite, le motif de la plupart de mes actions, l'objet le plus ordinaire de mes passions.

» Ma mère, qui ne pouvoit m'alaiter elle-même, me donna pour nourrice une fille qui avoit eu depuis peu un enfant du clerc de la paroisse : il tenoit une petite école à Muddy-Lane; et Jenny, c'est le nom de ma nourrice, dont l'éduca-avoit été fort négligée dans son enfance, s'étoit adressée à lui pour apprendre à lire; elle avoit, dès ses premiers essais, conçu un goût décidé pour les belles-lettres; bientôt, par l'enchaînement et l'association d'idée, qui sont le privilége distinctif

de l'être pensant, elle avoit passé de l'amour de la science à l'amour du savant; l'imagination étoit venue s'unir, pour la séduire, à l'œuvre de la réflexion, et le désir inquiet, ce sentiment si naturel, qui fait que nous voulons avoir ce que nous n'avons pas, avoit achevé sa défaite (1). Je suçai, avec son lait, le délicieux poison de l'amour et de la curiosité; le goût des lettres et le *désir inquiet* devinrent les traits les plus marqués de mon caractère.

» A quatre ans, j'écoutois répéter, pendant trois heures de suite, l'histoire du *Petit-Chaperon Rouge*; à cinq, je récitois, par cœur et sans en changer un mot, la *Petite Pan-*

---

(1) Voyez *Emma Courtnay*, roman philosophique, auquel miss Botherim paroît avoir emprunté quelques-unes de ses idées.

toufle de Verre; j'étois, à la vérité, rachitique, foible et toujours malade; je ne pouvois me soutenir sur mes jambes; mais les causes physiques ne sont point un obstacle à la perfectibilité. Assise sur une petite chaise, je babillois, je pérorois, je criois, je m'emportois, et je me formois ainsi à l'art de la discussion. Mon père étoit ravi de mon éloquence; il me tenoit debout jusqu'à souper, nous argumentions ensemble, il admiroit mon énergie dans la dispute; et il la récompensoit souvent en me donnant une tranche de langue salée ou un verre de punch. De son vivant, ma mère passoit ordinairement la journée dans la cuisine; malgré ses efforts continus, elle réussissoit rarement à donner à mon père un souper qui lui convînt,

et comme les expressions insultantes dont il usoit alors, en lui parlant, ont laissé une impression profonde dans mon esprit, et ont réglé la conduite que j'ai tenue depuis avec elle, je ne fais nulle difficulté de regarder cette particularité comme la quatrième cause du développement de mon énergie.

» J'avois neuf ans quand mon père mourut : la foiblesse de ma santé empêcha ma mère de m'envoyer à l'école, et j'appris à lire à la maison. Dès-lors je manifestai mon mépris pour le travail de l'aiguille et les soins minutieux du ménage : heureusement ma mère étoit loin de vouloir me contraindre. J'appris en moins de rien à démontrer, à comparer, à balancer, à modifier, à distinguer; car

je ne perdois pas une seule occasion de développer en moi ces facultés. Quand ma mère me demandoit de tirer la sonnette, d'attiser le feu, ou d'aller chercher ses clefs qui étoient dans la chambre voisine, j'avois toujours un argument à opposer à sa proposition, que j'examinois dans son principe, sous le rapport de son utilité présente et de ses conséquences possibles. La bonne femme n'avoit pas l'esprit d'entendre un mot de ce que je lui disois; elle se se levoit et alloit elle-même tirer la sonnette, attiser le feu, ou chercher dans la chambre voisine ce dont elle avoit besoin.

» Cependant, ma passion pour la littérature alloit croissant; je m'ornois l'imagination par la lecture des romans, et je fortifiois mon

esprit et ma raison par l'étude de la métaphysique : mais il faut que je vous apprenne par quel enchaînement de causes et d'effets je fus initiée dans cette dernière science.

» Ma mère avoit fait venir de Londres, par la diligence, trois livres de tabac en poudre ; il étoit enveloppé dans deux feuilles de l'édition *in*-4°. de notre illustre Godwin. Je m'emparai de ce papier, qui se trouvoit être un fragment de la *Justice politique* ; je le parcourus avec empressement, malgré les fréquens accès d'éternuement, occasionnés par les molécules du tabac dont il étoit imprégné : en éternuant je lisois, en lisant j'éternuois, et le germe de la sagesse se développoit dans mon cerveau. Dès-lors je fus philosophe, et

vous savez quels ont été depuis mes succès dans cette carrière.

» Ma vive sensibilité me ramenoit cependant toujours à la lecture des romans; mais dès-lors je raisonnai, je méditai chaque aventure; je tirai des conséquences de chaque épisode. De toutes ces héroïnes, me disois-je à moi-même, il n'en est aucune qui, tôt ou tard, ne finisse par avoir un amant; pourquoi n'aurois-je pas aussi un amant? Je sens en moi la faculté d'étendre mon existence, en l'unissant à celle d'un autre être; pourquoi resterois-je seule et solitaire dans la société des hommes? Mais où le trouver cet être sympathique? Où est-il? Habite-t-il cette ville? Le connois-je ou ne l'ai-je jamais vu? L'idée du jeune Gabriel Gubbles, l'apothi-

caire, se présenta alors à ma pensée. C'est lui, ce ne peut être un autre que lui! dis-je en soupirant. O Gubbles! Gubbles! m'écriai-je en versant un torrent de larmes, moitié douces, moitié amères; c'est pour toi, pour toi seul que je ressens la tendresse importune, que j'éprouve *le désir inquiet!*

» Je pris mon mantelet et je sortis pour trouver, s'il étoit possible, un soulagement aux tourmens d'une émotion trop vive. Heureusement il pleuvoit à-verse ; je fus bientôt mouillée jusqu'aux os : le feu dont j'étois dévorée s'appaisa; je devins plus tranquille, plus maîtresse de moi ; je continuai à courir les rues.

» Le motif le plus déterminant me portoit vers la maison de M. Gubbles ; je vis son fils Gabriel : il

étoit occupé à regarder dans la bouche d'une vieille femme, venue là pour se faire arracher une dent. Rien n'étoit plus pathétique que l'action du jeune homme ; rien de plus mélancolique que la grimace de la vieille femme. Je sentois que j'allois succomber à mon émotion ; je poursuivis ma course, toujours sous la pluie, et sans me soucier des huées de la multitude, étrangère aux sensations délicieuses que j'éprouvois intérieurement, et ne concevant pas comment on pouvoit se promener dans les rues par le tems qu'il faisoit.

» Je repassai cependant devant la boutique de M. Gubbles. La vieille femme étoit partie : Gabriel étoit occupé à broyer, dans un mortier, je ne sais quelles drogues dont l'o-

deur me porta à la tête, au point que je ne pus poursuivre mon chemin ; je tombai sur le banc qui étoit à la porte de la boutique, en versant un torrent de larmes. Gabriel, surpris, étonné, plein d'effroi de l'état dans lequel j'étois, alla chercher et vint me mettre successivement sous le nez toutes les essences, tous les sels, tous les esprits de son magasin ; il me rendoit ces soins avec un air d'émbarras si touchant, avec l'expression d'une sensibilité si vraie, que mon trouble, loin de diminuer, alloit toujours croissant.

» Il remarqua que j'étois mouillée jusqu'aux os ; il me conseilla, du ton le plus soumis, le plus suppliant, d'aller changer de vêtement. Je ne pouvois rien lui refuser ; je me se-

rois reproché d'augmenter ses alarmes, déja trop vives; je lui promis de faire ce qu'il désiroit, et je le quittai.

» J'emportai dans mon cœur son image embellie des traits brillans de l'amour et de l'espérance; je m'abandonnai à toutes les illusions de mon imagination ardente, et j'aiguisois ainsi le trait acéré qui devoit bientôt me percer. Que vous dirai-je, ô Julia! Votre cœur, si bien fait pour compâtir aux maux du mien, pourra-t-il en supporter le terrible récit? Huit jours après, j'apprends que Gabriel Gubbles s'est marié. »

Ici Bridgetina tira son mouchoir, et, après avoir essuyé ses yeux, elle continua :

« Comment vous donner une idée

juste de tout ce que je souffris alors? En combien de soupirs douloureux s'exhala ma douleur ! que de pleurs amèrs je versai !

» Je suis née, je le sens, me disois-je, pour le bonheur de quelqu'un ; la philosophie m'apprend que telle est la fin tous les êtres animés ; mais retenue dans les chaînes forgées pour mon sexe, par l'usage et le préjugé, il m'est impossible d'aller chercher celui dont le cœur est formé pour s'unir au mien! Cruelles entraves! odieux état de civilisation! Oh! que n'est-il déja arrivé l'âge de lumière et de raison où une fille sensible et née pour l'amour ne soupirera pas en vain!

» Je restai pendant quelques jours dans l'abattement et le désespoir où m'avoient jetée ces tristes réflexions;

mais cet état étoit trop pénible ; trop contraire aux habitudes d'un esprit comme le mien, pour être de longue durée.

» Un jour que j'allai faire visite à Maria Sydney, après la mort de sa mère, elle me montra une lettre qu'elle venoit de recevoir de Henri. Les sentimens qu'elle exprimoit étoient tendres, délicats, affectueux ; il étoit facile d'appercevoir qu'elle avoit été dictée par un cœur formé pour sentir tout le charme d'une tendre sympathie. Je me rappelai alors la dernière entrevue que j'avois eue avec lui, et mille circonstances dont le souvenir m'étoit échappé depuis, preuves incontestables, témoignages évidens de l'attachement particulier qu'il avoit dès-lors pour moi, et auquel je n'a-

vois donné alors que peu d'attention, parce que l'heure d'en sentir le prix n'étoit pas encore venue. Mais cette importante lettre, cette lettre qui devoit décider du sort de ma vie, étoit pour moi un trait de lumière : je m'éveillai comme d'un profond sommeil, et mon cœur tressaillit de joie; il s'ouvrit en un instant aux douces émotions de la tendresse, à l'ivresse ravissante de l'amour. « O Henri! Henri! m'écriai-je, c'est toi que je cherchois; sois à jamais le maître de ma destinée! »

» Depuis lors, je n'ai pas passé un seul instant sans soupirer en secret après son retour : enfin, ce jour tant désiré est arrivé. L'ascendant irrésistible de la sympathie me l'a d'abord amené; c'est à moi que s'est adressée sa première visite; j'ai

vu dans ses regards, j'ai lu sur son visage l'expression des tendres sentimens que sa bouche n'ose encore m'avouer.... Ah! pourquoi se taire? Pourquoi cacher une passion, et si noble, et si digne de lui; si conforme aux vues de la nature; une passion pour laquelle il est si rare d'être payé de retour? Loix bizarres de la bien séance! c'est vous qui lui imposez ce cruel silence: vous prétendez me défendre à moi-même un aveu qu'il lui seroit si doux d'entendre; mais je ne reconnois point votre empire: il n'est pas de puissance qui puisse m'empêcher de déclarer des sentimens que rien ne peut m'empêcher d'éprouver..... »

Julia, habituellement emportée par les écarts de son imagination, écoutoit Bridgetina avec étonne-

ment, et avoit peine à concevoir, dans son amie, l'effet des illusions dont elle étoit elle-même sans cesse le jouet. En les voyant dans une autre, elle en appercevoit d'abord et le principe, et les funestes conséquences ; elle jugeoit avec raison que ce que miss Botherim regardoit comme le développement des facultés d'un esprit cultivé, n'étoit rien que les écarts d'une imagination délirante ; mais il ne lui venoit pas à la pensée qu'elle-même n'étoit pas exempte de cette dangereuse folie. Tant il est facile d'appercevoir dans les autres les foiblesses et les défauts qu'on pourroit retrouver en soi, et qu'on ne veut point y voir !

Quoi qu'il en soit, la pauvre Julia prenoit sincèrement pitié de son amie, et elle désiroit ardemment

de lui faire éviter les mortifications auxquelles elle voyoit bien qu'elle alloit s'exposer.

« Ma chère Bridgetina! lui dit-elle, avec l'accent de la bonté et de la douceur, je suis vraiment surprise de tout ce que vous venez de me dire; mais je crois.... je crains.... j'ai vraiment peur.... qu'à l'égard de Henri Sydney, vous ne vous soyez trompée.... S'il vous aimoit, en effet, pourquoi ne vous l'auroit-il pas déclaré? »

« Qu'est-ce à dire, s'il m'aime! s'écria Bridgetina; que signifie ce *si*, je vous prie? Et pourquoi ne m'aimeroit-il pas? Quelle raison pourroit-il donner de son refus de m'aimer?... Me prenez-vous pour une sotte?... Croyez-vous que je n'aie pas examiné la question à fond; que

je n'aie pas analysé toutes les causes physiques et morales qui le tiennent dans la nécessité de répondre à mon amour ? Vous imaginez-vous que j'aie étudié la philosophie pour rien? Mais je vois bien, ajouta-t-elle, que vous êtes encore sous le joug des préjugés, et incapable de juger du sentiment exquis d'une passion comme la mienne...... O divine Héloïse ! divine-Héloïse !... » Et en répétant cette exclamation, elle tira de sa poche deux volumes, en présenta un à Julia, et se mit à lire l'autre sans proférer une parole.

Julia jugeant qu'elle étoit inaccessible à la raison, ouvrit le livre, et se mit aussi à lire jusqu'au moment de se coucher.

C'est alors qu'elle commença à éprouver tout ce que le départ

de Harriet avoit de fâcheux pour elle; il falloit pour la coucher, approcher de son lit la chaise longue sur laquelle on la plaçoit le jour, et la soulever avec précaution, pour la faire passer dans son lit, sans qu'elle fût obligée de faire aucun effort. Jusqu'à ce jour, cette opération s'étoit faite sans le moindre accident, grâces aux soins et à l'adresse de miss Orwell. Bridgetina qui ne s'étoit jamais occupée de pourvoir même à ses propres besoins, étoit loin de pouvoir donner des secours à un autre; dans cette circonstance, elle se contenta d'appeler la garde et la servante de la ferme, et de les regarder faire. Ces deux femmes qui n'étoient que des paysannes, s'acquittèrent de leur office si mal-adroitement, que la pauvre Julia faillit

glisser entre la chaise longue et le lit ; et de l'effort qu'elle fit pour se retenir, elle se foula le pouce de la main droite, tellement que, le lendemain, il lui fut impossible d'écrire à son père le billet d'usage. Elle eut recours à miss Botherim, qui consentit, non sans peine, à lui tenir, pour cette fois, lieu de secrétaire. Ce ne fut pas la dernière occasion qu'eut Julia de s'appercevoir de l'absence de Harriet; elle sentoit à chaque instant, par de nouvelles privations, le prix de cette continuité de petits soins qui lui manquoient actuellement, et que son aimable amie lui avoit jusqu'alors rendus avec tant de délicatesse et de grâce, qu'à peine elle les avoit remarqués. Elle commença à soupçonner qu'une femme qui consacre l'usage de ses *facultés* à adou-

cir les peines, et à faire le bonheur du petit nombre de ceux qui l'entourent, n'est pas moins précieuse au monde, que celle qui les consume en doctes spéculations sur le bonheur universel.

CHAPITRE VIII.

Mort de madame Martha Goodwin.

JULIA reçut de sa mère la lettre suivante, en réponse au billet qu'elle lui avoit fait écrire par Bridgetina :

« Ma chère Julia, nous sommes,
» comme vous pouvez croire, on ne
» peut plus fâchés de l'accident qui
» vous force à emprunter, pour nous
» écrire, la main de miss Botherim ;
» nous espérons cependant que cela
» n'aura pas de suite, ainsi qu'elle
» le dit elle-même. Pour l'amour
» de nous tous, ma chère fille, pre-
» nez soin de vous, et tâchez de
» vous rétablir promptement.

» Je regrette bien que mon rhume
» ne me permette pas encore de
» vous aller voir aujourd'hui ; car
» j'ai à vous faire part de quelque
» chose qui vous intéresse. C'est le
» résultat d'une conversation que
» votre père a eue hier avec le géné-
» ral Villers, et dont il seroit trop
» long de vous donner ici le détail.

» Je vous envoie tout ce que vous
» m'avez demandé ; faites mes com-
» plimens à miss Botherim.

» Adieu ma fille , »

E. DELMOND.

« *P. S.* Votre père a passé une
» assez bonne nuit ; il vous em-
» brasse. »

« Quelque chose qui m'intéresse ;
se disoit Julia en relisant cette lettre..

— Le résultat d'une conversation entre mon père et le général Villers. Oh ! je ne vois que trop quel en a été le sujet ; le général aura été informé de la prétendue découverte de lady Page, de la profession qu'elle imagine qu'a exercée autrefois M. Vallaton ; il en aura fait part à mon père, qui m'accuse dans ce moment d'avoir entretenu des liaisons secrètes avec un coëffeur ! Que va-t-il penser de sa Julia ? Sa fierté s'indigne en songeant que sa fille a été capable d'un tel degré d'abaissement ! Peut-être actuellement il me hait, il me maudit, comme l'auteur du seul affront qui ait jamais été fait à son honneur...... Jamais il ne voudra entendre ma justification, et croire que l'exercice de cette profession, qu'il regarde comme dés-

honorante, n'étoit qu'un amusement de jeunesse pour Vallaton; que celui qu'on accuse de s'être ainsi dégradé, a en effet le cœur et les sentimens de l'homme bien né..... Non, Vallaton! cher et malheureux Vallaton! je ne vous verrai plus; je ne dois plus vous voir; je ne dois plus espérer de vaincre les préventions de mon père. Il faut que je renonce pour jamais au bonheur de le voir, de l'entendre, de devenir meilleure et plus sage en écoutant ses leçons..... O cruel, cruel destin! qu'ils vont être tristes les jours que je suis condamnée à passer loin de lui!... Mais il le faut....... » Ici le monologue de Julia fut interrompu par le bruit de quelqu'un qui entroit dans la chambre voisine; elle prêta l'oreille; elle entendit prononcer son nom. Elle

reconnut la voix ; la porte s'ouvrit ; et Vallaton parut.

Elle sentit au battement de son cœur qu'elle ne pouvoit se défendre d'une émotion de plaisir; elle voyoit dans les yeux de Vallaton l'expression de la joie et du bonheur. Il s'approcha de son lit, saisit la main qu'elle étendoit vers lui, et la pressa contre ses lèvres avec transport.

« Quel incident ! » s'écria Bridgetina témoin de cette scène qu'elle avoit vue tant de fois décrite dans ses romans ; « ah ! Julia, Julia ! que vous êtes heureuse d'avoir un tel amant ! C'est vraiment un héros ! »

Après que les premiers transports de son ravissement furent calmés, le héros prit un siège auprès de Julia, et se mit à lui raconter, du ton le plus touchant, de l'accent le plus

tendre, tout ce qu'il avoit souffert lui-même ; combien il avoit tremblé pour les jours de son adorable Julia, et les angoisses de l'incertitude, et les tourmens de l'absence ! Mais avoir encore le bonheur inestimable de contempler tant de charmes, la revoir échappée au danger, et prête à se rétablir, l'entendre, lui parler, et pouvoir jouir du bonheur de l'entretenir sans crainte d'être interrompu, c'étoit une félicité, un sujet de ravissement plus grand qu'il n'est donné à la nature, encore imparfaite, de l'homme de le pouvoir supporter.......

« Comme il parle divinement ! » s'écrioit Bridgetina.

Des larmes de tendresse et de reconnoissance rouloient dans les yeux de Julia. Le moyen d'avoir la cruauté

de troubler une joie si pure, de détruire l'édifice d'un bonheur si parfait? Julia ne pouvoit s'y résoudre : « Ah non! se disoit-elle à elle-même, qu'il jouisse encore aujourd'hui des illusions de l'espérance ; gardons-nous de porter tout-à-coup le désespoir dans ce cœur si sensible. Qui peut prévoir, qui pourroit réparer les maux qui suivroient peut-être en ce moment l'arrêt terrible que je dois lui prononcer? »

Ainsi raisonnoit Julia, et elle se persuadoit que l'humanité et la justice exigeoient d'elle ces ménagemens pour l'extrême sensibilité de son amant; elle lui cacha ses craintes, et ne lui dit pas un mot du mécontentement de son père, en se promettant bien cependant que cette visite seroit la dernière qu'elle

recevroit de Vallaton, car ainsi l'exigeoit son devoir : mais puisqu'elle ne devoit plus le revoir, quel inconvénient y avoit-il à ce qu'il prolongeât cette dernière visite, à ce qu'elle l'engageât à prendre le thé avec elle? Notre héros ne se le fit point demander deux fois.

Cependant l'heure de partir arriva, sans qu'il fût possible de l'éloigner davantage.

M. Vallaton demanda qu'on lui permît de venir le lendemain s'informer de la santé de miss Delmond; et il fit cette demande d'un air si humble et si respectueux, d'un ton qui exprimoit si bien l'intérêt qu'il prenoit à Julia, que son cœur en fut ému.. Il n'étoit pas présumable que sa mère vînt le lendemain ; et si elle venoit, ce seroit le matin : elle

pouvoit recevoir Vallaton l'après-midi, et lui déclarer qu'elle étoit absolument décidée à suivre en tout les volontés de son père ; car il étoit indispensable qu'elle lui fît part de cette résolution ; et pour cela, il falloit le voir encore une fois.

Tandis que cette suite d'idées se présentoient rapidement à sa pensée, un soupir s'échappa malgré elle de son sein ; elle leva sur Vallaton ses yeux où se peignoit l'expression de la mélancolie, et, d'une voix pleine de douceur, elle l'invita à venir prendre le thé avec elle le jour suivant.

Dès qu'il fut parti, miss Botherim se répandit en éloges emphatiques sur la personne, les grâces, et par-dessus tout sur la sensibilité exquise du héros. « Heureuse Julia !

voilà un amant, un véritable amant! O Henri! Henri! quand te verrai-je pousser à mes pieds de semblables soupirs? Que n'as-tu cette admirable sensibilité qui n'appartient qu'à un philosophe! »

Quand Bridgetina parloit ainsi de Henri, Julia ne voyoit dans ses discours que les écarts d'une imagination déréglée; elle prenoit pitié de sa folie, et déploroit son aveuglement : mais si elle venoit à parler avec éloge de Vallaton, elle changeoit alors d'opinion; elle trouvoit que rien n'étoit plus sensé que ses discours, rien de plus judicieux, de plus fin que ses observations; elle admiroit sa pénétration non-commune; elle la regardoit comme la seule personne dont le cœur sût compâtir aux maux du sien, comme l'a-

mie qui avoit droit à toute sa confiance : elle voulut, dût son opinion différer de la sienne, lui faire part de l'intention où elle étoit de sacrifier son inclination à son devoir; mais miss Botherim étoit trop occupée de ses propres affaires pour prêter l'oreille à celles d'un autre. Henri n'avoit pas paru de la journée, et Bridgetina se consumoit en conjectures et en hypothèses sur la cause de cette absence, sur celle du silence qu'il avoit gardé jusqu'à ce jour, sur cette extrême timidité qui l'empêchoit de s'expliquer, et qu'il falloit pourtant concilier avec l'ardente passion dont il étoit incontestable qu'il brûloit pour elle. Ce vaste sujet de dissertation l'occupa jusqu'au soir, sans que Julia pût rien faire que l'écouter et approuver

du geste son inépuisable logique.

C'étoit, en effet, la première fois que Henri Sydney avoit laissé passer un jour sans visiter Julia, depuis qu'elle étoit à la ferme.

L'état dangereux dans lequel étoit actuellement madame Martha, auroit suffi à tout autre que notre héroïne pour expliquer la cause de l'absence du jeune médecin; mais elle étoit loin de penser à madame Martha Goodwin et à sa maladie. La vie d'une vieille fille étoit, à son avis, si peu de chose en comparaison de *la sensibilité exquise et du désir inquiet !* Elle ne concevoit pas comment l'envie de soulager les douleurs ou de prolonger l'existence d'un être aussi peu propre que madame Martha au grand œuvre du bien général, pou-

voit l'emporter sur des motifs de cette importance.

Henri voyoit les choses tout autrement. Il avoit reçu dès son enfance, de la bonne demoiselle Goodwin, des témoignages d'affection et des soins dont il n'avoit point perdu le souvenir; et depuis son retour, il avoit pu voir chaque jour les preuves de la bonté de son cœur et de l'excellence de son jugement : elle étoit d'ailleurs tante de Harriet, à qui elle avoit tenu lieu de mère. Toutes ces considérations réunies faisoient que le jeune docteur avoit, pour la bonne dame Martha, la tendresse et le respect d'un fils ; et il ne voyoit pas, sans éprouver une douleur vraiment filiale, que la maladie dont elle étoit atteinte étoit sans remède.

Il y avoit quelques jours que, re-

venant de passer l'après-midi avec Julia et sa nièce, elle avoit été surprise par la pluie, et avoit gagné un rhume; elle avoit beaucoup souffert toute la semaine suivante, sans vouloir qu'on informât Harriet de son indisposition; car elle étoit toujours plus occupée des autres que d'elle-même: elle sentoit que la présence et les soins de sa nièce étoient nécessaires à miss Delmond, et elle se privoit du plaisir de voir sa chère Harriet, quoiqu'un pressentiment secret l'assurât qu'elle n'avoit que peu de tems à jouir de cette consolation.

Ne pouvant cependant consentir à ne la plus revoir, elle s'étoit enfin déterminée à l'envoyer chercher. Quand on lui dit qu'elle alloit arriver, elle pria Mary Anna, son autre

nièce, de se mettre à son clavecin, afin que sa sœur, l'entendant jouer de cet instrument, ne fût pas d'abord frappée de l'idée du danger dont elle sentoit bien qu'elle étoit menacée; car elle savoit combien Harriet lui étoit attachée, et elle craignoit pour elle l'effet d'une impression de douleur subite et trop vive.

Cette précaution de la bonne tante auroit peut-être eu l'effet qu'elle en attendoit, si Harriet ne fût d'abord entrée dans la salle où étoit sa sœur. Elle jouoit du clavecin, ainsi que le lui avoit ordonné sa tante; mais ses larmes qu'elle ne pouvoit essuyer sans s'interrompre, tombant de ses joucs sur ses mains, mouilloient le clavier : le tems et l'habitude n'avoient pas encore appris à Marianne comment on souffre

en silence ; elle cédoit à sa douleur. Dès qu'elle vit paroître sa sœur, elle courut se jeter dans ses bras, et elle la pressoit en sanglotant contre son cœur.

Le docteur Orwell entra en ce moment sans être apperçu de ses filles ; il s'approcha d'elles, et, pressant leurs deux mains dans les siennes : « Mes enfans, leur dit-il, je ne suis point surpris de votre affliction ; mais votre tante vit encore. Quelque soit le nombre de jours que le ciel lui destine, c'est notre devoir comme votre intention d'adoucir, autant qu'il est en nous de le faire, l'amertume de ses derniers momens. Pour cela, il faut vous contraindre, lui cacher vos larmes, et ne pas l'affliger de votre douleur. Elle vit encore, et tant que la vie dure l'es-

pérance subsiste ; mais si vous ne voulez aggraver son mal, et ne pas détruire le plaisir qu'elle peut encore goûter à vous voir, calmez-vous et renfermez votre douleur. »

« Allons, » dit Harriet en essuyant les larmes qui rouloient dans ses yeux, « conduisez-moi à elle, je saurai me contraindre. »

Ils entrèrent tous trois dans la chambre de la bonne dame; Henri, assis devant une table, étoit occupé à écrire une ordonnance : les traits de son visage décéloient ses craintes.

Harriet s'approcha d'abord de lui, et lui demanda, à voix basse, quelle étoit la maladie de sa tante ?

« Une inflammation de poitrine, répondit le jeune médecin ; elle a besoin de beaucoup de repos ; toute émotion

émotion trop vive lui seroit funeste : cachez-lui votre douleur, calmez-vous. »

Harriet étoit naturellement vive et sensible, également susceptible de sentir fortement les impressions de la joie et de la douleur; mais l'éducation et la raison lui avoient déja appris à être maîtresse des mouvemens de son cœur. Elle fut profondément émue à la vue du désordre et de l'altération qui se faisoient remarquer dans les traits de la bonne madame Martha : elle se contraignit cependant, et sans rien témoigner de sa douleur et de son effroi, elle s'assit auprès de son lit, attentive à ses moindres paroles, à ses moindres gestes ; elle passa ainsi la nuit auprès d'elle.

Sa tante, qui sentoit qu'il lui en

auroit trop coûté de la quitter, la laissa faire.

Elle la pria de lui lire quelques pages du Nouveau-Testament. Harriet ouvrit le livre à l'endroit du dernier discours de Jésus-Christ à ses disciples, tel que le rapporte Saint-Jean; et quand elle l'eut fini: « Ma fille, ma chère fille, lui dit sa tante qui l'avoit écoutée attentivement, si durant le cours de votre vie, il arrive jamais que votre foi vienne à être ébranlée par quelques-uns de ces doutes, que les sceptiques du siècle appellent de la sagesse, souvenez-vous de cette nuit; rappelez-vous quelle consolation ces dernières paroles du Sauveur du monde ont répandue dans le cœur de votre amie mourante, et quels secours elle a trouvés à son

heure dernière dans l'espérance d'une vie à venir. O ma chère Harriet ! si vous pouviez juger de la paix, de l'ineffable paix, que cette espérance répand dans mon cœur, vous ne pleureriez pas sur moi.

» J'aurois, je l'avoue, désiré, pour l'amour que je vous porte, avoir encore quelques années à passer auprès de vous : vous êtes dans l'âge où l'on a besoin, pour se conduire, des conseils de l'expérience ; mais je vous laisse, mes enfans, sous la protection de Dieu, qui est tout-puissant ; il vous a conservé un père, digne à-la-fois de toute votre tendresse et de toute votre confiance. J'ai voulu cependant, ma chère Harriet, vous donner un témoignage particulier de mon affection ; je ne me suis point dissimulé quel sera

bientôt l'effet du mal dont je suis attaquée ; j'ai employé ce que j'ai eu de loisirs, durant ces trois derniers jours, à rédiger par écrit ce que je pense sur un sujet qui intéresse votre bonheur ; vous le trouverez dans ce tiroir ; lisez-le avec attention, c'est le dernier gage de la tendresse de votre tante. Calmez cependant votre douleur, ma chère fille, et gardez-vous de murmurer d'un événement inévitable, et qui est pour moi une source d'espérance et de joie...... Mais je sens que je suis fatiguée, il faut que j'essaie de prendre un peu de repos. »

Harriet fondoit en larmes ; cependant elle surmonta sa douleur, et parvint à ne point troubler par ses sanglots le moment de silence qui suivit.

Le jeune Sydney entra quelques heures après, et trouva la malade si accablée, qu'il insista pour que l'on envoyât à la ville voisine chercher un second médecin. M. Crwell dépêcha aussi-tôt un exprès, et à deux heures après-midi, cet autre médecin, que Henri avoit désigné comme l'un des plus habiles de sa profession, arriva. Il vit la malade, et déclara d'abord qu'il n'y avoit plus d'espérance à conserver; que son jeune confrère avoit épuisé toutes les ressources de l'art ; qu'on devoit continuer le régime qu'il avoit ordonné de suivre, mais que rien ne pouvoit ranimer le principe de la vie qui étoit éteint.

Tous les parens et les amis qui étoient présens, et qui entendirent cette décision en parurent aussi cons

ternés que s'ils n'y eussent pas été préparés d'avance. La bonne dame, qui conservoit toute sa raison, lut facilement sur leurs visages l'opinion du médecin ; mais loin qu'elle en parût troublée, le calme et la sérénité de son âme sembloient s'accroître, ou du moins se répandre sur son visage d'une manière plus marquée qu'auparavant.

« Qui se seroit attendu, dit-elle en souriant, qu'une vieille fille, pauvre et étrangère dans le monde, eût été, à ses derniers momens, l'objet de tant de soins et de regrets?

» Que les projets des hommes sont vains! qu'ils savent peu ce qu'ils désirent! A combien ne peut on pas appliquer ces paroles du cantique de Marie : *Le pauvre est parti comblé de biens, le riche a été renvoyé*

les mains vides. Combien se sont mariés dans la crainte d'être solitaires et abandonnés dans leur vieillesse, ont cru leur espérance comblée en voyant s'élever autour d'eux une nombreuse famille, et dont les yeux ont été fermés par la main mercenaire d'un étranger ; tandis que moi..... Dieu de bonté! que le sort que tu m'as réservé est préférable!... Oui, mes enfans, je sens tout le prix de votre affection ; votre tendresse soulage et fortifie mon cœur. »

Harriet pressoit entre ses mains la main réfroidie de sa tante.

Marianne tenoit sa tête appuyée sur son lit et son visage caché dans ses draps ; elle ne pouvoit contenir ses sanglots, car c'étoit la première fois qu'elle faisoit l'épreuve de la douleur.

La mourante demanda à boire : Harriet lui présenta la tasse; mais elle n'avoit déja plus la force de la prendre. Sa nièce la porta jusqu'à sa bouche; elle but. « Eh bien! mes amis, dit-elle encore, quand je serois née riche, ou que j'aurois à présent à ma disposition tous les trésors de l'Inde, mon lit seroit-il en ce moment plus doux et ce dernier breuvage plus savoureux? Je suis née sans fortune, je n'ai rien possédé dans ce monde ; l'amitié des miens et la protection du Tout-Puissant furent ici-bas mes seuls biens! Béni soit le Dieu de bonté, qui fut mon espérance dès mes plus jeunes ans, et qui sera bientôt ma récompense pour toute l'éternité!.... Ainsi soit-il. » En disant ces mots, elle croisa ses bras sur sa poitrine, et resta comme occupée

d'une prière mentale : le médecin seul s'apperçut qu'elle venoit d'expirer.

Nous n'entreprendrons pas de décrire la scène qui suivit cet instant ; il nous suffit de dire que jamais on ne versa de larmes plus sincères sur le lit de mort du juste.

Maria Sydney accourut pour apporter des consolations à ses amies. Elle avoit elle-même assisté, peu de mois auparavant, aux derniers momens de sa mère, et l'on compatit facilement aux maux que l'on a éprouvés : son père n'étoit jamais étranger dans la maison du deuil; pour Henri, il mêloit ses larmes à celles d'Harriet, son cœur étoit de moitié dans les regrets de son aimable amie; il donnoit aussi ses soins à M. Orwell, et tenoit auprès de

lui la place d'un fils. Le cœur n'est jamais plus disposé à sentir et à reconnoître les offices de l'amitié que dans ces momens, où toutes les autres affections sont comme absorbées dans celle de la douleur et du regret. Le recteur fut vivement touché des procédés affectueux du jeune docteur, et l'on peut croire que sa fille n'y fut pas moins sensible.

L'écrit dont madame Martha avoit parlé à sa nièce, se trouva en effet dans le tiroir qu'elle avoit indiqué; il étoit cacheté et adressé à Harriet. Il se passa plusieurs jours avant que la douleur pût lui permettre de le lire; elle l'ouvrit enfin: il étoit ainsi conçu :

« Quand ma chère Harriet lira cet écrit, la main qui le trace sera renfermée dans le tombeau, le cœur

qui le dicte aura cessé de battre; il ne restera de celle qui aura été son amie que l'âme, qui ne meurt point; mais je ne puis concevoir l'idée d'une continuité d'existence et d'un bonheur à venir, qui excluroit le souvenir du tendre intérêt que j'ai pris à ceux qui me sont actuellement si chers; peut-être, et je me complais dans cette espérance, il me sera, même après ce passage, encore permis de veiller sur leur sort. Quelque soit cependant l'ineffable secret de cet avenir, qui doit bientôt m'être révélé, il ne me reste que peu de tems à m'occuper ici-bas du sort de mes chers enfans, et je veux du moins l'employer de manière à leur rendre ma perte moins sensible.

» Quand vous avez été confiées à mes soins par votre mère mourante,

je vous ai reçues comme le dernier gage de la tendresse de ma sœur bien-aimée, et le ciel m'est témoin que je n'ai rien négligé pour remplir ses derniers vœux, et pour la remplacer auprès de ses enfans. Si de la demeure des justes, il lui est permis de jeter un regard sur ses filles, elle les voit pures comme l'âme immortelle qui s'est séparée de son corps; et si quelque chose peut ajouter au bonheur des élus, la contemplation de vos vertus et de votre innocence, à l'une et à l'autre, fait partie de sa récompense.

» Mais vous voici arrivée, ma chère Harriet, à l'époque qui doit décider du destin de votre vie; c'est à vous que je dois mes derniers conseils.

» Vous avez joui, jusqu'à ce jour, d'un bonheur facile, au sein de la

paix et dans le calme des plaisirs et des soins domestiques; mais le jour des efforts, et des passions orageuses qu'il faut dompter, est venu : puissent ces réflexions vous rendre cette tâche moins pénible!

» Vous avez l'esprit cultivé, le cœur bon et le goût des choses honnêtes; les sentimens religieux et l'amour de la vertu qui ont fait la base de votre éducation, ont suffi, jusqu'à ce jour, pour régler les passions dont votre âge étoit susceptible; mais vous êtes née vive et sensible, et l'amour de la vertu, quelqu'ardent, quelque sincère qu'il puisse être, n'est pas toujours suffisant pour nous maintenir dans ses voies; l'imagination, dont les illusions sont comme le brouillard trompeur qui change à notre vue la forme

des objets, peut entraîner le cœur le plus droit dans des erreurs, qu'il ne reconnoîtra qu'à la voix du repentir. Un philosophe, qui peut-être en parloit par expérience, a dit, avec raison : « Les passions qui trouvent un cœur en garde contr'elles, lorsqu'elles se présentent sous leur véritable forme, se couvrent, pour l'attaquer par surprise, du masque de la sagesse, et empruntent le langage de la raison elle-même pour en combattre les maximes. »

» Notre sexe est sur-tout exposé à l'action trompeuse de ces illusions. Tout concourt, dans l'éducation des femmes, à accroître l'ascendant de l'imagination, et à atténuer en proportion la puissance du jugement et de la raison. Vous avez à cet égard



plus d'un avantage sur vos compagnes. Instruite de bonne heure à vous défier de votre propre jugement, à soumettre vos vues particulières à l'examen de la raison, vous avez appris à ne pas juger des sujets de vos peines ou de vos plaisirs par vos propres sensations ; mais en observant quelle est la juste étendue de leurs effets sur ceux qu'un même sort vous assimile ; c'est le moyen presque toujours sûr de se défendre des exagérations de l'amour de soi, et rien n'est plus propre à réprimer les écarts de l'imagination, et à arrêter les passions dans leur essor, que de voir ainsi les choses telles qu'elles sont en effet.

» Cependant si mon expérience ne m'abuse pas, mon Harriet a déja ouvert son cœur à un sentiment dont

elle gémira peut-être un jour de n'être plus la maîtresse ; et quand elle lira ces lignes, ou je me trompe fort, ou le nom de Henri Sydney se présentera de lui-même à sa pensée. Oui, ma chère enfant, le fils de notre ami a fait sur votre cœur une impression, dont vous n'avez pu vous défendre, et j'en suis peu surprise : ses vertus, ses mœurs, ses goûts sont si conformes aux vôtres ! J'ajoute que ce jeune homme me paroît en tout digne de mon Harriet, et c'est le plus bel éloge que j'en puisse faire.

» Mais, ma chère fille, une union uniquement fondée sur le rapport de deux âmes et la conformité de leurs affections, n'est peut-être pas du petit nombre des moyens de bon-

heur qu'il est raisonnablement permis de chercher ici-bas.

» Henri est bien né, il est doué d'un naturel heureux, développé par une éducation sage et soignée; mais il est pauvre, et il ne peut, sans folie, penser à se marier dans cet état.

» En supposant donc que son cœur soit d'accord avec le vôtre, quel sera le résultat de cette passion sans but?

» Henri ne peut demeurer longtems à W...; il faut, pour son avancement et les progrès qu'il a encore à faire dans son art, qu'il cherche un théâtre plus vaste. Il partira bientôt, et peut-être sans vous avoir rien déclaré de ses sentimens; dans ce cas, et n'étant lié par aucun engagement, on peut croire qu'à l'exem-

ple de beaucoup d'autres jeunes gens également aimables et également aimés, il perdra peu-à-peu, dans le tourbillon du monde, et peut-être dans de nouvelles liaisons, les impressions passagères d'une première passion.

» Et si, avant de vous quitter, il vous fait l'aveu de ses sentimens, de quelles funestes conséquences un tel engagement peut être suivi! L'estime, la reconnoissance, l'amitié qui sont presque les seuls élémens de la passion chez les femmes, se fortifient par l'absence, se nourrissent et s'accroissent dans le silence de la retraite; il n'en est pas de même de l'autre sexe : la passion de l'amour, qui est en général moins pure chez les hommes, est aussi moins durable, et l'absence, loin de l'accroître,

l'affoiblit presque toujours. Henri, je le sais, est incapable de pouvoir manquer à la parole qu'il vous auroit donnée, l'honneur et le devoir vous le rameneroient; mais ces sentimens suffiroient-ils au cœur de mon Harriet? Trouveroit-elle le bonheur dans une union qu'elle pourroit soupçonner d'être une source de regrets pour son amant? Je ne lui fais pas l'injustice de le croire.

» Mais il est même douteux que Henri ait jamais rien senti de semblable à cet attachement vif et sincère que nous nous plaisons à lui supposer : il peut vous distinguer entre vos compagnes, et préférer votre entretien à celui des autres femmes qui composent le petit cercle de W..., sans éprouver pour vous

d'autre sentiment que celui de l'estime, et s'il en est ainsi, la délicatesse seule vous fait la loi d'étouffer dans sa naissance une passion qu'aucun espoir ne justifie.

» Avant donc de vous laisser aller au penchant qui vous entraîne, considérez à combien de périls il expose votre repos, et combien sont vagues en même tems les espérances dont il vous flatte.

» Dans cet examen, gardez-vous sur-tout des suggestions de l'amour-propre, toujours il plaide en faveur de la passion du moment; il vous représenteroit son empire comme éternel et indestructible, pour justifier votre foiblesse et décourager vos efforts ; mais croyez qu'il n'est rien d'impossible à la vertu.

» Considérez, je vous le répéte,

d'un esprit exempt de préventions, les motifs qui ont entretenu jusqu'à ce jour vos espérances; et si, comme je le crains, vous trouvez que la raison les condamne, croyez qu'elles vous trompent lorsqu'elles vous promettent le bonheur.

» Et ne pensez pas, ma fille, que ce soit là le langage d'une vaine théorie, votre amie vous parle par expérience.

» Le tems ne m'a pas fait perdre le souvenir des peines inséparables d'une passion frustrée dans ses premières espérances; mais il m'a appris à me réjouir de ce qui m'avoit d'abord paru si pénible, et ce n'est pas parce que je suis aujourd'hui à la veille de l'éternité, devant laquelle toutes nos affections passées se confondent et s'affoiblissent, que j'en

juge ainsi ; bien avant ce tems j'en ai rendu de sincères actions de grâces à celui qui dispose toutes choses pour le plus grand bien de ses élus. J'ai éprouvé que je pouvois être heureuse par d'autres voies que celles que je m'étois tracées, que je l'étois par la privation même de ce qui m'avoit paru d'abord le seul moyen de bonheur, et j'ai reconnu combien, en suivant l'impulsion de notre imagination et de nos désirs, nous sommes sujets à nous tromper sur le choix de ce qui nous convient le mieux.

» Si donc, après avoir mûrement réfléchi sur la nature des circonstances dans lesquelles vous êtes placée, vous jugez qu'il soit nécessaire comme je le crois, et comme je vous conseille de le faire, d'étouffer,

dans sa naissance, une passion qui peut devenir funeste à votre repos, remettez-vous-en, sans crainte, du soin de votre bonheur à votre père céleste, sans la volonté duquel il ne tombe pas sur la terre même un passereau.

» Adieu, ma chère fille, j'en ai dit assez pour vous, qui voulez m'entendre; je sens que mes forces m'abandonnent.... Puissions-nous nous revoir un jour dans la demeure des justes!.... Puisse le Dieu de miséricorde veiller ici-bas sur ma fille bien-aimée! Ainsi soit-il.»

M. G.

CHAPITRE IX.

Visite de madame Delmond à la ferme; méprise de Julia.

« Votre rhume va beaucoup mieux ce matin, ma chère, » disoit le capitaine à sa femme qui lui versoit son chocolat.

« Il me semble que oui. »

« Il fait beau, très-beau, » continuoit le capitaine en regardant par la fenêtre, du côté de la route qui conduisoit à la ferme.

« Oui; le tems est superbe. »

« Il me semble qu'un peu de promenade vous feroit bien. »

« Peut-être. »

« Il y a long-tems que vous n'a-vez

vez été voir notre pauvre Julia. »

« Il y aura jeudi huit jours. »

Le lecteur qui ne sauroit pas quelle étoit la nonchalance habituelle de madame Delmond, seroit porté à croire qu'elle étoit fort occupée du déjeûner de son mari, ou de quelqu'autre affaire importante, qui l'empêchoit d'entendre ce que le capitaine vouloit dire par toutes ces observations sur le beau tems et la promenade.

La vérité est qu'il n'en étoit rien; elle avoit vu, dès le premier mot, où il en vouloit venir, et elle-même avoit le projet d'aller voir sa fille aussi-tôt après le déjeûner; mais elle jugeoit à-propos de ne pas faire part à son mari de ce dessein, qui lui eût procuré un instant de satisfaction,

dont, à son avis, il pouvoit fort bien se passer. Elle pensoit avec quelques médecins, que les sucs de l'estomac qui sont si nécessaires à l'œuvre de la digestion, deviennent plus abondans, et acquièrent plus de force, quand ils sont mêlés d'un peu de bile; elle avoit grand soin, sur-tout à l'heure des repas, d'écarter de son mari tout ce qui pouvoit tendre à diminuer l'action de cette humeur digestive; et l'on sait que rien ne lui est plus contraire que le contentement et la joie. Dans ce moment, par exemple, elle voyoit clairement que le capitaine auroit été charmé de l'entretenir de sa fille; elle-même en auroit parlé volontiers; mais, par égard pour sa digestion, elle détourna la conversation sur un autre objet, et parla de la suie qui

étoit tombée ce matin de la cheminée de la cuisine.

« C'est qu'il est tems de la faire ramonner, » dit le capitaine.

« Pourquoi la faire ramonner? Il n'y a pas plus d'un mois qu'elle l'a été. »

« Que voulez-vous donc qu'on y fasse? »

« Je ne sais. »

« Pour moi, dit le capitaine, ce que je voudrois, c'est que vous allassiez voir Julia; j'ai été occupé d'elle toute la nuit, et cette proposition du major Minden...... »

« Tirez la sonnette, je vous prie, » interrompit madame Delmond.

« Pourquoi faire? »

« Pour qu'on nous emporte tout ceci. »

« Tout ceci peut rester, » dit le capitaine en laissant aller le cordon de la sonnette. « Je vous parlois des offres du major Minden : c'est une affaire sérieuse ; il y va peut-être du bonheur de ma fille. Il est riche, et d'une naissance qui ne laisse rien à désirer ; je voudrois cependant savoir quelque chose de plus sur son humeur et sur ses mœurs. Ses manières sont engageantes, et il a l'air tout-à-fait aimable ; ne le trouvez-pas comme moi, ma chère ? »

« Mais je ne sais, je n'y ai pas encore fait attention. »

« Ne croyez-vous pas qu'il seroit à-propos de faire part de cette affaire à Julia, plus tôt que plus tard ? »

« Je ne sais. »

« C'est mon avis : j'ai toujours été ennemi du mystère ; je trouve qu'il y a quelque chose de bas et de déloyal dans la dissimulation, qui d'ailleurs n'est le plus souvent bonne à rien ; c'est la ressource des esprits timides, elle cause plus de mal dans le monde, que ne pourroit faire la franchise la plus indiscrète ; insruisez-la donc, ma chère ; mais en même tems assurez-la bien.... » Ici le capitaine fut interrompu par l'arrivée de Betty. Madame Delmond lui donna quelques ordres, et continua à lui parler à demi-voix, tandis qu'elle essuyoit et emportoit tout ce qui avoit servi au déjeûner ; après quoi elle dit adieu à son mari, et alla se disposer à partir pour la ferme.

Elle trouva sa fille beaucoup mieux

qu'elle ne l'avoit laissée lors de sa dernière visite, quoiqu'elle lui parût avoir l'esprit moins tranquille.

Julia qui s'attendoit que sa mère alloit lui parler de Vallaton, sentoit son cœur battre chaque fois qu'elle la voyoit prête à ouvrir les lèvres; elle s'apperçut cependant, que la présence de miss Botherim gênoit madame Delmond, qui n'étoit pas assez liée avec elle pour parler librement en sa présence d'affaires de famille.

Elle chercha donc à faire entendre à son amie qu'elle désiroit entretenir sa mère sans témoin. Mais ses efforts étoient inutiles, Bridgetina qui avoit l'esprit sans cesse occupé d'observations et de théories abstraites, avoit perdu l'habitude de comprendre tout ce qui ne sortoit

pas de la conversation ordinaire : semblable, en cela, à ceux dont la vue s'est fatiguée à contempler des objets à une grande distance, comme les corps célestes, et qui ne peuvent plus appercevoir ceux qui sont le plus près de leurs yeux.

Enfin Julia, voyant qu'elle ne se remuoit pas, adressa quelques mots à l'oreille de sa mère, et lui demanda ensuite tout haut, « si elle n'avoit rien de particulier à lui communiquer. »

« Oui, répondit madame Delmond d'une voix non moins intelligible ; mais je ne voudrois pas que ce fût en présence de miss Botherim. »

Ce dernier expédient ne réussissant pas mieux que le précédent,

Julia fit remarquer à sa mère que Bridgetina étoit occupée à lire, et qu'elle ne feroit nulle attention à ce qu'elle pourroit lui dire.

« Hé bien donc, ma fille, dit à demi-voix madame Delmond, votre père prétend que vous allez vous marier. »

« Me marier! sans avoir consulté la volonté de mon père, s'écria Julia, l'avez-vous pu croire? Non jamais! jamais! je suis incapable de faire une pareille démarche sans son consentement. »

« Mais il l'a donné, ce consentement, » reprit madame Delmond.

« Quoi! s'écria Julia, il auroit le consentement de mon père; où, quand, comment l'a-t-il obtenu? C'est un songe, un songe enchan-

teur! Dites-moi, de grâce, comment la chose est arrivée ? »

« Par l'entremise du général Villers, qui est venu hier voir votre père, et qui lui en a parlé en des termes si avantageux... »

« Le général Villers l'a proposé à mon père ? » s'écria Julia les larmes aux yeux et avec l'accent du ravissement.

« Sans doute, c'est le général qui a parlé pour lui ; il a obtenu l'agrément de votre père, pour qu'il vienne vous faire sa cour ; ainsi vous voyez bien qu'il faut vous dépêcher, de vous bien porter, et que l'on vous attend. »

« Cela est merveilleux, dit Julia ; mais voyez, ce cher général ! quelle délicatesse de s'assurer du consentement de mon père, de disposer tout

avant de m'adresser sa demande! »

« C'est agir comme il faut, assurément, » reprit madame Delmond.

« Paradoxe insoutenable, » s'écria tout-à-coup Bridgetina en jetant son livre avec violence sur l'appui de la fenêtre; elle n'a rien fait que de conforme aux principes abstraits de la vertu, rien que de louable, rien que de méritoire! »

« Et qui dit le contraire, je vous prie? » demanda madame Delmond.

« Les préjugés du monde la condamnent, je le sais de reste, poursuivit Bridgetina; elle-même n'est pas exempte de cette foiblesse; autrement à quoi bon, pourquoi ces remords, ces larmes? »

« Je ne vois ni larmes, ni remords, » dit encore madame Delmond.

« C'est que vous ne l'avez pas

suivie avec attention dans le second volume. »

« Le second volume de quoi ? » demanda madame Delmond.

« De la divine Héloïse de Rousseau ! » cria Bridgetina.

« Il est vrai, je n'en ai jamais lu un mot, et je croyois que vous parliez de ma Julia. »

« Non, madame, c'est de celle de Rousseau. Miss Delmond a déja fait assurément de grands progrès dans la philosophie ; mais elle est loin d'atteindre à la vertu sublime de Julie d'Etanges. »

« Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit madame Delmond ; mais l'heure du dîner m'appelle. Adieu, ma Julia ; je dirai à votre père que vous ne vous opposez point à l'affaire proposée par le général. »

« Dites-lui, interrompit sa fille, que mon cœur est pénétré de sa bonté paternelle, que je suis prête à faire tout ce qu'il ordonnera, que je ne perdrai jamais le souvenir de sa tendresse...., du soin qu'il prend de mon bonheur. »

Madame Delmond ne fut pas plutôt sortie, que Bridgetina commença, ou plutôt répéta une longue dissertation sur l'abus de la reconnoissance, ne concevant pas qu'une personne instruite, comme l'étoit Julia, des principes de la philosophie, pût donner dans de semblables erreurs.

« Je sais, lui répondit Julia (car les argumens de la philosophie sont sans réplique), que la reconnoissance est l'opposé de la justice, qui doit être la seule règle de notre conduite;

mais, que vous dirai-je? c'est une foiblesse qui m'est si naturelle, que je m'y laisse surprendre sans même m'en appercevoir. »

Cependant, M. Vallaton, exact au rendez-vous, arriva bientôt. A sa vue le plaisir brilla dans les yeux de Julia; les roses, effacées de son teint, reprirent leur couleur; tous ses traits portoient l'empreinte du bonheur : elle n'étoit plus, comme la veille, entre la crainte de perdre son amant et celle de manquer à son devoir; le consentement accordé par son père (car elle étoit loin d'imaginer qu'il pût être question d'un autre que Vallaton) avoit rendu le calme à son cœur; l'impatience, exempte d'inquiétude, avec laquelle elle attendoit, de la bouche de Vallaton lui-même, les circonstances d'un événe-

ment auquel son cœur prenoit un si grand intérêt, étoit pour elle la sensation la plus agréable qu'elle eût éprouvée de sa vie.

M. Vallaton, de son côté, étoit on ne peut plus satisfait de la manière dont il étoit reçu; il ne négligea rien pour ajouter encore, s'il étoit possible, aux dispositions favorables de sa maîtresse. Il parla de sa passion avec toute l'éloquence dont il étoit capable : il étoit à-la-fois étonné et ravi de voir que Julia n'opposoit plus à ses vœux la crainte de déplaire à ses parens. Il crut qu'il ne falloit pas réveiller cette idée, et il ne lui dit pas un mot du capitaine; elle le remarqua, mais elle attribua ce silence à un sentiment de délicatesse. Elle imagina que, ne voulant la devoir qu'à elle-même,

il lui cachoit à dessein, le succès de sa demarche auprès de son père, et l'aimable Julia, pour ne point priver son amant de ce plaisir délicat, s'abstint elle-même soigneusement d'en parler; elle imposa silence au désir curieux de savoir par quels moyens le général Villers avoit été amené à prendre tant d'intérêt à la cause de M. Vallaton.

Tandis que la fille du capitaine Delmond écoutoit ainsi dans le silence de la pudeur les vœux de son amant, et qu'elle applaudissoit en secret à sa tendresse, le cœur de miss Botherim étoit en proie aux tourmens de l'envie. Elle avoit essayé plus d'une fois de ramener la conversation sur le grand et ordinaire sujet de la philosophie; mais Vallaton étoit trop occupé du plaisir de

voir sa belle maîtresse, pour qu'on pût l'en distraire; dans le désespoir d'y réussir, miss Botherim s'étoit retirée dans le jardin, où elle donnoit un libre essor à la douleur dont elle étoit oppressée : elle gémissoit sur l'abus déplorable de la *civilisation*, sur l'horrible inégalité qui afflige les hommes, et qui empêche que toutes les filles aient des amans également beaux, également tendres, également passionnés; elle *pensoit à* Gabriel Gubbles, elle appeloit Henri Sydney, et redisoit aux échos tout ce que le lecteur a déja entendu et que nous ne lui répéterons pas.

CHAPITRE X.

Le vieux Quentin. Principes de l'égalité pratique, suivant Bridgetina.

MADAME Delmond, en rentrant chez elle, trouva le capitaine avec madame Gubbles, qui lui racontoit les nouvelles les plus récentes du voisinage. Personne, nous l'avons déjà observé, n'étoit mieux informé qu'elle de tous ces détails; mais si le capitaine avoit grand plaisir à l'écouter, elle n'en avoit pas un moindre à parler : raconter ce qu'elle venoit de voir, redire ce qu'elle venoit d'entendre,

étoit la grande occupation de sa vie ; aussi n'étoit-elle pas difficile sur le choix des sujets : que la nouvelle fût triste ou gaie, bonne ou mauvaise, peu lui importoit, pourvu qu'elle la débitât des premières.

Le bruit de la mort de madame Martha étant parvenu jusqu'à elle, elle avoit aussi-tôt endossé son mantelet qui étoit accroché dans l'un des coins de sa chambre, et toujours prêt pour ces sortes d'expéditions, et elle s'étoit mise en marche pour aller faire part au voisinage du triste événement.

Elle entra d'abord chez madame Botherim ; mais il étoit trop tard; madame Botherim savoit tout : il fallut se contenter de régler à la hâte la marche et le jour de l'enterrement ; de discuter quelques

instans sur l'âge de la défunte; sur le montant de la petite fortune qu'elle laissoit; sur le nombre de ses souliers, de ses jupes et de ses robes, qu'on alloit certainement donner à Betty, parce que les demoiselles Orwell étoient trop fières pour vouloir les porter; toutes ces choses ainsi arrêtées, elle étoit arrivée chez le capitaine, auquel elle avoit eu le plaisir d'apprendre la perte que venoit de faire la société de W***, par la mort de cette pauvre madame Martha.

« C'étoit une excellente femme, dit le capitaine; cette mort est une grande perte pour la famille : elle tenoit lieu de mère aux enfans, et ils la chérissoient tendrement. »

« Oh! une excellente femme! certainement, certainement, dit

madame Gubbles; un peu bizarre dans ses manières. Par exemple, pourquoi ne jouoit-elle jamais aux cartes ? Pour moi, je n'aime pas qu'on se singularise. Pourquoi ne pas faire comme tout le monde ? Pur orgueil, et rien autre chose. »

« Elle s'excusoit d'ordinaire sur la foiblesse de sa vue. »

« La foiblesse de sa vue ! mon voisin ; elle avoit la vue trop mauvaise pour jouer aux cartes, et elle passoit des matinées entières à lire ! Croyez-moi, elle auroit joué aux cartes tout aussi bien qu'une autre ; mais c'étoit, mon voisin, uniquement pour avoir l'air plus sage que tout le monde. »

« Elle étoit charitable pour les pauvres ; elle visitoit leur demeure, et leur donnoit des conseils et des

consolations, lorsqu'elle ne pouvoit les secourir d'une autre manière, » poursuivit le capitaine.

« Pauvre créature ! répondit madame Gubbles; je le crois bien, elle n'avoit rien de mieux à faire. Mon voisin, celles qui ont un ménage et des enfans à soigner, trouvent le moyen d'employer leur tems et leur argent autrement. Mais comme ce M. Churchill est heureux ! »

« Et comment ? » demanda le capitaine.

« Quoi ! vous ne savez pas que son grand-oncle est mort ? »

« Non, et voilà la première nouvelle que j'en ai. »

« Cela est surprenant ! je croyois vous l'avoir appris dès la semaine dernière. Hé mon Dieu ! oui, le vieux vilain, il est mort ! Il n'a ja-

mais fait de bien à personne, de son vivant; aussi, il laisse une jolie fortune après sa mort; une belle fortune, je vous assure; douze cents livres sterlings de rente, sans compter de l'argent placé de tous les côtés : et tout cela retourne au petit Churchill; un jeune homme charmant! au moins, mon voisin. Mais on sait ce qu'on sait; et si celui-là n'est pas amoureux fou de miss Julia, votre fille, dites que je ne m'y connois pas. »

« Amoureux de ma fille! répéta le capitaine; où avez-vous appris cela? »

« Oh! je l'ai vu de reste; on ne m'en fait pas accroire. Quand il étoit ici en vacance l'autre année, avec le jeune docteur Sydney, qui n'étoit pas encore docteur dans ce

tems-là, est-ce que je n'ai pas vu comme il étoit épris de miss Julia, comme il lui donnoit le bras un dimanche matin qu'ils allèrent avec toutes nos dames se promener au verger de la Vieille-Abbaye! Et quand ils furent arrivés, comme il étoit toujours à courir autour d'elle, comme il lui choisissoit les plus belles prunes, les plus beaux abricots! »

« Il y a long-tems de cela, » dit le capitaine en hochant la tête.

« Le tems n'y fait rien; il ne l'a pas oubliée, c'est moi qui vous le dis. Il n'y a pas trois semaines, c'étoit quelques jours avant la mort de son oncle, il vint de Londres en poste; il entra lui-même dans notre boutique pour nous commander quelques drogues; il me salua, et

me parla d'abord qu'il me vit; car il n'est pas fier, lui, et il n'avoit pas oublié mon nom, comme d'autres que je connois. « Madame Gubbles, me dit-il, je crois que j'ai eu le plaisir de vous voir, l'été dernier, au verger de la Vieille-Abbaye : c'est un bien joli endroit ! — Oui, lui dis-je, un bien bel endroit, assurément ! Mais, continuai-je, vous vous rappelez miss Delmond qui y étoit aussi ? Pauvre chère enfant ! Quel malheur il vient de lui arriver ! — Un malheur ! s'écria-t-il, et il devint pâle comme mon tablier. Et quel air triste il avoit, quand je lui racontai toute l'affaire ! Je crois qu'il oublia son oncle ; et il étoit si troublé qu'il seroit sorti de chez nous sans emporter ses drogues, si notre garçon n'eût couru après lui. »

L'arrivée

L'arrivée de madame Delmond interrompit cette conversation, qui fit néanmoins une vive impression sur l'esprit du capitaine. Dès que madame Gubbles fut partie, il s'empressa de demander à sa femme comment Julia avoit reçu la nouvelle des propositions du major Minden.

« Le mieux du monde! répondit madame Delmond; je ne lui ai, de ma vie, vu l'air si content. Elle remercie le *cher général*, car c'est ainsi qu'elle l'a nommé, d'avoir parlé en faveur du major; elle vous présente ses respects, et m'a dit de vous témoigner toute sa reconnoissance des bontés que vous avez pour elle. »

« Cela est étrange! dit le capitaine après un moment de silence:

voyez comme la seule idée d'un nom et d'une fortune tourne d'abord une jeune tête ! car je ne sache pas qu'elle ait vu le major plus d'une fois ; et quoiqu'il ait fort bonne mine, je ne vois pas qu'il y ait rien en lui qui doive frapper si fort l'imagination d'une fille. Mais peut-être étoit-il à Viller's-Castle l'été dernier, lorsque Julia y a passé quinze jours. Croyez-vous qu'il y fût, ma chère ? »

« Je ne sais. »

« Quoi qu'il en soit, poursuivit le capitaine, son choix sera le mien. Pourtant, si je pouvois croire à ce que vient de me dire madame Gubbles, et si j'étois assuré que le jeune Churchill eût en effet de l'attachement pour elle, son caractère qui

m'est connu, son mérite et aussi l'avantage qu'il a sur l'autre de demeurer dans notre voisinage me décideroient, je crois, à lui donner la préférence; mais j'ai promis à ma fille de ne jamais la contraindre sur ce point, et je lui tiendrai parole; c'est assez de me réserver le droit de m'opposer à son choix, s'il étoit contraire à mes vues, sans prétendre la forcer à se soumettre au mien.... Vous dites qu'elle est assez bien pour pouvoir se tenir sur un sopha? Chère enfant! Que je puisse la voir encore une fois!..... Sûrement on pourra bientôt la transporter sans danger? »

« M. Gubbles dit qu'il faut qu'elle reste encore là quinze jours. »

« A la bonne heure; je ne puis m'y opposer : mais si le tems est

beau, vous pourrez du moins, ma chère, l'aller voir souvent. »

Le tems, loin de répondre aux vœux du capitaine, fut, pendant les huit jours qui suivirent, on ne peut plus mauvais, et madame Delmond ne put aller à la ferme de toute la semaine.

Cependant la pluie n'étoit point un obstacle aux visites de M. Vallaton ; il ne manquoit pas un seul jour de se rendre auprès de Julia, et chaque soir il en revenoit avec la certitude toujours plus grande de l'ascendant qu'il avoit su prendre sur son cœur.

Il lui parloit de Levaillant et de ses voyages ; il lui faisoit des descriptions romantiques des beautés sauvages des contrées parcourues par cet intrépide aventurier ; il par-

loit avec enthousiasme de l'innocence et de l'aimable simplicité de leurs habitans. Julia écoutoit avec plaisir ses récits. Un jour qu'il jugea que son imagination commençoit à s'échauffer : « Oui, belle Julia! s'écria-t-il, voilà les lieux où l'on peut trouver le vrai bonheur; où, libre du joug pesant d'un monde corrompu, on peut se livrer sans contrainte à son penchant pour la vertu. Que de momens délicieux! quelle paix profonde un esprit assez noble, assez énergique pour se mettre au-dessus des préjugés vulgaires, et se décider à fuir une société qui n'est pas mûre encore pour la philosophie, goûteroit dans ces heureux climats, s'il y étoit avec une compagne qui lui fût unie par le rapport des goûts et des sentimens! »

« Cela seroit charmant, sans doute. »

« Charmant! répéta Vallaton ; ce seroit tout ce que l'enthousiasme le plus ardent a jamais pu se figurer des joies du paradis! »

« O bonheur ! ô félicité ! interrompit Bridgetina ; que ne sommes-nous déja au milieu des Hottentots! Cela viendra, j'espère ; mais, ajouta-t-elle, Julia ne sait rien encore de notre admirable projet ; expliquez-lui tout cela, M. Vallaton ; elle sera des nôtres, elle sera des nôtres. »

Vallaton, qui auroit mieux aimé suivre la conversation qu'il avoit si heureusement entamée, fut un peu déconcerté de cette interpellation inattendue ; il eut cependant le talent de faire tourner cet incident à l'accomplissement de ses vues. Julia,

qui avoit en ce moment présente à la mémoire l'*Emma* de Prior, crut que cette proposition d'un voyage au-delà l'autre tropique n'étoit, de la part de son amant, qu'un moyen imaginé pour éprouver sa tendresse. « Oui, se disoit-elle, comme l'amant ingénieux de la simple Emma :

Il veut par une grande épreuve s'assurer de la fidélité de la femme et de la puissance de l'amour.

» Je devine son intention ; elle est à-la-fois la preuve de la sincérité et de la délicatesse de ses sentimens. Et moi aussi je serai fidelle comme la fidelle Emma :

Alphonse conviendra aussi que dans l'univers entier je ne puis aimer que lui. »

Nous pourrions, pour la satisfaction de nos jeunes lecteurs, leur

rendre un compte exact de ce qui se dit ce jour-là et les suivans, dans toutes ces charmantes conversations entre Julia et son heureux amant; mais nous ne doutons pas que leur imagination active ne puisse suppléer abondamment à notre silence : nous lui laissons le soin de leur retracer les détails de tous ces tendres tête-à-tête; nous nous contentons de leur observer que Julia étoit dupe de son esprit romanesque, en supposant à son héros un rafinement de délicatesse aussi conforme à ses propres sentimens que loin de ceux de M. Vallaton.

Jalouse de ne pas laisser à son amant le plus léger doute sur son dévoûment, elle ne fit nulle difficulté de s'engager, par un serment

solemnel, à être à lui, à partager sa fortune, à le suivre aux extrémités du monde.

Vallaton reçut avec des transports de joie cette preuve de l'affection de sa maîtresse; mais, à la grande surprise de Julia, il persistoit à ne lui point parler de son père. Quel pouvoit être le motif de ce silence? sans doute d'ajouter à son bonheur, en lui ménageant le plaisir de la surprise. Ainsi l'interprétoit Julia; elle n'auroit pas voulu, pour tout au monde, contrarier une intention si louable; et non-seulement elle continua à cacher qu'elle eût connoissance de rien de ce qu'elle croyoit qui s'étoit passé, mais elle commença même à craindre que son amant ne vînt à apprendre qu'elle en étoit instruite, et que

cela ne diminuât à ses yeux le mérite de la déclaration qu'elle lui avoit faite.

Cette semaine se passa ainsi ; et malgré l'humidité d'un tems pluvieux si contraire aux nerfs, malgré la monotonie des objets qui entouroient Julia, elle ne sembloit point s'ennuyer : au contraire, elle n'avoit jamais eu l'air plus serein que durant ces huit jours de pluie, et cette semaine lui avoit paru la plus courte de sa vie.

Bridgetina étoit tout autrement affectée ; le tems lui paroissoit couler trop lentement ; chaque jour elle espéroit voir Henri Sydney ; chaque soir son espérance s'évanouissoit : elle examinoit la conduite du jeune docteur sous tous les points

de vue; elle discutoit tous les motifs possibles qui pouvoient l'engager à se priver ainsi lui-même du bonheur de converser avec elle ; elle divisoit et subdivisoit chaque argument en faveur de ses hypothèses ; elle raisonnoit, elle analysoit, et elle finissoit toujours par prouver, de la manière la plus péremptoire, qu'elle avoit raison, et que le docteur avoit nécessairement tort.

Un matin qu'elle étoit assise auprès de Julia, qui pouvoit alors, avec un peu d'aide, passer de sa chambre dans la pièce voisine, elle fut interrompue à la mineure d'un syllogisme, par le bruit du marteau de la porte. Encore dans son déshabillé du matin, qui n'étoit pas, il faut en convenir, des plus élégans, elle auroit bien dé-

siré ne pas paroître devant Henri dans un costume si peu favorable à ses charmes; mais il n'y avoit pas moyen de l'éviter. Elle ajusta à la hâte les plis de sa camisole, releva les quartiers de ses souliers, détira les papillons de son bonnet du matin, qu'elle eut beaucoup de peine à placer droit sur sa tête, et prenant un livre, elle se plaça une main appuyée sous le menton, et l'autre étendue sur le bras de son fauteuil, dans une attitude de méditation philosophique.

A peine avoit-elle achevé de faire toutes ces dispositions, que la porte s'ouvrit et laissa appercevoir... non pas Henri Sydney, mais madame Botherim! Elle n'avoit pu supporter plus long-tems l'absence de sa chère Bridgetina; et malgré la

pluie et le mauvais tems, elle s'étoit mise en chemin pour satisfaire au désir impatient de voir cet unique objet de ses affections.

« Ce n'est que vous ? » lui dit sa fille du ton de l'impatience et du dépit.

« Que moi, répliqua madame Botherim, et vous êtes fort heureuse de me revoir en vie, après toute la peine que j'ai eue pour arriver jusqu'ici. »

Julia s'efforça, avec sa douceur ordinaire, de réparer, par ses discours affables, ce qu'il y avoit de brusque dans le procédé de Bridgetina. La bonne madame Botherim ne paroissoit cependant ni offensée ni surprise. Accoutumée aux emportemens de sa fille, elle ne les voyoit jamais qu'avec cet aveu-

glement qui lui faisoit regarder ses défauts comme autant de perfections, et qui lui faisoit écouter tout ce qu'elle disoit comme ce qu'il y avoit à-la-fois de plus beau et de meilleur à entendre. Sur les instances réitérées de Julia, elle accepta quelques rafraîchissemens, et elle entama la conversation sur le sujet toujours prêt du beau tems et de la pluie, en déclarant que de sa vie elle n'avoit vu tant pleuvoir ; que jamais il ne lui étoit encore arrivé de sortir par un pareil tems.

« J'espère du moins, dit Julia, que votre santé n'en souffrira pas. »

« La santé de personne ne doit souffrir par l'effet d'une cause purement physique, dit Bridgetina ; la pluie, le vent, la tempête, les ouragans ne sont rien pour un esprit

qui réfléchit et qui observe : ce sont les préjugés de la société qui font qu'on les regarde comme un mal. Laissez la pluie tomber, et le vent faire rage.... La tempête et les ouragans ont-ils rien d'aussi terrible, d'aussi destructif qu'une passion contrariée dans son cours, incertaine de son but ? »

« C'est fort bien dit, assurément, répondit madame Botherim, et vous en parlez à votre aise, au coin du feu, dans une chambre bien fermée ; mais je vous dirai, Biddy, que ce n'est pas une chose si facile pour une femme de mon âge, de porter un grand parapluie, et de traîner une lourde paire de patins dans la boue, pendant deux grands milles, et par le tems qu'il fait. Mais n'en parlons plus ; je suis con-

tente actuellement que je vous vois, car j'ai rêvé de vous d'une manière..... »

« Quelles idées extravagantes vous conservez toujours sur les songes! Je vous en ai cependant expliqué la théorie, je ne sais combien de fois; mais vous ne sauriez vous mettre dans la tête une chose tant soit peu abstraite. »

« Il est vrai, je ne puis, répondit la bonne dame, et vous savez bien aussi que je n'ai pas la prétention de disputer avec vous sur la science. Comment le pourrois-je faire? Mais cela me fait du bien de vous entendre parler; et je me suis tant ennuyée, la maison a été si triste depuis que vous êtes partie, que vous ne sauriez le concevoir. »

« Je suis bien fâchée, dit Julia,

d'être cause que vous ayez été privée si long-tems de la compagnie de miss Botherim ; et je vous remercie beaucoup, aussi bien qu'elle, du sacrifice que vous m'avez fait. »

« Hélas! ma chère miss, je ne jouis guères en aucun tems de sa compagnie! Elle est toujours tant occupée de ses livres de science, qu'elle lit du matin au soir, que je suis quelquefois des jours entiers sans pouvoir obtenir d'elle une seule parole; mais j'ai du moins le plaisir de la voir, et de faire pour elle toutes ses petites affaires, tandis qu'elle travaille à se rendre savante. Avez-vous jamais vu quelqu'un qui ait une mémoire comme celle de ma Biddy ? »

« Peu de gens sont en effet doués d'une mémoire locale aussi sûre. »

« Peu de gens! dites donc qu'elle

n'a pas son second : elle vous réciteroit pendant une heure ce qu'elle vient de lire dans un livre, et sans y ajouter un seul mot : c'est une belle chose que d'avoir de l'esprit comme cela. Pour moi, je ne sais de qui elle tient; car feu mon cher M. Botherim étoit sûrement bien savant, mais il gardoit toute sa science pour lui seul sans jamais la montrer à personne. »

« Mon père n'étoit pas philosophe, dit Bridgetina; il ne cultivoit de sensations que celles du palais; cependant le goût qu'il avoit pour la bonne chère, prouve qu'il n'étoit pas entièrement dépourvu de *facultés;* et si, par un *concours heureux de circonstances, ces mêmes facultés* se fussent appliquées à la métaphysique, peut-être il eût été capable d'éclairer le monde. »

« Voyez pourtant, interrompit madame Botherim, ce que c'est que de raisonner : voilà huit jours qu'on ne parle chez nous que du cochon savant, chacun en est ébahi ; mais s'ils savoient, comme Biddy, ce que c'est que les *facultés* et *le concours des circonstances*, cela ne les étonneroit plus. »

Julia ne put s'empêcher de sourire de la simplicité de la veuve du recteur ; mais il y a quelque chose de si intéressant dans l'expression de la tendresse maternelle, que, malgré tout l'aveuglement et toute la foiblesse de madame Botherim, elle ne pouvoit l'entendre sans être touchée : elle mettoit tout en œuvre pour soutenir la conversation avec la bonne dame, soit par elle-même, soit par le secours de

Bridgetina ; en effet madame Botherim lui fut redevable du peu de phrases que voulut bien lui adresser sa fille : notre héroïne étoit persuadée que c'étoit très-grand dommage de perdre son tems à converser avec quelqu'un aussi peu capable de sentir tout le sublime de l'*admirable système*.

Lorsque madame Botherim se retira, on annonça à Julia une autre visite : c'étoit le fidèle Quentin, le vieux domestique de son père, qui avoit été long-tems soldat dans sa compagnie : il étoit absent depuis six semaines, pour un voyage qu'il avoit fait dans l'York-Shire, sa patrie, dont il étoit revenu la veille. Le capitaine Delmond lui-même n'avoit pas été plus vivement affecté que ne le fut ce bonhomme, lorsqu'il apprit l'accident arrivé à Julia ; il y avoit pensé

toute la nuit. « Si je n'étois pas parti pour ce maudit voyage, se disoit-il, cela ne seroit point arrivé ; j'aurois accompagné moi-même notre jeune maîtresse, j'aurois pris garde à tout, je me serois fait tuer plutôt que de souffrir qu'il lui fût arrivé un malheur. Ah ! que n'étois-je à la maison? » Et il ne cessoit de se lamenter sur l'infortune de Julia, qu'il attribuoit à son absence.

Le lendemain, tout fatigué qu'il étoit encore, il demanda avec tant d'instances à son maître la permission d'aller voir miss, que le capitaine ne put la lui refuser.

« Vous voilà de retour ? soyez le bien-venu, bon Quentin, » dit Julia en tendant la main vers le vieux guerrier, qui la saluoit d'un air respectueux ; « j'espère que vous vous

êtes toujours bien porté depuis que vous nous avez quittés : je suis vraiment ravie de vous voir de retour. »

« Le ciel vous bénisse, ma jeune maîtresse, répondit en pleurant le pauvre Quentin, le ciel vous bénisse! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir entrepris ce maudit voyage ; si j'avois été ici, j'aurois empêché ce malheur ; je l'aurois empêché, j'en sui certain. »

« Vraiment, mon cher Quentin, cela n'étoit au pouvoir de personne. »

« Qui sait, miss, dit le bonhomme en secouant la tête, qui sait ce qu'on auroit pu faire? Tout vieux que je suis, je ne suis pas encore si foible. J'aurois bien pu moi retenir un cheval : j'aurois paré la chute, du moins,... ou bien ;.... suffit, suffit. C'est le diable en personne qui a

imaginé je crois ces voitures découvertes; elles sont plus dangereuses et font plus de mal chaque été qu'aucune de nos meilleures pièces de bataille dans toute une campagne: l'autre jour encore, en passant par Newark, j'ai vu un gentilhomme et sa femme qui ont failli être tués dans une de ces maudites voitures. Je veux être pendu comme un lâche, si je n'aimerois pas mieux marcher, au pas de charge, devant la bouche du canon de l'ennemi, que de m'exposer dans une de ces carioles! »

« Il est vrai qu'elles donnent lieu à de fréquens accidens, dit Julia; mais je serai bientôt remise de celui-ci, et je me sens déja beaucoup mieux. »

« Le ciel en soit béni! Pour moi je ne serai heureux que quand je

vous verrai sauter par là chambre comme auparavant. Le cœur me saigne, lorsque je pense combien mon maître doit souffrir d'être depuis si long-tems sans vous voir. Avant qu'il vous connût, et quand vous n'étiez encore qu'une enfant, c'étoit une satisfaction pour lui d'entendre dire combien vous étiez jolie : je me souviens d'un matin ;... nous étions convalescens de la troisième fièvre que nous avons eue dans ce pays de peste ; c'étoit le jour même de la mort de l'enseigne Wilson ; le capitaine Morses et le lieutenant Danby avoient été enterrés la veille ; dix-sept des plus vigoureux de notre compagnie étoient morts depuis huit jours ; et cela laissoit un tel vide dans nos rangs, que les plus braves ne pouvoient se défendre d'un peu de peur. S'il ne se fût

agi

agi que de mourir sur le champ de bataille, ce n'est rien cela ; mais mourir dans un lit sans pouvoir tirer un coup de fusil, sans avoir vu l'ennemi, il y a de quoi déconcerter le plus intrépide. Ce jour-là donc, on vint nous dire qu'il venoit d'entrer un paquebot, je pouvois à peine me soutenir sur mes jambes ; mais je ramassai toutes mes forces, pour aller voir s'il n'y avoit point de lettres pour mon maître ; il y en avoit une, et je m'en revins tout joyeux : « Voilà, mon capitaine, voila, dis-je en la lui présentant, qui va vous faire plus de bien que toutes les drogues du caisson du major. Ah ! si vous aviez vu comme ses yeux se ranimoient en la regardant ! — C'est une lettre de ma femme, » s'écria-t-il en me la prenant des mains, et il la pressa

contre son cœur, et il pleuroit comme un enfant. Je me tins au pied de son lit, pendant qu'il la lisoit, et quand je vis combien, malgré les larmes qui rouloient dans ses yeux, il avoit l'air heureux et satisfait : « Je savois bien! m'écriai-je en pleurant aussi, je savois bien, mon capitaine, que c'étoit un baume pour votre cœur. — Il est vrai Quentin, me dit-il, et un bien doux : Quentin, ajouta-t-il, voilà une couronne pour boire à la santé de ma femme et de ma fille; ma fille vient à merveille, à merveille, sous tous les rapports; elle sera belle comme sa mère... » Le croiriez-vous, miss? poursuivit le vieux Quentin, depuis ce moment mon capitaine se rétablissoit à vue d'œil, et sans une autre fièvre, durant laquelle il ne nous vint point de

lettres d'Angleterre, il se porteroit peut-être actuellement aussi bien que jamais. »

« Vous êtes un brave homme, mon cher Quentin, dit Julia; j'espère que vous avez été content de vos amis, de votre famille; comment les avez-vous trouvés? »

« O miss! je n'ai plus de parens, plus d'amis dans l'York-Shire; la mort a rayé du rôle de revue, tous ceux qui s'intéressoient à moi ou auxquels je m'intéressois; mes deux frères, mes oncles, mes cousins, tous ont passé; il ne reste pas dans tout le canton un seul de mes anciens camarades d'école, si ce n'est ce pauvre Jacques. Son père, qui étoit le cordonnier de l'endroit, et un des plus riches et des premiers du pays, tenoit, pour un homme de sa profes-

sion, une aussi bonne maison qu'aucun de la province. Mais, fortune de guerre! nul ne peut être assuré que son fils conservera les postes dans l'état où il les lui a remis : le pauvre Jacques est actuellement vieux, et à la charge de la paroisse; mais avec cela, il a un bon cœur encore; il a été aussi charmé de me voir, miss, que si j'eusse été son frère; il m'a raconté l'histoire de tous nos anciens camarades, et il m'a appris qu'il me restoit encore un proche parent, un neveu, le fils de mon frère William, qui avoit fait son chemin, et qui étoit manufacturier à Halifax; j'ai cru qu'il falloit l'aller voir, par égard pour la mémoire de mon pauvre frère, que j'aimois tant: je ne pensois guères que son fils rougiroit de me reconnoître; mais le

misérable est si fier, qu'il dédaigne d'appeler un vieux soldat son oncle ! Dieu soit béni, ai-je dit, j'ai la maison de mon cher maître où je puis retourner, il sait que je ne suis pas un mendiant ; j'ai combattu sous ses ordres pour mon roi et mon pays, je ne l'ai jamais quitté, nous avons servi et couru le monde ensemble pendant trente ans, et quand l'heure sera venue, mon capitaine ne trouvera pas mauvais que mes os reposent auprès des siens. Ainsi, miss, je suis revenu dans la maison de mon ancien maître, et s'il plaît à Dieu je n'en sortirai plus, du moins tant que je vivrai. »

Julia, qui avoit de l'attachement pour ce bon serviteur, écouta avec complaisance tout ce discours, et pensant combien il devoit être fati-

gué, elle lui dit de s'asseoir, et ordonna qu'on lui apportât un verre de vin et un morceau de biscuit; elle ne crut pas qu'il fût nécessaire de demander excuse à Bridgetina de la liberté qu'elle donnoit en sa présence à son vieux domestique, elle auroit même craint d'insulter à la philosophie de son amie, en supposant qu'elle pût s'en offenser. Sa surprise fut donc grande, en voyant la rougeur du dépit monter au visage de Bridgetina, lorsque le vieux soldat se retira auprès d'une chaise à à l'extrémité de la chambre; il se tint un moment debout, et Julia lui ayant fait de nouveau signe de s'asseoir, il porta sa main sur sa poitrine, s'inclina avec l'expression de la soumission et de la reconnoissance, et s'assit.

« En vérité, miss Delmond, s'écria alors Bridgetina en descendant de dessus sa chaise, voilà de ces libertés auxquelles je ne suis pas accoutumée; » et avant que Julia eût eu le tems de lui répondre, elle sortit de la chambre.

Julia, quoiqu'un peu déconcertée de la conduite de son amie, ne voulut pas souffrir que le vieux Quentin s'en allât avant qu'on lui eût apporté ce qu'elle avoit demandé pour lui; mais après qu'il se fût rafraîchi, elle le congédia en le chargeant d'un long message pour son père; car depuis le départ de miss Orwell et depuis l'accident qui lui étoit arrivé au pouce, elle n'avoit pu donner de ses nouvelles à ses parens que verbalement et par l'entremise de ceux qui venoient la visiter; miss

Botherim étant toujours trop occupée à lire ou à parler pour avoir le tems de penser à d'autres qu'à elle-même.

Dès que Quentin fut sorti, Bridgetina rentra dans la chambre. Les signes de son mécontentement étoient encore lisibles sur son visage. Julia voulut s'excuser de la liberté qu'elle avoit cru pouvoir prendre : « J'ai pensé, lui dit-elle, que lorsque vous considéreriez le long voyage que vient de faire ce pauvre homme, et combien il paroissoit fatigué, vous ne vous offenseriez pas de ce que je l'ai fait asseoir. »

« En admirant la beauté du système de l'égalité générale et parfaite, dit Bridgetina, je tiens pour inconvenant tout effort partiel et prématuré fait pour l'introduire, et

je dois déclarer que telle est mon opinion sur ce point. »

« Mais, dit Julia, je n'ai eu nullement l'intention d'établir ici d'égalité, je voulois seulement que ce pauvre Quentin se reposât quelques instans. Je suis vraiment fâchée que cela vous ait offensée: cependant si, comme la philosophie nous l'apprend, l'inégalité des conditions est un obstacle aux développemens de la perfectibilité, rien n'est moins philosophique que de tenir si fortement à ces distinctions imaginaires, qui nous séparent si malheureusement de nos semblables. Ne vous ai-je pas entendue cent fois vous récrier contre l'état misérable des choses actuelles, et déplorer pathétiquement l'espèce d'avilissement dans lequel on tient la classe inférieure du peuple? »

« Oh! sans doute, généralement parlant, rien n'est en effet plus déplorable ; mais l'âge de la raison n'est pas encore assez avancé pour que l'on puisse permettre à un valet de s'asseoir dans la même chambre que soi. Le tems viendra où toutes ces malheureuses distinctions d'état, de rang, de sexe et d'âge disparoîtront, où tout le monde sera également sage, également pauvre, également vertueux! O jours heureux! O siècle si ardemment désiré de la félicité! »

« Mais comment, je vous prie, arrivera-t-on jamais à cet heureux état, si chacun continue à refuser obstinément de descendre, et à s'opposer orgueilleusement à ce que ses inférieurs s'élèvent? »

« Tout cela se fera, dit Bridge-

tina, par le moyen de la propagation de la philosophie; alors tout le monde sera également éclairé; mais à présent... »

« Voilà, interrompit Julia, M. Vallaton qui va décider la question; il dira qui de nous deux a raison.»

Dès que le philosophe fut assis, Julia lui fit part de l'incident qui avoit donné lieu à la contestation, en insistant fortement sur les vertus du vieux Quentin, pour lequel elle témoignoit beaucoup d'estime et d'attachement.

« En le faisant asseoir, dit Vallaton, vous avez agi, sans doute, par un motif de bienveillance, et par cette raison on ne sauroit beaucoup vous blâmer; cependant si on examine la chose sous son véritable point de vue, on sera peut-être obligé

de reconnoître que vous vous êtes conduite d'après un faux principe.

« La véritable bienveillance, ou plutôt la vertu (car, à proprement parler, la bienveillance est un mot, et rien de plus) ne vous autorise à préférer un être à un autre qu'autant qu'il existe en lui un plus grand nombre de qualités d'une utilité générale ; or, quelles qualités d'une utilité générale peut-on trouver dans un homme qui a passé trente ans de sa vie dans l'avilissement et dans la servitude ? Depuis combien d'années les facultés nobles de l'âme ne sont-elles point paralysées par l'habitude flétrissante de la soumission ? *Si l'état désespérant auquel il est réduit n'a pas dès long-tems émoussé en lui le sens moral, en l'habituant à voir le contentement dans l'esclavage*,

l'injustice de la société, dont il est la victime, ne doit-elle pas nourrir dans son cœur le sentiment dévorant et inextinguible de l'envie et de la haine ? (1) »

« Mais vraiment, dit Julia, l'honnête Quentin est tout le contraire de ce que vous dites là ; c'est un homme d'honneur, je vous en réponds : l'attachement qu'il a pour nous est au-dessus de tout ce qu'on peut dire, et si désintéressé, que lorsque mon père a voulu le congédier, parce qu'il jugeoit que l'état de sa fortune ne lui permettoit pas de conserver

---

(1) If hopelessness of his condition have not long ere now blunted every finer feeling of his mind, giving him for the habits of his reflection slavery and contentment, must he not cherish in his bosom a burning envy, an unextinguishable abhorrence against the injustice of society..... *See the Enquirer, by* Godwin.

dans sa maison un domestique mâle, Quentin l'a supplié à genoux de le garder sans lui donner de gages, en prétendant qu'actuellement qu'il avoit sa pension d'invalide, il pouvoit s'en passer. « Il faudra que je meure de chagrin, si je vous quitte, disoit le pauvre homme, les larmes aux yeux. Et de quoi me servira alors ma pension ? Je ne pourrai jamais me faire à l'idée que mon capitaine se passe de domestique, précisément dans le tems où il en a le plus besoin. Non, j'en mourrois de douleur ! » Et il disoit cela d'un ton si touchant, que mon père ne pouvoit y résister ; il pleuroit autant que le bon Quentin lui-même ; je sautai sur ses genoux, et, passant mes bras autour de son cou : « Mon père, lui dis-je,

que le bon Quentin ne nous quitte pas! N'est-il pas vrai que vous ne voulez pas qu'il nous quitte? » Le bonhomme est si reconnoissant de ces paroles que j'ai dites en sa faveur, qu'il donneroit sa vie pour sauver la mienne. »

« Se peut-il, reprit Vallaton, qu'un esprit éclairé comme celui de mon aimable Julia, n'apperçoive pas que tout ce qu'elle vient de dire, loin de les combattre, ajoute à la force de mes argumens, qui n'ont d'autre objet que de prouver qu'en sa qualité de valet il est nécessairement dépourvu de la faculté particulièrement caractéristique de l'être pensant? Remontez seulement au principe si illibéral, si peu noble de cet attachement aveugle, de cette reconnoissance avilissante qui vous

inspire tant d'intérêt. D'ailleurs ce misérable n'est pas seulement valet, il a été soldat aussi : *il a appris la férocité à l'école du meurtre. Son esprit s'est familiarisé avec les spectacles les plus horribles. Il est absolument étranger aux principes de la nature humaine. Quelles que soient les apparences qu'il semble avoir en sa faveur, croyez qu'au fond c'est une âme vile, basse, cruelle et arrogante, puisqu'il est impossible qu'un soldat ne soit pas un être dépravé et contre nature.* (1) »

---

(1) He has learned ferocity in the school of murder. His mind has been familiarized to the most dreadful spectacles. He is totally ignorant of the principles of human nature. Whatever appearance he may wear, depend upon it he is at bottom mean, base, cruel, and arrogant, since it is impossible that a soldier should not be depraved and unnatural being. *See Enquirer.*

« Cela peut-être vrai, en général, reprit Julia; mais je suis bien sûre que mon père et le vieux Quentin font exception à la règle : je suis assurée qu'ils ont l'un et l'autre le cœur bon et sensible; qu'ils sont aussi humains que qui que ce puisse être. »

« Impossible! s'écria Vallaton, absolument impossible! et croyez-moi, belle Julia, ce n'est que parce que vous avez été habituée dès l'enfance à leurs préjugés, que vous les voyez avec cette indifférence. Si vous pouviez vous débarrasser de cette partialité qui jette comme un voile sur vos yeux, vous ne verriez alors qu'avec une noble et juste horreur ces gens qui sont actuellement, et si mal à-propos, l'objet de votre admiration et de vos respects. Il n'y a pas,

dans la philosophie, de principes plus difficiles à appliquer, que ceux qui ont pour objet de nous apprendre à juger sainement du mérite des individus; car, pour cela, il faut les considérer abstraction faite des rapports qu'ils ont avec nous-mêmes. Lorsque l'esprit est ainsi affranchi des préjugés illibéraux, et en état de juger des choses dans leur ensemble, par des vues générales, il ne se laisse pas influencer par ces considérations d'attachement et de parenté; il ne s'enthousiasme pas pour des vertus de circonstances, mais il mesure l'estime et le respect sur les talens, les facultés et le mérite intrinsèques des individus. »

« Hélas! dit Julia, combien peu [illegible]oués d'un tel discernement!

combien peu ont la force d'esprit suffisante pour juger ainsi ! »

« Peu, sans doute, très-peu, dans l'état actuel de dépravation où est la société; mais aussi l'approbation de ce petit nombre est la seule qui ait quelque prix. Qu'importent la tendresse et l'admiration d'un père dont la foiblesse et l'égoïsme se complaisent dans la contemplation de son enfant, par la seule raison qu'il est le sien? Qu'est-ce que cela, en comparaison des hommages flatteurs que vous rend un philosophe, un sage, après qu'il a senti et apprécié vos mérites? Que de perfections, que d'excellence dans l'âme de Julia, que j'apperçois, et que l'œil de son père n'a jamais su y voir! Par la conviction que j'ai de son

mérite, je me prosterne en sa présence comme devant le premier des êtres pensans, tandis que son père ne chérit en elle que cette obéissance aveugle qui la tient soumise à ses caprices, n'y voit qu'un objet qui flatte son orgueil, ajoute à l'importance dont il est dans le monde, et satisfait son ambition! »

Julia poussa un profond soupir en entendant ainsi expliquer les motifs de la tendresse de son père. Vallaton, qui apperçut l'impression qu'avoit faite son discours, continua à l'attaquer sur ses préjugés; et il le fit avec tant d'habileté que Julia, quoiqu'elle ne pût effacer entiérement de son cœur ces sentimens de piété filiale qui y étoient gravés trop profondément, commença du moins

à en rougir, et se promit d'en réprimer à l'avenir les effets : elle se persuadoit facilement que des argumens, qu'elle n'étoit pas assez habile pour combattre, étoient en effet sans réplique. Son docte précepteur mêloit adroitement la flaterie au paradoxe; l'amour-propre et la vanité de la jeune adepte étoient intéressés à ce qu'il eût raison; pouvoit-elle faire de grands efforts pour le contredire ?

Fin du second volume.



